00048613

BOMBAY BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC SOCIETY
TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 15 March, 2016

DESCRIPTION

DU

PACHALIK DE BAGDAD,

SUIVIE

D'UNE Notice historique sur les Wahabis, et de quelques autres pièces relatives à l'Histoire et à la Littérature de l'Orient.

PAR M. * * *

18613

A PARIS,

Chez TREUTTEL et WÜRTZ, Libraires, rue de Lille, n.° 17.

1809.

ORI
Fe 75
M/DRS
48.613

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

La Description abrégée du Pachalik de Bagdad et la Notice historique sur les Wahabis que je donne au public, sont l'ouvrage d'une personne qu'un long séjour dans les contrées qu'elle décrit, a mis à même de recueillir des notions sûres et exactes sur la géographie de ces mêmes contrées, et sur les peuples qui les habitent. Le desir de se montrer digne des suffrages d'une Société savante à laquelle l'auteur appartient par le titre de correspondant, l'a engagé à m'adresser cet essai pour le communiquer à cette Société, et l'intérêt avec lequel a été entendue la Notice sur les Wahabis, m'a persuadé que le public ne me sauroit point mauvais

gré de l'en faire jouir, comme j'y etois autorisé.

Une Notice sur les Yézidis, peuplade qui appartient du moins en partie au gouvernement de Bagdad, m'a paru propre à trouver place dans ce volume, quoiqu'elle ne soit point l'ouvrage du même écrivain. L'avertissement particulier que j'ai mis à la tête de cette Notice, fera connoître la source d'où je l'ai tirée.

Enfin quelques Poésies persanes, traduites par l'auteur de la Description du Pachalik de Bagdad, et dont les originaux ne sont point entre mes mains, terminent ce petit recueil. Elles donneront aux lecteurs une idée de la poésie moderne des Persans.

J'ai ajouté quelques notes à celles de l'auteur, et j'ai eu soin de les distinguer. Une Table des matières faite avec soin, facilitera la recherche des objets très-

variés, contenus dans ces différentes pièces.

Je desire que ce petit recueil reçoive du public un accueil favorable, propre à encourager l'auteur, et à soutenir son zèle pour des recherches pénibles; il ne sauroit être mieux récompensé, que par le suffrage des lecteurs éclairés, et par la satisfaction d'avoir mérité leur estime.

S. DE S.

TABLE

DES divers articles contenus dans ce Volume.

Description du Pachalik de Bagdad. 1

Notice sur la secte des Wahabis. 123

Notice sur les Yézidis. 183

Traduction de diverses Poésies persanes. 213

DESCRIPTION

DU

PACHALIK DE BAGDAD,

Avec des considérations politiques, relatives à l'état présent de ce département.

Le Pachalik de Bagdad, situé à l'extrémité de l'Empire Ottoman, renferme dans son étendue la partie méridionale de la Mésopotamie, le Kurdistan, et tout le pays qu'occupent les Arabes riverains des bords de l'Euphrate et du Tigre réunis, jusqu'à Bassora. Il est borné au Nord par le Diarbekr et les montagnes des Singiars; au Midi, par le Golfe Persique (1); à l'Orient, par les Etats

(1) Avant qu'un grand nombre de tribus arabes qui habitent les côtes occidentales du département de Bagdad fussent entrées dans la confédération des Wahabis, ce département s'étendoit jusqu'à la baie d'El-Katif.

de la Perse, et à l'Occident, par l'Euphrate qui le sépare de l'Arabie; d'où il résulte que ce vaste département embrasse un espace de terrain qui peut avoir environ 280 lieue- en longueur, et 212 en largeur. Bagdad, qui se trouve placée à 33° 15′ de latitude, et 43° 16′ de longitude en est le chef-lieu; c'est la résidence ordinaire du Pacha, et l'entrepôt de tout le commerce de l'Arabie avec la Turquie, l'Inde et la Perse. Cette ancienne capitale du célèbre et florissant Empire des Arabes, où se succédèrent sur le trône trente-six khalifes, où se dictoient ces lois terribles qui décidoient du sort des nations, où enfin les feuilles du Koran furent teintes si souvent du sang de ses sectateurs fanatiques; cette fameuse cité, dis-je, qui depuis la chûte de son dernier souverain, a été successivement dévastée par les Tartares, les Persans et les Turcs, n'est plus aujourd'hui que l'ombre de ce qu'elle fut jadis. L'édifice de sa grandeur s'est écroulé sous les coups redoutables des barbares, mais elle conserve toujours son nom, qui réveillera à jamais le souvenir de son éclat et de ses malheurs passés: aussi tient-elle avec orgueil le pre-

mier rang parmi les villes remarquables de la Turquie. Sa position avantageuse la fait même regarder comme une place forte des frontières, et comme une sûre barrière contre les irruptions des Persans ; d'autant plus qu'il est notoire que Nader-schah, dont le nom seul faisoit trembler l'Orient, vit échouer deux fois de suite devant les murs de Bagdad le projet qu'il avoit formé de l'assujétir à sa puissance.

Quelques voyageurs ont prétendu que Bagdad se trouvoit bâtie sur les restes antiques de Babylone, mais ils se sont certainement trompés; car il est reconnu, que Babylone étoit sur l'Euphrate, et Bagdad est sur le Tigre, à quelque distance d'une vaste lande couverte de ruines qu'on suppose avec quelque fondement être celles de Séleucie, ville qui fut autrefois la rivale de l'antique résidence de Sémiramis, et qui attira dans ses murs l'opulence et les arts, ainsi qu'une grande partie des habitans de cette dernière ville.

Bagdad a pour fondateur le khalife Mansour, qui y transféra en 763 le siége de l'Empire des Sarrasins; le Tigre qui coule majes-

tueusement dans un lit spacieux, pour aller se précipiter dans le Golfe Persique, après avoir mêlé ses eaux à celles de l'Euphrate à environ 35 lieues au dessous de cette ville, la partage en deux portions inégales, et arrose des plaines immenses que la paresse et la négligence des naturels du pays ont rendu presque stériles. Bagdad est entourée d'une muraille de briques flanquée en divers endroits de grosses tours en forme de bastions, et garnie de quelques pièces de canons délabrées et à moitié rongées par la rouille. Le fossé qui l'environne est large et profond, et peut recevoir en cas de siége les eaux du fleuve, précaution qui a été mise en usage pendant les dernières guerres avec les Persans.

Le château, ainsi que le sérail ou palais du gouverneur et les autres édifices remarquables, occupent la rive orientale du fleuve; la rive opposée, habitée par le bas peuple, n'offre que des maisons mal bâties, des cabanes d'Arabes, et des jardins de dattiers à perte de vue. On traverse le fleuve sur un méchant pont de bateaux, qui bien souvent est rompu, et dont les parties sont dispersées par la violence du vent. On se sert aussi de

petites barques enduites de goudron, pour se transporter d'un bord à l'autre.

La partie de la ville qui s'étend sur la rive gauche est de forme circulaire, et peut avoir trois quarts de lieue de tour ; celle qui est sur la rive droite est irrégulière et d'une dimension à peu près égale à la première, mais elle est moins peuplée et presque sans défense.

Le sérail est spacieux et renferme dans son intérieur de beaux appartemens ; la richesse des meubles dont ils sont garnis, ne dément point l'idée qu'on se forme en Europe du luxe asiatique. En général, les maisons de Bagdad sont de briques, et à un seul étage ; elles sont commodes et agréables par la quantité de jardins qui s'y trouvent entremêlés. Les seigneurs et autres riches particuliers en occupent de très-jolies, où l'on voit avec plaisir des échantillons de l'industrie persanne, en fait de peinture et de menuiserie. Mais il n'en est pas ainsi de celles des gens du commun ; celles-ci sont construites de terre, toutes sales et sujettes à s'écrouler par l'abondance des pluies. Les khans, les mosquées et autres édifices publics, quoique en grand nombre et d'une structure solide, ne

sauroient entrer en comparaison avec ceux de Constantinople, Alep et Damas, qui de l'aveu de tous les voyageurs sont infiniment plus beaux. Les rues ne sont point pavées, elles sont étroites, mal-propres et sans alignement; on remarque pourtant quelques bazars assez larges, voûtés ou couverts de plate-formes, dans lesquels les marchands et ouvriers qui y tiennent boutique se trouvent à l'abri de la chaleur et des injures du temps.

Le château est situé à l'une des extrémités de la ville et dans le voisinage du sérail; mais, contre les règles ordinaires de l'art de la fortification, au lieu de commander la place, il est dominé par la place elle-même; les canons qu'on y voit en très-petit nombre sur les batteries, sont dans le plus mauvais état, et doivent être considérés comme des objets de pure parade plutôt que comme des moyens de défense. Aussi, c'est ce qui a déterminé le pacha actuel à en faire fondre de nouveaux; il a eu recours pour cela à l'industrie des Anglais et des Persans. Une chose qui surprendra sans doute les lecteurs, c'est que Bagdad qui ne sauroit

tenir devant une armée européenne, est néanmoins capable de résister à tout autre ennemi, quoique par un effet de la négligence de son gouvernement, elle se trouve aujourd'hui dépourvue de plusieurs moyens essentiels au maintien de son indépendance.

Le climat de Bagdad est très-sain et exempt de maladies épidémiques. Sa salubrité n'empêche point cependant qu'on n'y éprouve en été des chaleurs excessives; aussi les habitans sont-ils obligés, pour s'en garantir, de se tenir une bonne partie du jour dans les caves de leurs maisons, où ils jouissent d'une délicieuse fraîcheur; leur usage est de coucher la nuit sur les terrasses, et ils n'en sont point incommodés.

Les voyageurs ont souvent parlé du *samyéli;* c'est un vent du sud-ouest, brûlant et portant avec lui une odeur sulfureuse, qui règne à Bagdad et sur toute la surface de la Mésopotamie, pendant le cours des plus fortes chaleurs (depuis le commencement de juillet jusqu'à la mi-août); mais je dois observer que ce vent est bien moins dangereux que ne l'ont prétendu les voyageurs, qui assurent qu'il étouffe sur le champ tous

ceux qui s'y exposent, en se tenant sur des lieux élevés. Le fait est qu'il cause souvent des accidens funestes en plein désert, mais jamais dans les villes; il vient par raffales, et s'annonce par une odeur désagréable et un tourbillon de chaleur qui dérobe à la vue l'horizon. Les Arabes savent l'éviter en se couchant par terre, ou en s'enveloppant le visage de leur ample manteau de burre. Il est vraisemblable que la malignité du samyéli provient des vapeurs et des exhalaisons infectes dont il s'imprègne, en passant sur les terrains sulphureux et bitumineux des bords de l'Euphrate et du Tigre.

Le territoire de Bagdad n'est que d'une fertilité modique, faute d'être bien cultivé; il abonde en bestiaux et en gibier. Ses productions communes sont du blé, du riz, de l'orge, du coton, du tabac, de l'huile de sésame, des dattes et plusieurs autres sortes de fruits indigènes de la Perse. La population de cette ville n'est pas bien nombreuse: on peut la supposer de quatre-vingt-quinze à cent mille ames, nonobstant l'opinion des gens du pays qui l'évaluent à plus de trois cent mille. Ses habitans sont presque tous janissaires,

adonnés au commerce et aux arts mécaniques; ils sont divisés en deux sectes : les *Sunnis* et les *Schias*. La première est la secte dominante; et, malgré sa haine pour les Schias, qu'elle traite d'hérétiques, à cause qu'ils suivent le rit persan, elle les tolère néanmoins en faveur de leur industrie.

On remarque qu'en général les habitans de Bagdad, bien loin d'être de vils esclaves, comme on pourroit le penser, d'après l'idée qu'on se forme de l'influence du despotisme sur les nations soumises à ce genre de gouvernement, sont fiers, entreprenans, actifs et enclins à la mutinerie. Toutefois dans le commerce ordinaire de la vie, on les trouve civils, spirituels, généreux et obligeans envers les étrangers qu'ils traitent toujours avec égard et distinction. Il est facile au reste de concevoir que ce que je viens de dire ne regarde que les gens de qualité; pour le bas peuple, il est comme dans toutes les autres villes de la Turquie, ignorant, grossier, plein de superstition et d'insolence, énervé par la débauche et l'oisiveté.

On peut conclure delà que l'industrie et les arts ne sont pas florissans à Bagdad : il est

vrai qu'on y voit divers manufactures, où se fabriquent des étoffes en soie, en coton et en laine; mais ces étoffes n'ont pas acquis jusqu'à présent un degré de perfection, capable de faire tort à celles qu'on y apporte de l'étranger; aussi leur consommation ne s'étend-elle que fort peu au dehors. Le luxe est borné en cette ville, il ne brille qu'au sérail et dans les maisons des grands. La parure des femmes y est pourtant riche et élégante; quant à leur costume, il diffère peu de celui qu'on observe dans les autres villes de la Turquie, excepté qu'il est moins modeste. Il en est de même à l'égard du costume des hommes, qui n'ont rien de particulier dans leur manière de s'habiller.

On trouve à Bagdad beaucoup de Persans domiciliés, qui jouissent de la protection du gouvernement, et par les mains desquels se fait tout le commerce de l'Iran et du Kandahar. Ce sont pour la plupart des gens instruits, probes, sincères et doués de toutes les qualités essentielles aux négocians étrangers, dont le premier soin doit être toujours de se concilier la bienveillance et l'estime de la nation qui les accueille. On rencontre

encore dans cette ville une infinité de passagers de la même nation, qui s'y rendent annuellement avec le double motif de visiter les tombeaux de divers imams, et d'échanger les marchandises de leur pays contre les productions du lieu.

Bagdad est également l'abord continuel d'une multitude d'autres étrangers, comme Indiens, Arabes, Agwans, Egyptiens, etc., que le commerce, la dévotion, et surtout les avantages qu'offre un gouvernement qui n'est point oppresseur, y attirent de toutes parts.

Les Chrétiens établis dans cette ville sont en petit nombre : les uns sont catholiques et suivent le rite chaldéen, syrien ou arménien; les autres sont schismatiques : ceux-ci ont leur église particulière (1); ils ont de continuels démêlés avec les premiers, qui après avoir vu détruire la leur par un effet de l'en-

(1) Les catholiques avoient aussi la leur : mais elle fut ruinée il y a quelques années par l'effet de la jalousie et de la malveillance de ces mêmes schismatiques, qui, à force d'intrigues et de présens, déterminèrent le gouvernement à en ordonner la démolition.

vie et de la cupidité, vont entendre la messe chez les Carmes, dont l'hospice a été de tous temps sous la protection de la France; les uns et les autres vivent mesquinement et s'appliquent au trafic intérieur, à l'art de la teinture et aux autres arts mécaniques. Le peu de marchands à leur aise qu'on remarque parmi eux, sont pour la plupart des Arméniens de Constantinople, qui se sont enrichis en faisant avec la Perse et l'Inde, le commerce lucratif des pierreries et des schals.

Pour ce qui est des Juifs de Bagdad, confinés dans un quartier reculé de la ville, haïs et insultés à tout moment par les Turcs, ils sont, comme dans tous les lieux où ils vivent dans un état de dégradation et d'oppression politique, hypocrites, intrigans, fourbes, misérables et capables de toutes sortes de chicanes et de bassesses, quand il s'agit de leur intérêt. Néanmoins, malgré leur état d'abjection, ils ne laissent pas d'être assez adroits pour s'insinuer au sérail, à la douane et dans les maisons des grands, où ils trouvent toujours des gens qui ont besoin de leur souplesse et de leurs friponneries, pour

parvenir plus promptement au but qu'ils se proposent.

On a vu de tout temps résider à Bagdad un consul de France. Selon l'idée qu'on se forme ordinairement de la nature des fonctions d'un pareil agent, elles sont bornées aux devoirs qui lui sont imposés de veiller à la sûreté du commerce national, de juger les différens qui surviennent parfois entre les négocians de la place, et d'empêcher que les intérêts de ceux-ci ne reçoivent le moindre dommage ou lésion. D'après cette même idée, on seroit peut-être tenté de demander quelle est l'utilité du consul de France à Bagdad, puisqu'il ne se trouve en cette ville aucun établissement français qui demande d'être protégé par un officier de Sa Majesté. Mais la moindre réflexion suffit pour se convaincre que, si les avantages résultans de la présence d'un consul français en cette ville sont pour le moment très-bornés, quant au commerce, on ne doit pas du moins les regarder comme tels, quant à l'intérêt particulier qu'a le gouvernement d'être instruit de la situation des affaires politiques de l'Asie. La discussion de cet ar-

ticle seroit déplacée ici. Je me borne donc à cette seule réflexion, que si jamais la France venoit à entamer un commerce avec la Perse, commerce qu'elle a trop longtemps négligé et qu'elle ne sauroit trop apprécier, Bagdad deviendroit alors une place des plus opulentes, en servant d'entrepôt aux marchandises de l'Europe et de l'Asie ; alors aussi l'immense trafic que les Anglais font dans le Golfe Persique, et les Russes sur les côtes de la mer Caspienne, se verroit anéanti par une telle concurrence.

L'on trouvera plus bas quelques notions succinctes sur l'état actuel du commerce de Bagdad, et sur la nature des marchandises qui en sont l'objet. J'observerai seulement ici, qu'il seroit convenable de faire à Bagdad l'acquisition d'une loge nationale, ou tout au moins d'obtenir un firman de la Porte, par lequel il seroit enjoint au gouverneur de cette ville, d'assigner au consul de Sa Majesté une maison commode et convenable à son rang, ainsi qu'il en a été accordé une au résident anglais, à la demande de l'ambassadeur d'Angleterre à Constantinople. Je n'appuie pas davantage sur l'urgence de

ma proposition à ce sujet, et je laisse au gouvernement à juger, si elle est de nature à pouvoir entrer dans ses vues.

La compagnie anglaise des Indes, n'avoit jamais eu d'agent public à Bagdad, jusqu'à l'époque de la guerre d'Egypte, dans laquelle les Turcs se laissèrent entraîner, comme malgré eux, par les artificieuses insinuations du cabinet de Londres. Avant ce temps, un simple Arménien proposé par le consul de Bassora géroit à Bagdad les affaires de la compagnie, et étoit chargé du soin de transmettre ses dépêches. Ce ne fut qu'en 1798 qu'on vit arriver en cette ville, comme résident de la Compagnie anglaise des Indes Orientales, M. Harford Jones.

Je ne me permettrai point ici de tracer le portrait d'un homme qui par sa conduite a déshonoré le caractère public dont il étoit revêtu, et s'est rendu également odieux aux Européens établis à Bagdad et au gouvernement du pays. Il a dû sans doute s'estimer heureux de se soustraire, par une retraite précipitée et clandestine, au ressentiment de ce gouvernement, auquel il

avoit donné tant et de si justes sujets de plainte.

Depuis que M. Jones a quitté sa résidence, c'est un jeune docteur qui le remplace provisoirement, en attendant que la Compagnie envoie à Bagdad quelque nouvel agent. Il s'y trouve aussi en ce moment un certain Zantiote, qui, pour avoir servi pendant dix ans le consul de Bassora en qualité de commis, se flatte aujourd'hui d'obtenir le poste vacant de M. Jones; mais il y a apparence qu'il ne réussira pas, comme il l'espère, à être admis au service de la Compagnie, attendu que celle-ci n'accorde jamais aucun emploi qu'aux véritables anglais et aux hommes d'une capacité reconnue.

Bagdad contient plusieurs édifices anciens, dont les frontispices sont ornés d'inscriptions arabes, cufiques, qu'on fait remonter jusqu'aux temps des khalifes. Au reste, il n'y a ni écoles destinées à l'enseignement de la jeunesse, ni bibliothèques publiques: on y voit pourtant quelques séminaires habités par des derviches, deux ou trois mausolées magnifiquement décorés,

où se trouvent enterrés des schcikhs et des santons morts en odeur de sainteté, et qui servent aussi d'hospices pour les mendians; une foule de petites chapelles, où le peuple va faire ses ablutions aux heures accoutumées de la prière, et diverses autres fondations pieuses que la charité des mahométans a établies dans les principaux quartiers de la ville. J'ai déja parlé de ses mosquées et de ses khans, et je passe sous silence ses bains et ses cafés, qui quoique mal-propres et tristes, n'en sont pas moins fréquentés: les marchés publics y sont abondamment pourvus; les denrées et les fruits y affluent de tous côtés, et s'achètent à des prix modiques qui ne sont nullement onéreux aux habitans.

Au nord de la ville et à demi-lieue de distance, se trouve sur le fleuve, *Imam-azem*, gros bourg où est enseveli *Abou-Hanifa*, l'un des principaux docteurs du rit sunni, et où l'on inhume aussi les pachas et autres grands du pays. Le site en est agréable, le terroir fécond en dattiers, et les maisons joliment bâties.

Imam-moussa, ou *Mazémein*, est un autre bourg situé vis-à-vis Imam-azem et

sur la rive opposée, entouré de jardins, et habité par des Schias ou musulmans de la secte d'Ali. C'est un lieu de dévotion pour les Persans, qui viennent y visiter les tombeaux de deux imams, descendans de ce khalife. On y remarque une superbe mosquée dont le minaret et la coupole furent incrustés, il y a neuf à dix ans, de briques plaquées d'or, par ordre et aux dépens d'Aga Mohammed-khan l'eunuque, oncle et prédécesseur du roi de Perse d'aujourd'hui.

Tout près de là, l'on voit un mausolée presque ruiné qu'on prétend être celui de Zobeïdèh, épouse du célèbre Haroun-elraschid.

Plus bas, un peu au couchant, il existe une vieille et haute masure que les habitans nomment *Nemroud-tépèhci*. Divers voyageurs ont pensé que cette bâtisse, qui paroît d'une très-haute antiquité, pouvoit bien être un reste de la tour de Babel, et ils ont fondé cette opinion sur les matériaux qui ont été employés à cet édifice, et qui consistent en briques cuites au feu, roseaux et bitume, posés alternativement et par couches les uns sur les autres, de ma-

nière que le tout cimenté par le temps forme une masse très-dure et très-solide.

Enfin en descendant le Tigre, on rencontre au midi de Bagdad et à une distance de quelques lieues, les ruines de l'ancienne *Madaïn*, l'une des résidences des premiers rois de Perse, et qu'on nomme aussi *Suleïman-pak*, à cause que le barbier de Mahomet, appelé de ce nom, y est enterré; tous les gens de la même profession y vont en grande procession une fois l'année, pour faire leurs prières sur son tombeau.

Au même endroit s'élève une voûte immense qui semble avoir été jadis un temple consacré au soleil, ou à quelque autre divinité des Perses. On croit que c'est le grand *Nouschirwan* qui l'a fait bâtir, et on cite pour preuve de cette assertion le passage suivant du *Gulistan* de Saadi.

« J'ai vu, dit ce poète philosophe, ces « mots écrits en lettres d'or sur la voûte de « Nouschirwan le juste : Frère, le monde « n'est pour personne une possession dura- « ble, n'attache donc ton cœur qu'à celui « qui l'a créé; ne t'appuye point sur les « biens trompeurs que t'offre le monde, car

« il a comblé de ses faveurs et précipité en-
« suite dans la tombe, des milliers d'hommes
« comme toi. Quand l'ame se dispose à quitter
« le corps, peu importe qu'on la rende sur
« le trône ou dans la poussière. »

Cette incription n'existe plus. Lorsque Saadi la lut, il y avoit six siécles qu'elle ornoit le frontispice de la voûte de Nouschirwan, et elle a dû disparoître totalement dans le cours d'un second période de temps à peu près égal au premier; on compte en effet cinq cent soixante ans, depuis l'époque où vivoit Saadi jusqu'à ce jour (1).

Avant de quitter Bagdad et ses environs, pour parcourir les autres lieux remarquables de la dépendance de cette ville, il est dans l'ordre que je m'occupe un instant de son gouvernement, que je fasse connoître le caractère du chef qui en tient les

(1) Il n'est point question dans le Gulistan, de *Nouschirwan*, mais de *Féridoun*, ancien roi de Perse de la dynastie des *Pischdadis*. Je n'ai cependant rien changé à ce que dit l'auteur, parce qu'il se peut faire que dans quelques manuscrits du Gulistan, on lise *Nouschirwan*, au lieu de *Féridoun*.

Note de l'Editeur.

rênes, ainsi que celui de ses principaux ministres, et que j'évalue ensuite ses forces et ses revenus. Je me réserve d'entrer dans le détail des expéditions militaires de la résidence de cette ville, à mesure que les objets que je me suis proposé de traiter dans ce mémoire, m'en fourniront l'occasion.

On sait que le titre de pacha se donne en Turquie aux gouverneurs des provinces, et même à ceux des villes particulières. Ces chefs puissans réunissent ordinairement le pouvoir militaire au pouvoir administratif, et ont, comme le sultan qui les nomme, le droit terrible de disposer des biens et de la vie de ceux qui leur obéissent. Les marques de distinction que Sa Hautesse leur accorde en leur délivrant les patentes de l'investiture, sont des queues de cheval, un sabre et une ample veste de cérémonie. Les pachas à trois queues sont investis d'une autorité sans bornes; ceux qui n'en ont que deux sont moins absolus et comme soumis aux premiers.

Les pachas de Bagdad ont été regardés de tout temps, comme les plus puissans de l'Empire Ottoman : ils portent le titre de

khalifes, à cause qu'ils demeurent dans la capitale où résidoient les anciens pontifes arabes, et leur vaste département s'étend, comme on l'a déja vu, depuis Mardin jusqu'au Golfe Persique, et depuis les confins de la Perse jusqu'aux bords de l'Euphrate. Placés aux extrémités de la Turquie, ils exercent une autorité presque indépendante de la Porte, qui use de ménagemens envers eux, pour ne les pas exciter à une rébellion ouverte; aussi est-il rare de les voir arborer l'étendard de la révolte. Ils ont d'autant moins de motifs de le faire, qu'ils se dispensent sans prendre les armes de se soumettre aux ordres du sultan, toutes les fois qu'ils les trouvent trop onéreux; les prétextes dont ils se servent pour les éluder, ne sont jamais ni combattus ni rejetés, parce qu'ils ont soin de les appuyer de quelque somme d'argent.

Le pacha d'aujourd'hui nommé *Ali*, est originaire de Géorgie : il fut amené bien jeune à Bagdad et acheté comme esclave par Suleïman-pacha, qui le prit en affection, lui donna sa fille en mariage et l'éleva de grade en grade jusqu'à celui de kiaya ou de lieutenant. A la mort de cet illustre vizir, il

se forma contre Ali une puissante cabale, qui avoit pour chefs l'aga des janissaires et divers autres officiers de marque; mais, maître du trésor et soutenu des Arabes que ses libéralités avoient attirés dans son parti, Ali parvint à détruire ses ennemis, et se fit ensuite confirmer par la Porte dans le gouvernement de la place.

C'est ici le lieu de remarquer que depuis environ un siécle, presque tous les pachas qui ont successivement commandé à Bagdad, n'ont été que des renégats géorgiens devenus d'abord esclaves des Turcs, et qu'ensuite l'intrigue et la fortune ont tirés de l'état de servitude, pour les conduire par des routes épineuses jusqu'aux honneurs du vizirat.

Quant au caractère d'Ali-pacha, pour se mettre à portée d'en juger, il faut observer d'abord, que la fortune et les talens sont parmi les Turcs l'effet du hasard; que chez eux, le maître et l'esclave sont élevés à peu près dans les mêmes principes et avec les mêmes soins; que, savoir lire et écrire couramment, comprendre le Koran, apprécier les meilleurs poëtes, citer à propos quelques vers passés en proverbe, tels sont

en général les objets auxquels se bornent leur penchant et leur goût pour l'étude; qu'enfin, une certaine routine qu'ils acquièrent par l'habitude des affaires politiques, est tout ce qu'il leur faut pour mériter des emplois dans la carrière de l'administration. Tels ont été l'éducation et l'avancement progressif du gouverneur actuel de Bagdad. Il est vrai qu'il avoit dans son beau-frère, un grand modèle pour apprendre à régner dignement. Aussi l'extrême vénération qu'il porte à la mémoire de Suleïman-pacha, et sa propre conduite, sont les garans du desir qu'il a d'imiter cet illustre pacha. Dans les premiers jours de son installation, il fut pourtant accusé d'aimer un peu trop à répandre le sang; mais de tels exemples de cruauté, qui en Europe même ne sont pas inconnus, se renouvellent très-souvent dans les pays peu civilisés, où règne le despotisme, et où les princes savent bien qu'ils ne peuvent établir leur pouvoir que sur les bases de la terreur, compagne de l'oppression. On peut dire néanmoins qu'Ali pacha est humain, et comme il est bon musulman, il a une

morale saine, le cœur droit et exempt de cupidité, mais non pas d'ambition; au contraire, il roule constamment dans sa tête des projets d'agrandissement. Aussi est-il courageux, brave, et distingué par un goût décidé pour la guerre. Peut-être aurois-je dit que c'est un homme doué des meilleures qualités, si la bigoterie et le fanatisme ne ternissoient l'éclat de celles qu'il possède, et ne l'engageoient à se livrer à des soins minutieux, et indignes d'une personne de son rang.

Donnons maintenant quelques détails plus circonstanciés sur le gouvernement de Bagdad. Administration civile, judiciaire, et militaire, tels sont les trois genres de pouvoirs qui en font le fondement.

Le *kiaya* ou lieutenant du gouverneur se trouve placé à la tête du pouvoir administratif, et est assisté dans ses fonctions par le *defterdar* (grand chancelier), et le *diwan-effendici* (premier écrivain). Tous trois, au reste, sont obligés de rendre journellement compte au pacha des objets dont ils s'occupent. Le premier est tout jeune, peu versé dans les affaires, fier, mais probe,

affable, et aimé par son maître avec lequel il a quelque parenté. Le second, bon politique et fin courtisan, jouit de la considération publique, sert le pacha avec fidélité, met à contribution les négocians qui ont recours à lui, et est partisan secret des Anglais. Le troisième, quoiqu'à la fleur de son âge, est intelligent, d'un esprit fécond en ressources et en intrigues; au demeurant, dissimulé, inconstant, avide de richesses, prodigue de flatteries et d'adulations, craint et haï du peuple.

Le pouvoir judiciaire est entre les mains du *kazi*, du *mufti*, et de plusieurs autres *oulémas*, qui sont aussi les interprètes de la loi. Ali-pacha, qui se pique d'être lui-même un molla instruit à fond de tous les préceptes du Koran, surveille leur conduite, et les empêche d'abuser de l'autorité que leur donne la religion.

Quant au pouvoir militaire, c'est l'*aga* des janissaires qui en est investi. La garde du château lui est confiée, et son emploi est de faire observer la police intérieure. Cet officier ne jouit plus de la prépondérance qu'il avoit autrefois : Suleïman-pacha

avoit réprimé l'audace du corps qu'il commande, son successeur a humilié ce même corps, en le dépouillant de la majeure partie de ses priviléges.

Un autre magistrat distingué de Bagdad, c'est le *nakib*, ou surintendant de la classe des schérifs, qui se disent issus de Mahomet.

La partie de la ville qui est située sur la rive gauche du fleuve, est sous la juridiction d'un *zabet*, ou sous-lieutenant, chargé aussi de la police des Arabes (1) dépendans de Bagdad; cet officier a voix délibérative dans le conseil du pacha.

Voici maintenant la liste des principaux officiers qui forment la cour du pacha de Bagdad, après le kiaya, le defterdar et le diwan-effendici.

1. Le *kapigiler kiayaci*, maître des cé-

(1) Ces Arabes se divisent en plusieurs tribus, telles que les *Teys*, les *El-Abeids*, les *Egueilis*, les *Gebours*, les *Algoum-Ferat*, etc., etc., qui ont leurs districts respectifs et leurs coutumes particulières; ils paient annuellement au pacha une certaine taille, et sont obligés de lui fournir des recrues toutes les fois qu'il va à la guerre.

rémonies, et introducteur des agens étrangers.

2. Le *khazinadar*, trésorier, et en meme temps premier inspecteur des douanes.

3. Le *kaïm-makam*, ou vice-gouverneur, qui représente le pacha en son absence.

4. Le *mohordar*, garde des sceaux.

5. Le *masref effendi*, inspecteur des finances.

6. Le *silahdar*, porte-glaive, ou écuyer.

7. Le *skemlèh agaci*, porte-chaise.

8. L'*arabi katébi*, premier écrivain du département des Arabes.

9. Le *farsi katébi*, secrétaire ordinaire du pacha, pour ce qui concerne les affaires de la Perse.

10. Le *yènguicher effendi.*

11. Le *topgi bachi.*

12. Le *gébèhgi bachi.*

13. L'*arabanagi bachi.*

14. Le *yerli agaci.*

Ces cinq derniers occupent des grades plus ou moins élevés dans la milice des janissaires; immédiatement après l'aga.

15. Le *baratoli agaci*, chef des mousquetaires.

Je passe sous silence une infinité d'autres charges peu considérables, dont la nomenclature seroit trop longue et est inutile à rapporter.

Les forces du gouvernement de Bagdad peuvent s'élever dans un moment urgent à plus de trente mille hommes, tant de cavalerie que d'infanterie. Ce nombre seroit encore plus considérable, si plusieurs tribus arabes ne s'étoient soustraites depuis quelque temps à la domination du pacha de Bagdad, pour embrasser le parti des Wahabis, et si d'autres n'avoient arboré l'étendard de la révolte. Les Kurdes, dont une grande partie vient de secouer le joug, sont les meilleurs cavaliers; ils ont pour armes le pistolet, la lance, le sabre, et quelquefois aussi la carabine ou le tromblon. Les Arabes n'ont qu'une lance, mais étant robustes et courageux, ils s'en servent avec adresse et avantage. Quant à l'infanterie, elle ne porte que le sabre et le fusil. Ali-pacha a en outre cinq cents fantassins, disciplinés à l'européenne, et peut conduire avec lui en campagne trente pièces de canons, servies par des gens assez habiles.

J'observerai ici que, quoique l'expérience ait appris à ce vizir à connoître toute l'utilité de l'artillerie, et à apprécier l'importance du système militaire des Européens, néanmoins il ne paye pas suffisamment ses troupes, et il permet qu'elles soient mal traitées, se souciant peu d'exciter l'émulation et le zèle du soldat par des encouragemens et des récompenses. S'il tenoit une conduite contraire, au lieu du rebut de la jeunesse de la ville, il auroit à son service l'élite des janissaires.

Je passe maintenant aux revenus du Pachalik de Bagdad. Les douanes, les impôts ordinaires, le produit des fermes, les contributions annuelles auxquelles sont soumis les gouverneurs et les intendans des villes et des villages, jointes au tribut que payent les *Aschaïr* (c'est-à-dire les tribus Arabes qui dépendent du gouvernement de Bagdad), et à d'autres bénéfices casuels; tels sont les divers objets dont se compose la masse des revenus de ce gouvernement. Ces revenus, qui peuvent être évalués à sept millions et demi de piastres, seroient assurément plus considérables, si les Kurdes n'étoient exempts de

toute espèce de contributions fixes, à cause des fréquentes campagnes qu'ils sont obligés de faire, et si les produits de la ville de Bassora, que la ruine de son commerce a appauvrie, ne se trouvoient entièrement absorbés par les frais que cette place exige pour sa propre défense.

Bassora (1), la seconde ville du Pachalik de Bagdad, est située sur un bras du *Schatt-el-Arab*, ou fleuve des Arabes, formé par la réunion du Tigre et de l'Euphrate, qui se joignent vingt lieues au dessus de cette place, et se déchargent à une pareille distance au dessous dans le Golfe Persique. Cette ville fut fondée par le khalife Omar vers l'an 16 de l'hégire, et eut par la suite ses souverains particuliers. Les Turcs, lorsque leurs armes faisoient trembler tout l'Orient, la prirent sur les Arabes; ils s'en virent dépossédés à leur tour par les Persans, qui s'en rendirent maîtres après dix mois de siége. Ces derniers l'évacuèrent à la mort de Kérim-khan. Depuis cette époque, Bassora est rentrée sous la domination Ot-

(1) Latitude 30° 32', longitude 46°.

mane, et un *mutésallem*, ou vice-gouverneur, y commande au nom du pacha de Bagdad. On prétend qu'environ la moitié de l'étendue de Bassora ne consiste qu'en jardins, et en terrains stériles et abandonnés. Les Arabes forment la majeure partie de ses habitans, le reste est un mélange de Chrétiens, de Juifs, de Persans, d'Indiens et de Sabéens; toute cette population réunie s'élève à quarante-cinq ou cinquante mille ames. Ce nombre n'est pas certainement proportionné à l'étendue de Bassora; ausssi la population de cette ville étoit-elle beaucoup plus considérable, il y a trente ou quarante ans, et nous verrons bientôt les causes de sa diminution progressive.

La position de Bassora est des plus agréables, et son territoire est fertile en pâturages, en grains, en légumes et en fruits. Les palmiers y sont si abondans que toute la contrée en est couverte, depuis le confluent des deux fleuves jusqu'à la mer. J'observerai en passant que ces arbres sont d'une grande ressource pour les naturels du pays. Le fruit sert à leur nourriture, le noyau pilé à celle de divers animaux domestiques,

particulièrement du chameau ; le tronc fournit du bois de charpente ; les branches sont employées à faire diverses sortes de meubles, tels que lits, chaises, bancs, coffres, et autres ; enfin, les feuilles longues et souples sont tressées en nattes et en paniers.

Pendant les dernières guerres civiles qui livrèrent la Perse à d'horribles convulsions, les agens des différentes nations Européennes, nommément les Anglais, qui se trouvoient établis à Ispahan, à Ormuz, à Gamron, à Bouscher, et en d'autres villes et places maritimes de cet Empire, se transportèrent à Bassora, et y accumulèrent les richesses de l'Inde et de l'Europe. Le port (1) de Bassora, qui offre un asile commode à des navires de toute grandeur, étoit ouvert indistinctement à tous les peuples ; et les négocians Arméniens, Juifs et Indiens qui y résidoient, passoient pour les plus laborieux et les plus riches de toute la Tur-

(1) Le fleuve des Arabes est si vaste, que même les frégates de quarante pièces de canons peuvent le remonter facilement, pour venir jeter l'ancre devant Bassora.

quie. Mais aujourd'hui cette même ville est extrêmement déchue de son ancien lustre : le commerce y a perdu son activité et sa vigueur, l'industrie et les arts y sont éteints, et les maladies, jointes à la crainte qu'inspirent les Wahabis qui se trouvent dans le voisinage, l'ont considérablement dépeuplée.

La ville de Bassora est entourée d'une méchante muraille de terre, et n'offre dans l'intérieur que des maisons mal bâties, et des rues pleines d'immondices qui infectent l'air de leur puanteur ; au surplus, son climat est mauvais, et très-dangereux pour les étrangers. En général, les habitans ont le teint pâle, le corps mou, et sans vigueur ; presque tous les étrangers qui y font quelque séjour tombent malades des fièvres qui y règnent habituellement, et s'ils ont le bonheur d'en échapper, ils conservent tout le reste de leur vie les tristes suites d'une santé chancelante. On peut attribuer la mortalité qui règne à Bassora, aux débordemens du fleuve qui en submergeant chaque année vers le mois de juin les environs de cette ville, forme des maré-

cages, et des étangs, dont les eaux croupissantes se corrompent en été, et empoisonnent l'atmosphère de leurs exhalaisons malignes. Les naturels du pays ont imaginé d'élever une digue pour se garantir des inondations; mais, comme elle n'est que de terre, il arrive souvent qu'elle est rompue par la violence des eaux qui se répandent au loin dans la plaine et y déposent, avant de se retirer, les germes de l'épidémie et de la mort.

Une réflexion qui se présente ici fort à propos, c'est que si jamais Bassora venoit à tomber au pouvoir de quelque nation Européenne, les moyens qui seroient employés pour corriger le climat, embellir la ville et lui rendre son ancienne opulence, en feroient certainement un séjour d'agrément, de prospérité et de richesse.

La Compagnie française des Indes avoit coutume d'entretenir à Bassora un agent, qui étoit confirmé par le roi dans son poste, et occupoit une très-belle maison, achetée par l'ordre et aux dépens du gou-

vernement. Cette maison existe encore aujourd'hui, mais elle tombe en ruines.

L'utilité de la résidence d'un consul français à Bassora ne sauroit être contestée, attendu que cette place est située précisément aux portes de l'Inde, de la Perse, et du pays des Wahabis, trois contrées intéressantes qui méritent de fixer l'attention du gouvernement. Une autre considération qui vient à l'appui de celle-ci, c'est que cet agent se trouve par son emploi même, à portée de seconder constamment les opérations de celui de Bagdad, de recueillir des renseignemens exacts sur les affaires des états circonvoisins, et de pourvoir aux besoins des vaisseaux de l'Ile de France qui arrivent dans sa résidence avec des missions particulières, ou simplement pour s'approvisionner. Mais aussi la position de l'agent français à Bassora est très-critique : car il doit se tenir continuellement en garde contre les attentats de nos rivaux, qui redoutent beaucoup notre concurrence dans cette partie de l'Asie, et sont capables de mettre tout en œuvre pour s'y opposer.

Tout le commerce de l'Inde et de l'Arabie avec la Turquie, par Bassora, quelque paralysé qu'il soit aujourd'hui, se trouve entre les mains des Anglais et des Arabes, dont les navires vont et viennent dans le Golfe Persique, pendant les moussons qui durent cinq à six mois de l'année. Les premiers ont depuis longtemps à Bassora, un comptoir et des résidens largement payés; l'un d'eux, M. Manesti, qui fut envoyé il y a trois ans à la cour de Perse pour tâcher de remplir l'objet que son prédécesseur dans la même mission, M. Malkolm, avoit manqué, est revenu depuis peu à son poste, après des démarches non moins infructueuses. M. Manesti se trouve maintenant chargé seul de la régie des affaires de la Compagnie : c'est un homme de talens, et qui ne manque, ni de lumières, ni d'expérience. Ses appointemens peuvent s'élever à environ quarante mille piastres par année; mais outre cela, il lui est alloué une bonification de cinq à six pour cent sur toutes les dépenses qu'il fait pour le compte de ses commettans. Il a, comme celui de Bagdad, une garde de sipayes, et

passé pour être extrêmement riche. Son principal soin est d'entretenir une correspondance régulière avec les possessions anglaises du Bengale, et des deux côtes de la presqu'île de l'Inde. Cette voie, la plus courte de toutes, a été dans l'avant-dernière guerre avec la Grande-Bretagne d'une funeste conséquence pour les Français. Notre ancien gouvernement, trop réservé pour tout ce qui étoit dispendieux, ne mettoit point ses employés à même de prendre pour les dépêches qu'il envoyoit dans nos colonies, les mesures qui devoient en assurer la transmission : d'après ce système d'économie, ses expéditions étoient souvent arrêtées par les vils stipendiaires de nos ennemis ; et ceux qui en étoient chargés ne se trouvant pas en force pour se défendre, périssoient victimes d'un zèle inutile. Aussi est-il bien connu que Pondichéry fut surprise par les Anglais, parce que leur consul de Bassora fit passer à Bombay les dépêches interceptées du gouvernement français ; elles annonçoient au gouverneur de Pondichéry la déclaration de guerre, dont il n'eut connoissance que

par la sommation qu'on lui fit à l'improviste de rendre cette place (1).

M. Manesti a su gagner par ses manières engageantes et ses présens, l'amitié et la considération du scheikh des Wahabis; le fait suivant servira de preuve à ce que j'avance sur ce sujet. Les Arabes avoient intercepté dans le désert une des dépêches de M. Manesti, il s'en plaignit vivement au scheikh : celui-ci fit des perquisitions, et ayant découvert l'auteur du vol, il lui coupa la tête; puis ayant trempé sa main dans le sang de ce malheureux, il l'appliqua sur la lettre qu'il s'étoit fait rendre, et en la renvoyant au consul Anglais, il lui écrivit, que l'empreinte qu'il y trouveroit devoit le convaincre de son parfait dévouement, et du soin qu'il avoit pris de punir l'individu qui s'étoit rendu coupable en dépouillant le messager du consul, et saisissant ses dépêches.

Ceci me donne occasion de dire quelques mots des Wahabis, d'autant plus que

(1) La remarque que l'on vient de lire est d'un voyageur moderne, et elle est juste.

leur proximité de Bassora, dont ils ont toujours ambitionné la possession, m'autorise à parler ici des diverses tentatives qu'ils ont faites jusqu'à présent pour s'en rendre maîtres. L'origine et les conquêtes de ces sectaires fanatiques étant le sujet d'un mémoire qui doit suivre celui-ci, je n'en rai point ici le récit circonstancié. J'observerai seulement que cette horde, qui dans ses commencemens n'étoit qu'un ramas de misérables familles, n'a cessé de prendre des accroissemens rapides, par l'adjonction successive de différentes tribus nomades disséminées dans les vastes déserts de l'Arabie; de manière que toute cette grande région, les domaines de l'Imam de Mascate, les côtes du Golfe Persique, et les îles de Bahrein, sont aujourd'hui soumises à sa domination. Il ne lui manque plus que de pousser ses excursions en Mésopomie, pour répandre l'épouvante jusqu'aux portes de Constantinople.

Le chef de cette nouvelle puissance jouit d'une autorité sans bornes: ses sujets lui vouent une obéissance aveugle, et un mot de sa part suffit pour faire marcher dans

le besoin des milliers de combattans, habitués à verser le sang, avides de dépouilles, qui comptent pour rien les dangers et la mort, et croyent mériter la palme du martyre en expirant les armes à la main pour la cause de leur doctrine.

On ne doit pas douter que des hommes aussi fanatiques, et aussi ardens pour les conquêtes, endurcis aux fatigues, accoutumés à supporter toute espèce de privations, éclairés d'ailleurs par l'expérience sur ce qu'ils sont capables d'entreprendre et d'exécuter, n'ayent en vue de vastes projets d'envahissement, et qu'avec le temps et par le secours de l'artillerie dont ils commencent à faire usage, comme on l'a vu par les trois pièces de canon qu'ils avoient traînées en dernier lieu devant Imam-Ali, ils ne parviennent à ranger enfin sous leur obéissance l'Arabie entière, et la Mésopotamie. Dès-lors, on verra s'élever tout-à-coup dans les sables de l'Arabie, le trône d'une nouvelle monarchie, capable de faire trembler par la suite les autres puissances de l'Asie, et de fixer exclusi-

vement sur elle, l'attention des souverains de l'Europe.

Le Grand-Seigneur a chargé à plusieurs reprises Ali-pacha d'aller attaquer les Wahabis au sein même de leurs possessions; mais ce prudent vizir sentant toutes les difficultés que présente une telle expédition, l'a constamment éludée par de justes représentations sur l'insuffisance de ses moyens. En effet, vouloir réprimer l'ambition de ces brigands, et mettre un frein à leurs dévastations, c'est une entreprise qui est non-seulement hors de la portée d'un simple pacha, mais même au dessus des forces régulières de la Porte Ottomane. Je doute qu'une armée Européenne pût l'exécuter avec succès, à moins qu'elle ne se partageât en plusieurs corps pour assaillir les Wahabis de différens côtés : elle se détruiroit d'elle-même, si elle les poursuivoit au hasard, et sans s'être assuré des communications et des points de contact à travers leurs rochers et leurs déserts arides.

Du vivant de Suleïman-pacha, le pacha

actuel, Ali, fut envoyé contre les Wahabis; mais avant qu'il fût arrivé à Lahsa, une grande partie de l'armée qu'il commandoit avoit péri par la disette des vivres, le manque d'eau, et les chaleurs ardentes de l'été; il se vit donc contraint à revenir à Bagdad, après une campagne longue et malheureuse, qui coûta au pacha plus d'un million de piastres, sans qu'il en retirât le moindre avantage.

Depuis cette époque, les Wahabis se sont présentés différentes fois devant Bassora, mais toujours ils en ont été repoussés par les Arabes de *Zibes*, et les *Muntéfik*, auxquels le gouvernement paie un subside annuel de cent mille piastres pour défendre cette ville. Au reste, il y a apparence que tant que ces sectaires voudront la surprendre par terre, ils échoueront dans leur projet; mais ils s'en empareront facilement, une fois qu'ils auront senti la nécessité de l'attaquer en même temps par le Schatt-el-Arab, avec le secours des *Aloiwasem*, Arabes récemment convertis au wahabisme, qui habitent la côte méridionale du Golfe, et qui exercent aujourd'hui une

piraterie dangereuse sur toute l'étendue de cette mer.

Il est vrai que le pacha entretient constamment à Bassora une douzaine de galeres canonières, destinées à protéger l'abordage des navires marchands. Mais une si petite force ne suffit pas pour empêcher la descente que méditent peut-être les Wahabis, et qui ne sauroit être que très-préjudiciable au gouvernement Turc, si elle vient à s'effectuer.

Le commerce actuel du Golfe Persique est très-borné, comme je l'ai dit, si on le compare à ce qu'il étoit autrefois; ses opérations, quoique ralenties par le cours de plusieurs circonstances fâcheuses, font néanmoins encore de Bassora, l'entrepôt général du café de Moka, des perles de Bahrein, des riches productions de l'Inde (1), et de celles de la Perse, que les navires arabes et an-

(1) Elles consistent en toiles unies, peintes et brodées, en étoffes de soie à fleurs, en épiceries, en drogues, etc. Les marchandises de la Perse, qui y trouvent un débit facile, sont des fruits secs, du tabac, des feutres, des tapis, des essences, et quelque peu de brocards.

glais y versent journellement pour prendre en échange de l'argent, de l'or, du cuivre, des dattes, et diverses marchandises d'Europe, telles que des coraux, des quincailleries, des satins, et des draps, qui viennent par la Syrie, voie de Bagdad. Si jamais la paix générale venoit à se conclure, et que le gouvernement se décidât à faire refleurir nos colonies de l'Inde, Bassora deviendroit une place importante, d'autant plus que le projet d'ouvrir un commerce avec la Perse, et de fonder des établissemens sur divers points du Golfe Persique, pourroit s'exécuter alors sans souffrir aucune difficulté.

Vis-à-vis de Bassora, sur la rive opposée du Schatt-el-Arab, se trouve le village de *Guerdelan*, où s'est transféré depuis quelques années le célèbre *Ebn-Rezk*, négociant arabe, que la crainte des Wahabis et d'autres motifs puissans ont arraché à Zébara, son pays natal; ce riche personnage, qui a toute l'apparence d'un prince, entretient des troupes à sa solde, jouit de la considération publique, et s'est fait un nom par son commerce, sa libéra-

lité, ses bons traitemens envers les étrangers, et surtout par le soin qu'il a eu de réunir l'abondance aux embellissemens, sur un sol autrefois inculte et inhabité.

Neuf lieues plus bas que Guerdelan, le fleuve se détourne en partie pour former un canal coudé, nommé *Haffar*, qui se jette par deux embouchures dans le Golfe, après s'être mêlé avec le *Caron*, petite rivière du *Cuchistan*.

Des deux côtés de cette même rivière, s'étend sur une plage marécageuse, la horde indisciplinée des *Schiabs*, qui désole le pays par ses brigandages continuels, et infeste le Golfe de ses pirateries.

Au dessous de Bassora, et dans le Schatt-el-Arab, se trouvent les deux petites îles de *Chelebi* et d'*Abulcassif*, peu éloignées l'une de l'autre. *Mehrezir*, est une autre île située dans le Haffar, non loin de son embouchure; toutes trois sont habitées par des familles arabes, et produisent suffisamment tout ce qui est nécessaire à la vie.

Grain, est un lieu occupé par les Arabes *Atoubs*, sur le bord de la mer, à environ vingt lieues au sud-ouest du Schatt-

el-Arab, vis-à-vis de la petite île de *Felgé*, fertile en dattes et en légumes.

En remontant le fleuve, on arrive à *Ser-Ange*, place située à une demi-lieue au-dessous de Bassora : c'est un endroit agréable par la quantité de ses sources, et de ses jardins; plusieurs familles arabes y ont leurs habitations champêtres, et les gens les plus à leur aise de la ville, vont y passer la belle saison de l'année.

Zeber, est à l'est, dans le désert; ses habitans (les Arabes *Negedis*) sont courageux, et adonnés aux travaux du labourage. D'ailleurs, toujours unis aux *Muntéfiks*, dont la tribu errante vient souvent camper dans leur canton, ils forment avec eux un boulevart inexpugnable contre les incursions des Wahabis.

Je n'entre ici dans aucun détail, concernant la police, les occupations, les richesses, et les mœurs de la nation nomade des *Muntéfiks*, me proposant d'en parler plus bas d'une manière générale, lorsque je passerai en revue les plus remarquables d'entre les tribus arabes qui sont dans la dépendance du Pachalik de Bagdad.

Toutefois, il est bon de remarquer, en attendant, que les *Muntéfiks* sont nombreux, et très-riches en bétail et en diverses sortes de culture, et que, quoique soumis en apparence au gouvernement Turc, ils n'en sont pas moins indépendans dans les déterminations qu'ils prennent; aussi, s'ils se sont fait jusqu'ici un devoir de protéger Bassora contre les entreprises hostiles des Wahabi, c'est qu'ils sont eux-mêmes en guerre avec ces sectaires, qui voudroient les forcer à embrasser leur croyance.

Ko[illegible], ville située sur le confluent du Tigre et de l'Euphrate, offre à la vue un coup-d'œil imposant, à cause de sa position avantageuse, et de l'agréable variété de ses fertiles alentours. Le pacha de Bagdad y entretient constamment une garnison de quinze cents janissaires, et tous les bateaux qui viennent par l'un ou l'autre des deux fleuves, sont obligés de s'y arrêter deux ou trois jours, tant pour renouveller leurs provisions, que pour satisfaire aux droits de passage qui sont exigés par les receveurs des douanes, préposés à cet effet par le gouvernement. Les Portugais qui durent

apprécier de bonne heure l'importance de cette place pour leur commerce du Golfe Persique avec la Turquie, y établirent au dix-septième siécle un comptoir, et des directeurs; leur but en cela étoit d'assurer le transport des marchandises de l'Inde, qui refluoient de Bassora vers Bagdad. On voit encore aujourd'hui les traces d'un petit fort qu'ils y avoient construit, ainsi que quelques-uns des canons qui le défendoient. Il seroit superflu d'insister pour le moment, sur l'utilité dont seroit une agence française dans un lieu si important; si par un concours fortuné de circonstances, les choses venoient à changer de face dans ces contrées reculées, on sentiroit mieux alors tous les avantages de la situation de Korna, situation dont les Turcs ne savent aucunement se prévaloir, à cause de leur inertie, et de leur nonchalance naturelle.

Avant de faire l'énumération des différens lieux remarquables qui sont situés le long du Tigre et de l'Euphrate, suivons pour quelques instans le cours majestueux de ces deux fleuves, et examinons la nature du terrain qu'ils arrosent.

Sans remonter jusqu'à leurs sources, et sans vanter la bonté de leurs eaux, je commencerai par dire que si l'Euphrate et le Tigre eussent traversé la Grèce, ou l'Italie, on auroit vu les poètes s'empresser de chanter à l'envi leur magnifique aspect, et se plaire à célébrer les grâces naïves, et les jeux folâtres des divinités imaginaires, dont auroient été peuplées leurs ondes argentines: alors, ils n'auroient cédé en rien pour la renommée au Pactole, ou au Tibre. Au reste, les deux fleuves dont il s'agit produisent en abondance d'excellens poissons, et sont également navigables, l'Euphrate, depuis Bir, à cinq journées d'Alep, et le Tigre (1), depuis Moussol, jusqu'à Bassora. Il y a quarante ans que les communications par eau, entre Bir et Hilla, étoient très-fréquentes: elles sont aujour-

(1) Il y a un siècle que le trajet de Diarbékir à Moussel se faisoit par le Tigre, sur des *kéleks*, mais aujourd'hui on a renoncé à cette manière de naviguer dans cette portion du fleuve, à cause des difficultés que présentent ses nombreuses sinuosités, et les rochers dont il est rempli dans toute l'étendue qui sépare ces deux villes.

d'hui totalement interrompues, par la négligence des habitans du premier de ces lieux, qui ont laissé périr tous leurs bateaux, sans vouloir se donner la peine d'en construire de nouveaux, propres à cette navigation.

Cependant, le trajet de Hilla à Bassora par l'Euphrate, et celui de Bagdad à cette même ville par le Tigre, continuent toujours à se faire facilement et avec activité; mais pour remonter ces fleuves, les Arabes sont obligés de tirer eux-mêmes les bateaux, l'inégalité du terrain sur les rivages ne permettant pas d'y atteler des animaux.

Quant à la navigation du Tigre depuis Moussol jusqu'à Bagdad, elle se fait très-commodément sur des espèces de radeaux plats, nommés *kéleks*, composés d'un assemblage de solives, de planches et de fascines, liées étroitement ensemble avec des cordes; le tout forme une surface presque carrée, et est soutenu sur une centaine d'outres enflées, qui en maintiennent le poids au dessus de l'eau.

L'Euphrate et le Tigre sont aussi larges et aussi imposans que les plus grands fleuves

de la France. Le premier, moins rapide, roule paisiblement ses ondes pures sur un lit égal qui n'offre que très-peu de gués, et presque point d'îles remarquables ; le second, sinueux, et rempli de rochers, coule avec impétuosité, et forme une si grande quantité de cascades, d'îles et d'amas de cailloux, que sa navigation devient fort dangereuse en certains endroits. Son eau, quoique trouble, est pourtant légère et d'un goût exquis ; ses bords sont arides et sulphureux, depuis sa source jusqu'à Mous-sol, mais plus bas, ils présentent des terrains bien cultivés et féconds en gras pâturages : ceux de l'Euphrate sont fertiles presque partout, et habités par des tribus tant nomades qu'agricoles. Les rives des deux fleuves sont infestées par des brigands, qui nageant entre deux eaux, s'approchent des bateaux, et dérobent tout ce qui se présente sous leur main. Tous les voyageurs ont parlé avec surprise de la coutume qu'ont les Arabes de ces contrées, de faire de très-longs trajets à la nage, au moyen d'une outre enflée qu'ils s'attachent au ventre. Cette outre n'est autre chose qu'une peau

de chèvre dont ils cousent exactement toutes les ouvertures, excepté celle d'une jambe, par laquelle ils soufflent cette peau jusqu'à ce qu'elle soit remplie d'air et bien tendue; ensuite ils tortillent cette partie, et la tiennent bien serrée. Après cette préparation, ils se dépouillent nus, font un paquet de leurs habits qu'ils attachent sur l'épaule, et se posent à plat sur l'outre; de cette manière ils voguent très-lestement à fleur d'eau, en remuant les pieds et se gouvernant avec les mains, tandis qu'ils tiennent à la bouche leur pipe toute allumée. Ce que je viens de dire ne regarde pas les hommes seulement, on voit aussi très-souvent des troupes nombreuses de femmes et de jeunes filles, se transporter d'un rivage à l'autre sur leurs ballons enflés, et faire retentir l'air de leurs chants pendant la traversée.

Le long de l'Euphrate et du Tigre, et sur les deux bords du Schatt-el-Arab qui est formé de la réunion de leurs eaux, on ne rencontre que fort peu de forêts, encore n'y croît-il point d'arbres de haute futaie; ce ne sont partout que des terrains couverts de taillis, de roseaux, et de broussailles, qui offrent

les plus tristes perspectives ; à gauche du premier de ces fleuves est l'immense et aride désert de l'Arabie, borné à l'ouest et au midi par la mer, et où l'œil du voyageur n'aperçoit, ni collines, ni vallées, ni bois, ni sources, enfin aucun de ces aspects pittoresques, et gracieux ou terribles, que la nature s'est plu à réunir dans d'autres pays sous mille formes variées.

Cependant c'est ce même désert que les grandes caravanes de chameaux traversent une ou deux fois chaque annee, pour pourvoir Alep, Damas et Bagdad des marchandises propres à alimenter leur commerce, et leur luxe : on n'y trouve ni sentier frayé, ni chemin battu, soit parce que la route est peu fréquentée, soit parce que les sables emportés par le vent ont bientôt fait disparoître les traces des hommes et des animaux. On peut dire que c'est un océan de sable, où les Arabes se dirigent par la seule inspection du soleil et des étoiles, comme ceux qui voyagent sur mer. D'après ce qui vient d'être dit de l'aridité et de la sécheresse de ce désert, brûlé d'ailleurs par les ardeurs du soleil, on aura peut-être

peine à comprendre, comment ceux qui s'y enfoncent peuvent trouver de l'eau, et ne pas mourir de soif. On a pourvu à ce besoin, en creusant de gîte en gîte des puits, dont l'eau, quoique saumatre et quelquefois même tout-à-fait corrompue, ne laisse pas de servir à abreuver les Arabes et leurs chameaux. En hiver, les pluies forment en divers endroits des lacs et des marais; alors le voyage n'est pas si désagréable, ni si pénible.

Le coup-d'œil de la Mésopotamie a ses beautés particulières. Ce pays, situé entre le Tigre et l'Euphrate dont les nombreux canaux fertilisent le terrain, offre à ses limites, et à son centre une agréable variété d'objets, et des contrastes qui récréent la vue de ceux qui voyagent au milieu des tribus errantes dont il est peuplé. Dans cette contrée, comme dans les plus belles de l'Asie, il y a de grandes plaines, de délicieuses vallées, des collines verdoyantes, d'excellens pâturages, de nombreux troupeaux, et de belles sources d'eaux vives; les villes, et les villages occupent les bords de l'un ou de l'autre des deux fleuves; dans

l'intérieur des terres, on ne trouve que des tentes et des amas de huttes champêtres, habitées par des Arabes paisibles et appliqués aux travaux de l'agriculture. Le blé, l'orge, le riz, et le millet, sont les principales productions du sol; le climat est bon, quoique très-chaud en été; l'hiver y est tempéré, et la saison des pluies délicieuse. On y laboure la terre de la même manière que dans le reste de la Turquie, et la récolte se fait vers la fin de mai. Mais si ce pays est abondant en grains, il l'est fort peu en arbres fruitiers; et quoique le ciel ait été libéral envers les habitans, et que leur territoire produise pour ainsi dire de lui même ce qui ne vient ailleurs qu'à force de travail et de fatigues, on peut assurer que ces précieux avantages sont méconnus, et qu'on n'en fait guères de cas. Content de trouver ce qui est nécessaire à sa subsistance et à celle de son troupeau, l'insouciant Arabe se met peu en peine de tout le reste.

Le pays qui est entre Bagdad et Bassora, des deux côtés du Tigre et de l'Euphrate, est coupé d'un grand nombre de

canaux qui lui donnent quelque ressemblance avec la Hollande; on y remarque quantité de lieux, d'un aspect enchanteur, environnés de hameaux, et offrant de tout côté des champs bien cultivés. Aussi y a-t-il quelque chose de si agréable dans cette perspective continue de sites champêtres, que les voyageurs dont elle fixe l'attention, ont peine quelquefois à s'imaginer qu'ils se trouvent dans les déserts de l'Irak Arabi.

En finissant cette courte digression sur les deux plus fameux fleuves de l'Asie occidentale, je ferai observer qu'après leur jonction à Korna, ils paroissent vouloir se disputer le pas dans le trajet qu'ils ont à faire jusqu'à la mer; pareils à deux rivaux que l'orgueil et la haine divisent depuis longtemps, ils semblent refuser pendant plus d'une heure de chemin, de se confondre ensemble, quoique forcés par la nature à couler désormais perpétuellement dans un même lit. Les eaux de l'Euphrate, claires et tranquilles, et celles du Tigre, troubles et rapides, se distinguent tellement, que même à une lieue au dessous du Korna, on croiroit qu'elles sont séparées par une

ligne de démarcation qui fixe leurs limites mutuelles. On pourroit attribuer ce singulier phénomène à trois causes concomitantes, l'inégalité du courant des deux fleuves, celle de leurs lits, et la différence de couleur de leurs eaux.

Vis-à-vis de Korna, et proche de la rivière de *Senné*, dans le pays de *Haviza*, se voit une vieille bâtisse qui passe pour être le tombeau du prophète Esdras; ce monument est honoré par les Turcs, et les Juifs vont souvent s'y acquitter de leurs pieux devoirs.

A dix lieues environ de Korna, sur la rive gauche de l'Euphrate, on trouve *Mansouria*, joli petit village entouré de jardins de dattiers, de champs semés de maïs, et de pelouses agréables.

En remontant toujours l'Euphrate, on arrive à *Souk-elchiouk*, autre village situé du même côte, qui ne présente à la vue rien qui mérite d'être remarqué; on peut regarder cet endroit comme une foire publique, où les Arabes trouvent un débit facile des productions de leurs terres et de celles de leur industrie.

Après Souk-elchiouk, on rencontre sur la

même rive, *Kout*, *Argé* et *Sémawat*, trois bourgades assez bien peuplées, dont le territoire est riche en pâturages, et en plantations de riz, d'orge, de blé, et de maïs. Leurs alentours sont remplis de paysages, et sillonnés par une multitude de petits ruisseaux qui, en se détachant de l'Euphrate, serpentent dans la plaine, se croisent, s'entremêlent, et retournent enfin au fleuve, semblables à d'aimables enfans qui tout en jouant s'écartent un peu de leur mère, et reviennent ensuite se jeter dans ses bras.

La grande horde des *Kézaïls* dont le chef-lieu est *Nemnoum*, à quinze lieues plus haut que Sémawat, occupe toute l'etendue de ce pays marécageux. Ces Arabes qui vivent sous le chaume, et dans des terrains fangeux, sont laborieux, entreprenans, aguerris, accoutumés au pillage et au meurtre, et toujours en état de révolte contre le gouvernement Turc; ils suivent le rite des Schias, s'appliquent à quelques arts mécaniques, et ont de nombreuses plantations de riz, sorte de denrée dont ils pourvoient eux seuls presque tout le Pachalik de Bagdad. Du reste, leur manière de vivre et de s'ha-

biller, est la même que celle des autres habitans du désert. Ils sont partagés en familles, toutes réunies sous l'autorité absolue d'un seul chef, qu'ils se choisissent eux-mêmes parmi les plus anciens de la tribu.

A huit lieues au nord de Nemnoum et sur la rive orientale du fleuve, est *Haska*, qu'on appelle aussi *Dwanièh*, lieu dont les habitans sont industrieux, hospitaliers, et adonnés au labourage. Ce bourg sert d'entrepôt au trafic des comestibles que les Arabes y apportent habituellement : un *zabet* le gouverne, et il s'y fabrique de bons *abbas*, manteaux de bure dont se couvrent les Arabes, de même que la classe inférieure des habitans des villes.

A une lieue au delà du rivage opposé, on rencontre *Roméya*, ville ancienne, presque toute tombée en ruines : il y a apparence qu'autrefois l'Euphrate mouilloit ses murs, mais aujourd'hui il en est considérablement éloigné; aussi Ali-pacha a-t-il ordonné qu'on construisît en ce lieu un canal pour la commodité des habitans.

C'est ici que le fleuve commence à se couper des deux côtés, pour arroser de ses

nombreux canaux les plaines adjacentes, et arriver à Nemnoum dans un lit plus resserré; là, semblant faire un nouvel effort en faveur des *Kézaïls* dont nous avons déja parlé, il se divise de rechef en plusieurs branches, et poursuit son cours en diminuant peu-à-peu, de façon qu'à Sémawat et à Argé, il est si bas qu'un bateau un peu chargé ne sauroit y naviguer. Aussi le pays des *Kézaïls* est-il extrêmement fécond en riz; quant aux autres grains, il suffit d'ouvrir un sillon de deux ou trois pouces de profondeur pour y déposer la semence, la nature fait le reste, et les travaux du laboureur sont largement récompensés au temps de la récolte. Le riz y pullule d'une manière extraordinaire, un seul grain produit jusqu'à six ou sept tiges, et chaque tige porte une cinquantaine de grains. Les semailles se font en janvier et février; mais l'époque de la moisson n'est pas la même pour toutes les céréales : l'orge se moissonne en juin, le froment et le maïs en juillet, le riz en août. Ceci m'entraîne à donner un aperçu des causes qui font languir l'agriculture dans ces contrées.

Il s'en faut de beaucoup que dans le département de Bagdad, ainsi que dans le reste des contrées Asiatiques, l'agriculture, cette source première de la prospérité d'un état, obtienne toute l'attention et les soins qui lui sont dûs; et sans la fécondité merveilleuse de ce territoire qui produit pour ainsi dire de lui-même, le peu de soin qu'on donne à la culture auroit été par la suite des temps, d'une conséquence bien funeste pour les habitans. On peut diviser en trois classes les Arabes disseminés sur la vaste étendue de ce pays fertile; 1.° ceux qui, errant et vivant sous des tentes, modérés dans leurs desirs, heureux du peu qu'ils possèdent, et exempts d'ambition pour ce qu'ils n'ont point, ne labourent, loin de toutes traces humaines, qu'un morceau de terrain dont ils savent que le produit suffit à leurs besoins; 2.° ceux qui dans le voisinage des villes et des villages, habitant des chaumières et des maisons construites en nattes et en roseaux, cultivent un champ plus spacieux, et mettent plus d'activité et de zèle dans leurs travaux, afin qu'une abon-

dante récolte leur fournisse les moyens de se procurer les articles de luxe dont ils se sont fait une nécessité, par le commerce qu'ils font avec la classe des hommes sédentaires et policés, réunis dans une même enceinte; 3.° ceux enfin qui sont établis dans les villes et les villages, et qui, appréhendant d'attirer sur eux l'attention d'un maître avide, et de voir le produit de leurs fatigues devenir la proie des autres, ne se livrent que partiellement à la culture de quelques arpens de terre, ou la négligent totalement, pour ne s'occuper que des arts mécaniques. Ces derniers n'entretiennent qu'un très-petit nombre de bêtes à cornes, tandis que ceux dont il a été parlé auparavant, font consister leurs richesses en de nombreux troupeaux qu'ils conduisent avec eux partout où ils se transportent, chaque fois qu'ils sont obligés de changer de demeure pour se soustraire à la rapacité du gouvernement, ou aux brigandages des troupes qui sont en campagne.

On sait qu'une armée Turque laisse partout où elle passe, des traces profondes de sa marche, qu'accompagnent

toujours les violences et la dévastation ; souvent elle enlève tout le bétail d'une horde d'Arabes, et détruisant impitoyablement leurs moissons et leurs cabanes, elle les oblige, par une conduite si inhumaine, à se refugier dans des lieux marécageux et inaccessibles. Tel est le sort cruel qu'ont éprouvé plus d'une fois les *Kézails*, qui sont accoutumés depuis longtemps à se retirer, dès qu'ils se voient menacés de quelque surprise, dans leurs demeures aquatiques et couvertes de broussailles, où cachant leurs biens, ils défient avec arrogance les armes du pacha de Bagdad. Cependant Ali-pacha connoît les avantages qu'il pourroit recueillir d'un pays aussi fertile que celui qu'il possède, s'il y faisoit fleurir l'agriculture ; mais aussi il n'ignore pas que les Arabes nomades redoutent pour leur liberté les suites de la protection qu'il leur accorderoit, et il sait combien il seroit difficile de mettre sous le joug cette nation accoutumée à mener une vie vagabonde, en la contraignant à séjourner dans les villes et les villages. Voilà quelques-unes des causes qui empêchent les progrès du grand

art de l'agriculture, qui ôtent aux Arabes l'envie d'en faire leur occupation la plus sérieuse, ou qui, pour mieux dire, en enchaînant les bras de l'industrie, tarissent les sources de la félicité publique dans une des plus riches provinces de la Turquie. Ajoutez à cela un autre abus qui n'est pas moins préjudiciable par ses conséquences; je veux parler du mode d'affermer les villages et les terres, ou plutôt de l'usage d'en faire monter les revenus à vingt et trente pour cent. Dans le Pachalik de Bagdad tout est mis à l'enchère; et comme le choix des *zabets* ou fermiers dépend entièrement du caprice du propriétaire, la durée de la location dépend aussi de sa volonté, et elle cesse aussitôt que le fermier qu'il a choisi ne le satisfait pas par l'exactitude des payemens, soit en denrées, soit en argent. Les conditions très-onéreuses auxquelles la ferme a été obtenue, obligent bien souvent celui qui s'en est chargé, à user de mille rigueurs pour se procurer les sommes dont il a besoin, et l'entraînent enfin dans une ruine inévitable. On met alors à sa place

un autre *zabet* qui doit réparer les exactions de son prédécesseur; mais en changeant de maître le village ne change point de destinée, bientôt après les actes de tyrannie s'y renouvellent, et il éprouve les mêmes calamités. Enfin le laboureur, accablé sous le poids de la misère, se décourage en se voyant arracher la dernière portion du fruit de ses rudes travaux, et les terres restent désolées et sans culture.

Bornons-nous à ces courtes observations, et revenant sur les bords de l'Euphrate, portons nos regards sur Hilla, pour pénétrer de là dans les ruines de Babylone.

Hilla, ville située à environ dix lieues au sud-ouest de Bagdad, s'étend sur les deux rives du fleuve, et n'a pour toute défense qu'une méchante muraille qui l'entoure du côté du Désert. Son territoire abonde en grains, en fruits, en légumes et en bétail; et ses avenues offrent un coup-d'œil enchanteur par la quantité de jardins, de terres labourées, de hameaux et de sites champêtres qu'on aperçoit de tous côtés. Cette ville est gouvernée par un *zabet*, et a des maisons agréablement situées, mais

bâties de terre et de briques ; son aspect autorise à croire que ses habitans vivent dans l'abondance et la prospérité. Hilla seroit devenue à coup sûr entre les mains de toute autre nation plus éclairée, une place importante pour les relations commerciales ; mais tel est l'effet de la stupide insouciance des Turcs, que les plus beaux lieux de leur domination tombent insensiblement, par le peu de soins qu'ils en prennent, dans une entière dégradation, qui ne peut manquer d'être suivie tôt ou tard, de l'abandon et de la dépopulation.

Non loin de Hilla, au nord et vers l'Euphrate, dans une certaine étendue de terrain parsemée de débris et de plantes sauvages, se trouve ensevelie depuis vingt-quatre siécles la grandeur de Babylone. A la vue des restes de cette antique et florissante cité, les temps, les générations passées, les Sémiramis, les Ninus, les nations assujetties, en un mot tout ce que le nom de Babylone renferme d'imposant et de grand, semble sortir de dessous les ruines, pour se représenter à l'esprit du voyageur interdit et attristé. C'est là que la nature humaine a

fait de si grands efforts, qu'elle a fait germer quelques vertus, et a déployé tous les vices; qu'elle a enfanté des ames élevées et des monstres, qu'elle a réuni enfin les plus étonnans contrastes de gloire et d'abaissement.

Il est vrai que ces monceaux de décombres qui portent l'empreinte de la plus haute antiquité, n'intéressent les curieux que par la seule idée que l'on y attache; ils n'en imposent point à la vue, comme les ruines de Palmyre, de Balbek et de Persépolis, parmi lesquelles on ne sauroit faire un seul pas sans rencontrer de magnifiques monumens d'architecture et de sculpture, et tout ce qui a pu servir d'ornement à des édifices superbes par eux-mêmes. Les ruines de Babylone, au contraire, ne consistent qu'en un amas informe de mâsures, qui inspirent plutôt la tristesse et l'horreur que l'admiration et le plaisir. Aussi plusieurs voyageurs ont-ils pensé que ces ruines n'étoient point des preuves suffisantes de la situation de cette capitale célèbre; mais on peut dire que c'est le sort de toutes les villes anciennes, qui n'étoient bâties comme celle-ci

que de briques séchées au soleil, de ne conserver leur nom que dans les fastes de l'histoire, tandis qu'aucun vestige imposant de leur splendeur passée ne désigne avec certitude l'emplacement qu'elles ont occupé.

Quoi qu'il en soit, les ruines de Babylone sont devenues en quelque façon pour les Arabes un moyen de subsistance : en y creusant habituellement la terre, ils parviennent souvent à trouver des médailles de bronze, d'argent et même d'or, ainsi que divers autres objets de prix, des vases, des idoles de métal, des coffres, des ustensiles, des pierres gravées; ils savent encore tirer parti des briques qu'ils transportent sur leurs bateaux à Bagdad, où ils les vendent avantageusement.

Une remarque essentielle que je ne dois pas omettre ici, c'est que si un gouvernement Européen vouloit obtenir le consentement formel de la Porte, pour faire faire des fouilles suivies et bien conduites dans les environs de Hilla, il est certain qu'une telle entreprise dirigée avec intelligence donneroit pour résultat des découvertes

intéressantes et curieuses en fait d'antiquité.

Toutes les briques qui ont servi à la construction de Babylone et qu'on apporte des bords de l'Euphrate, sont de forme carrée; elles ont cinq pouces d'épaisseur, et portent sur une de leurs faces une inscription hiéroglyphique dont les caractères sont très-distincts (1).

Quinze lieues plus bas que Hilla, au delà de l'Euphrate dans le Désert, on voit les ruines de Coufa, ville célèbre dans les fastes de l'Islamisme.

A l'occident de Hilla, et à six lieues du fleuve, se trouve *Imam-Hussein*, qu'on doit considérer plutôt comme un gros bourg, que comme une ville bien peuplée. Ce bourg peut contenir sept à huit mille habitans, et ses murailles de terre sont entourées de jardins et de champs cultivés, qu'arrose et fertilise un bras de l'Euphrate; un *zabet* y commande au nom du pacha.

(1) Quelques-unes des inscriptions que l'on voit sur ces briques ont été gravées et publiées en Europe. Voy. *a Dissertation on the newly discovered Babylonian Inscriptions, by J. Hager. London*, 1801.

Ceux qui ont lu l'histoire des Arabes savent que Hussein, fils d'Ali, ayant été appelé en 680 par les habitans de Coufa pour s'asseoir sur le siége pontifical, partit de Médine avec sa famille, et eut le malheur de périr en route, victime de la fureur du khalife Yézid qui le fit assassiner proche de la ville dont les citoyens lui avoient déféré les honneurs du rang suprême. Il fut enterré dans la plaine de Kerbéla où il avoit expiré d'une manière si tragique. On lui éleva d'abord un simple mausolée, et quelques années après les partisans d'Ali bâtirent dans le même endroit une ville qui reçut le nom de *Hussein*.

Ce lieu si révéré par les Schias a essuyé en différens temps des outrages insignes; et les Wahabis qui le surprirent il y a quelques années, comme nous le verrons tout-à-l'heure, y commirent des désordres affreux. En 851, le khalife Mutawakkel protecteur de la secte des Sunnis, en avoit fait démolir la majeure partie; ses successeurs achevèrent de le détruire, et ce ne fut que sous les derniers pontifes arabes qu'on le vit sortir de ses ruines, lorsque la mémoire de

Hussein fut rétablie et remise en vénération. Depuis cette époque, Schah Ismaël fondateur de la dynastie persane des *Séfévis* (vulgairement appelés *Sofis*), ayant introduit dans ses états la secte des Schiites, ordonna par un édit solennel, que la ville ainsi que le tombeau de l'Imam fussent réparés et embellis. Les autres souverains de la même race qui occupèrent le trône après Ismaël, entretinrent avec un égal zèle la dévotion de leurs sujets envers Hussein. Ce pieux exemple a été suivi par les derniers monarques qui ont régné en Perse : chacun d'eux à l'envi a voulu manifester par de riches présens son extrême respect pour le petit-fils du prophète, de façon que la chapelle sépulcrale de Hussein est devenue le dépôt de tout ce qu'il y avoit de plus précieux dans le trésor de ces princes. On sait que l'eunuque Aga Mohammed-khan employa, il y a environ douze ans, cinq millions de piastres, pour revêtir de briques de cuivre doré, les minarets ainsi que la coupole de la mosquée d'Imam-Hussein.

Les richesses immenses qui s'étoient len-

tement accumulées dans le sanctuaire d'Imam-Hussein, faisoient, depuis longtemps l'objet de l'insatiable cupidité des Wahabis: ils en méditoient sans cesse le pillage et comptoient tellement sur le succès de leur projet, que quand ils vouloient parler d'un jour heureux et solennel pour eux, ils désignoient celui qui devoit les rendre maîtres d'une place si attrayante par la quantité de trésors qu'elle renfermoit.

Le jour tant désiré arriva enfin. Ce fut le 20 avril de l'année 1801, qu'ils surprirent la ville, au moment où la majeure partie des habitans l'avoient quittée pour aller, à quelques lieues de là, faire leurs dévotions sur le tombeau du père de leur patron. Ces barbares y mirent tout à feu et à sang; et après avoir fait un butin immense, tel que les plus grandes victoires n'en procurent jamais, ils se retirèrent fort tranquillement, sans que le gouvernement de Bagdad qui fut informé à temps de leur désastreuse apparition, ôsât troubler leur retraite; ils étoient venus au nombre de quinze mille. Les cruautés qu'ils commirent sont inouies; vieillards, femmes, enfans, tout périt sous

leur glaive impitoyable; on les vit même dans la fureur qui les animoit, éventrer les femmes enceintes, et mettre en pièces sur leurs membres sanglans le fruit qu'elles portoient. Des gens dignes de foi qui ont eu le bonheur d'échapper à cette affreuse boucherie, m'ont assuré à Bagdad, avoir vu quelques-uns de ces hommes féroces se repaître du sang de leurs infortunées victimes.

L'on évalua dans le temps à plus de quatre mille, le nombre des personnes qui avoient péri dans cette affreuse catastrophe. Les Wahabis emmenèrent, à leur sortie d'Imam-Hussein qu'ils saccagèrent pendant deux jours et deux nuits, deux cents chameaux chargés de riches dépouilles. Non contens d'avoir assouvi leur rage sur les habitans, ils rasèrent les maisons, et firent de la riche chapelle de l'Imam un cloaque d'immondices et de sang; ils endommagèrent aussi les minarets et les coupoles de la mosquée, dont ils avoient pris d'abord les briques pour de l'or massif; mais ayant reconnu ensuite qu'elles n'étoient que du cuivre doré, ils ne crurent pas devoir perdre leur temps à démolir totale-

ment ces édifices dont les décombres ne leur eussent été d'aucune utilité.

Depuis cette malheureuse époque le roi de Perse a fait réparer le lieu sacré, et le pacha y entretient aujourd'hui une division de *Lavends*, pour le mettre à couvert d'une nouvelle invasion. Tous les ans il y vient de la part du monarque persan un khan, dont l'emploi est de protéger les pélerins de sa nation, qui accourent de tous les points de l'Empire pour recevoir les bénédictions de l'Imam, en échange des dons précieux qu'ils font à sa chapelle.

La ville d'*Imam-Ali* presque aussi grande et aussi peuplée que celle d'Imam-Hussein, est à six lieues de cette dernière, dans une plaine aride où la nature ne versa jamais ses bienfaits. C'est le lieu de la sépulture du gendre de Mahomet, d'Ali, que les Persans révèrent jusqu'à l'idolâtrie, et en l'honneur duquel ils ont bâti une superbe mosquée dont les minarets et les coupoles sont recouverts comme à Imam-Hussein, de briques de cuivre doré. Les Persans regardent Ali comme le favori intime du très-Haut, et l'appelent la *Force* ou le *Lion de Dieu*. Le

territoire d'Imam-Ali est d'une stérilité dont on ne sauroit se former une idée, et n'offre que des aspects hideux, et des monceaux de sables que la chaleur du soleil enflamme en été. Autrefois les habitans de ce lieu étoient obligés d'aller jusqu'à l'Euphrate pour se procurer de l'eau; mais depuis environ une quinzaine d'années, le frère de l'empereur du Mogol y a fait construire un canal qui a coûté des sommes immenses; on n'a pas pu cependant le perfectionner à cause des tourbillons de sables que la violence du vent y verse sans cesse, et qui le combleroient totalement, si on n'avoit pas le soin de le nettoyer tous les ans. Quant aux vivres, c'est de Hilla et de plusieurs autres villages des bords du fleuve qu'on les exporte pour approvisionner la place.

Imam-Ali n'étoit pas moins renommé qu'Imam-Hussein, pour la grande quantité d'objets précieux que la pieuse libéralité des Schias avoit accumulés dans son enceinte; mais depuis le sac de cette dernière ville, on a tranféré toutes les richesses qui se trouvoient accumulées ici, à Imam-Moussa proche de Bagdad, afin de les sous-

traire à l'avidité des Wahabis. Malgré cette précaution, ces brigands n'ont pas manqué de se présenter à diverses reprises devant Imam-Ali, avec l'intention d'en faire le pillage; mais soit que l'Imam les ait repoussés constamment par une force invisible, comme le prétendent les Persans, soit que les mesures des Wahabis ayent été mal combinées, ils n'ont jamais pu venir à bout de leur entreprise.

Entre Imam-Hussein et Imam-Ali, se voit une espèce de rotonde que les habitans du pays prennent pour la sépulture du prophète Ezéchiel, et qui est très-fréquentée par les plus dévots de la nation juive.

Non loin de Hilla vers le nord, sur la rive orientale de l'Euphrate, se trouvent à une lieue de distance l'un de l'autre, les deux villages de *Messayeb* et de *Féloudgèh* qui produisent beaucoup de bois de chauffage, des dattes, des raisins, du bled et du coton: c'est par là que l'on passe ordinairement pour aller de Bagdad à Imam-Hussein.

A l'est de ces villages dans le désert, se voit *Zelhièh* dont le territoire abonde en excellentes dattes. Plus haut sur l'Euphrate,

on rencontre *Hit*, où les caravanes d'Alep passent le fleuve pour entrer dans la Mésopotamie. Les alentours de Hit sont cultivés, et les Arabes de la Mésopotamie y viennent acheter habituellement des nattes, des feutres et des chameaux.

Après Hit on trouve *Djubèh*, qui n'est qu'un misérable endroit situé sur le bord du fleuve, et habité par quelques familles arabes adonnées au labourage.

Ana, lieu situé également sur l'Euphrate du même côté que Hit, dont il est éloigné d'environ trente-cinq lieues, est un joli village presque tout peuplé d'Arabes, auxquels les agrémens naturels du lieu semblent avoir communiqué un air plus gracieux que ne l'ont ceux qui habitent le reste du pays. On peut dire qu'Ana ne consiste qu'en une seule rue qui s'étend trois quarts d'heure de chemin le long du fleuve, ayant à droite et à gauche des maisons et des chaumières séparées les unes des autres par de beaux jardins. Le terroir est fécond en grains et en coton, mais il faut observer que les habitans ont l'avantage de pouvoir aisément arroser leurs terres; car la pente douce

et insensible que prennent les eaux en cet endroit, fait qu'elles se trouvent au niveau de la campagne. Ana a sans doute été autrefois une ville considérable et la résidence de quelque souverain; si cependant c'est de ce lieu que l'on doit entendre ce passage du prophète Isaïe : « où « sont les rois de la ville de *Sépharvaïm*, « ceux d'*Ana*, et d'*Ava*? »

A trente-cinq lieues plus haut qu'Ana, la rivière de *Khabour* qui vient du fond de la Mésopotamie, se décharge dans l'Euphrate, et sert de ce côté de limites au Pachalik de Bagdad.

Non loin du Khabour sur l'Euphrate, on voit *Deïr*, méchant village, uniquement formé de l'assemblage de plusieurs cabanes d'Arabes soumis en apparence au gouvernement de Bagdad. Les environs abondent en bois, propres à divers usages, surtout à la construction des bateaux. Les poutres énormes qu'on en tire, liées ensemble, sont abandonnées au gré du courant de l'eau qui les fait flotter jusqu'à Messayeb, d'où elles se rendent de la même manière par un canal pratiqué en cet endroit, aux

Hawours ou marécages qui s'étendent jusqu'à une demi-lieue de Bagdad.

En revenant sur les bords du Tigre nos regards tombent d'abord sur *Amara*, lieu situé à droite, et où le fleuve forme un canal qui va se jeter dans l'Euphrate un peu au desssus de Kout.

La tribu des *Beni-Lams* occupe la même rive, et s'étend depuis Amara, jusqu'à l'endroit où le Senné se joint au Tigre. Ces Arabes, qui habitent comme les *Kézaïls* dans des lieux marécageux, sont en ce moment révoltés contre le gouvernement de Bagdad dont ils bravent la puissance. Ils cultivent beaucoup de riz, et ont de nombreuses plantations de dattiers; leurs troupeaux errans sur un terrain couvert de gras pâturages, leur fournissent abondamment de quoi se nourrir et s'habiller.

En remontant toujours le Tigre, on arrive à *Gengérièh*, lieu qui à raison de l'état de délabrement où il se trouve, ne mérite aucune mention.

A l'orient de Bagdad, et à une distance d'environ dix lieues, se trouve *Bakouba*, gros bourg renommé pour la température

agréable de son climat, l'abondance de ses pâturages et la saveur exquise de ses dattes. Il est situé sur la petite rivière de *Diala*, qui descendant des montagnes du Kurdistan va se jeter dans le Tigre tout près de Suleïman-pak; il a sous sa dépendance plusieurs villages, et est régi par un *zabet* que le pacha y envoie tous les deux ou trois ans.

Mendély, au nord de Bakouba, est pareillement sous le gouvernement d'un *zabet;* son territoire est fertile en grains, en fruits, en coton, en tabac, et produit de bon bois de bouleau, dont les branches les plus droites sont souvent converties par les Turcs en tuyaux de pipes.

Sur les différentes routes, qui conduisent de Bagdad à Bakouba et à Mendély, et de l'un de ces derniers lieux à l'autre, on rencontre les villages de *Kézelabad*, *Kazamia*, *Nehrévan*, *Belédrous*, *Schehréban* et *Kanéki*, tous six environnés de jardins et de champs couverts de verdure, qui feroient assurément la richesse des paysans qui habitent ces villages, si les *zabets* qui les prennent à ferme n'y commettoient les violences et les vexations usitées en Turquie.

Le *Zéhaw* est un autre bourg des frontières, où réside un pacha kurde, et d'où l'on entre immédiatement sur les terres de Perse. Il fait partie du *Kurdistan*, province dont il sera bientôt parlé.

Kerkouk, ville mal bâtie et presque sans défense, dont on peut estimer la latitude d'environ trente-six degrés, et la longitude de quarante-trois degrés et quelques minutes, est située sur une éminence à cinquante-cinq lieues de Bagdad. Elle est gouvernée par un *mutéssellem*, qui a reçu dernièrement l'ordre d'y faire les réparations nécessaires pour la mettre à couvert de toute insulte de la part des Kurdes, en cas que cette nation vînt à secouer le joug. Ses habitans sont actifs, industrieux, appliqués aux arts et aux métiers, et en état de fournir au pacha jusqu'à six cents fantassins armés à la légère, dont la bravoure a été éprouvée en diverses campagnes. Le pays produit du blé, de l'orge, du maïs, des pois, des lentilles, du coton, du tabac, des raisins, des olives, et plusieurs autres sortes de grains et de fruits. On y trouve aussi quelques carrières de plâ-

tre et de pierres, des salines et des sources de naphte.

Sur le chemin de Bagdad à Kerkouk, sont les villages de *Yenguigèh*, *Dokala*, *Delliabas*, *Karatapèh*, *Kiffri*, *Tawouk*, *Douzékourmaty* et *Tessin*, qui fournissent suffisamment à toutes les nécessités de la vie, et où ceux qui voyagent en poste trouvent des chevaux de relais entretenus aux frais du gouvernement.

Samerra, ville fondée par le khalife Motassem, et qui devint par la suite la résidence des successeurs de ce vicaire de Mahomet, occupe la rive gauche du fleuve, à vingt-deux lieues de distance de Bagdad. Aujourd'hui c'est un endroit ruiné et presque dépeuplé, où les Persans vont faire leurs prières sur le tombeau d'un de leurs saints imams, qui y a reçu la couronne du martyre.

Plus haut que Samerra, on voit un vieux bâtiment, en face duquel, sur la rive opposée, en est un autre presque de la même forme et non moins remarquable par sa vétusté; tous deux sont compris sous la dénomination commune d'*Aschek-maschouk*,

ce qui veut dire les *Deux Amans*. Les habitans du pays racontent à ce sujet l'histoire suivante, qui a beaucoup d'analogie avec celle de Héro et Léandre.

La fille d'un des pontifes Arabes aimoit un jeune homme des mieux faits, qui de son côté brûloit pour elle d'une ardente passion, sans avoir pourtant l'espérance de pouvoir l'épouser : car il étoit d'une naissance vulgaire qui mettoit un obstacle à son bonheur. La princesse douée d'un esprit fécond en expédiens, et dressée au manège de la galanterie, obtint de son père la permission de faire bâtir sur les bords du Tigre deux maisons de plaisance; et lorsque sous prétexte de changer d'air et de jouir des agrémens de la campagne, elle alloit habiter l'un ou l'autre de ces lieux, elle faisoit prévenir secrètement son amant, qui à la faveur de l'obscurité de la nuit traversoit le fleuve à la nage, pour aller jouir avec elle loin de tout soupçon et de blâme, des plaisirs de l'amour.

A vingt lieues de Kerkouk vers le nord, et sur le grand *Zab*, rivière qui des-

cend des montagnes du Kurdistan pour se précipiter dans le Tigre, on trouve *Altoun-kopri* (le Pont-d'Or) : c'est un bourg partagé par les eaux du canal qui l'arrose en trois parties inégales, dont les communications mutuelles se font par un pont de pierre extrêmement haut, mais fort commode. Un *zabet* y commande, et les alentours produisent beaucoup de grains et d'excellens melons.

D'Altoun-kopri, en suivant la direction du nord, on arrive à *Erbil (Arbelles)*, après un trajet de dix lieues. Cette ville est située sur un monticule qui domine une vaste étendue de terrain, dont les productions sont les mêmes que celles du district de Kerkouk. Erbil, si renommée par la victoire qu'Alexandre remporta dans ses plaines sur l'armée de Darius, est regardée comme une des plus fortes places du Pachalik de Bagdad; elle est gouvernée par un *bey* ou lieutenant, et elle a un château et plusieurs manufactures d'étoffes en laine et en coton. Un canal assez large en fertilise le terroir, et ses habitans montrent aux voyageurs curieux qui en parcourent les en-

virons, plusieurs ruines d'anciens châteaux qu'ils supposent avoir été bâtis par les monarques Persans de la dernière dynastie.

Les villages d'*Ankawa* et de *Teikef*, tous deux habités par des chrétiens catholiques du rite chaldéen, sont à quelques lieues d'Erbil, dans une belle campagne qu'arrosent divers canaux formés par le petit *Zab*, autre rivière du Kurdistan.

Entre Bagdad et Aschek-maschouk, non loin de la rive occidentale du fleuve, sont les deux villages de *Dégel* et de *Béled*, également fertiles en raisins et en dattes, et par où l'on passe pour se rendre à *Tikrit*, beau bourg sur le rivage, entouré de rochers et gouverné par un *zabet*. On peut conjecturer que ce dernier lieu, occupe l'endroit même où étoit l'ancienne *Ctésiphonte*, ville fameuse par le passage du héros Macédonien qui y traversa le fleuve, pour aller livrer la bataille à Darius dans la plaine d'Arbelles.

Moussol (1), éloignée d'environ cent lieues de Bagdad, occupe la rive occiden-

(1) Latitude 36°, longitude 39° 20'.

tale du Tigre; cette ville a environ deux milles de circuit, et des alentours charmans, où croissent l'olivier, le pistachier, la vigne, le figuier, et dans lesquels pour mieux dire, tous les dons de Cérès, de Vertumne et de Pomone se succèdent sous les plus riches aspects. Tout vient en abondance dans ce pays, et sans coûter des soins pénibles au laboureur. On y voit avec plaisir de superbes maisons, de vastes plantations de coton, de nombreux troupeaux, beaucoup de gibier, plusieurs carrières de marbre, des sources bitumineuses, et des eaux minérales chaudes, dont les bains procurent la santé et la force aux personnes infirmes qui les prennent. En printemps surtout, la campagne paroît comme un parterre de fleurs et de plantes odoriférantes qui embaument l'air de leur agréable odeur; et la vue s'y récrée, en parcourant des sites champêtres dont l'ensemble forme un coup d'œil ravissant. Aussi la beauté du terroir a-t-elle fait donner à la ville le surnom de *une doyante.*

Il y a apparence que Moussol a été bâtie des ruines de l'ancienne Ninive, dont on

voit encore les tristes débris de l'autre côté du fleuve. Moussol n'est ni aussi spacieuse ni aussi grande que Bagdad; ses habitans, parmi lesquels on compte plus de cinq mille chrétiens (1), sont actifs, pleins d'industrie, appliqués au commerce; ils professent plusieurs arts et métiers utiles, tels que celui de la teinture, l'imprimerie des toiles, la tannerie, la coupe des pierres, et autres. La ville est entourée d'une mauvaise muraille, qui n'a pour toute défense qu'un fossé comblé, et une douzaine de canons délabrés dont l'usage se borne aujourd'hui à annoncer les solennités religieuses et civiles. Ses maisons et ses édifices publics, quoique bâtis en pierre, n'ont rien de remarquable; le sérail même n'est qu'une vaste cour, qu'on prendroit plutôt pour une écurie que pour la résidence d'un vizir. A en juger par l'apparence des choses, on croiroit d'abord que le gouverneur de Moussol est indépendant

(1) Presque tous sont catholiques, et suivent les rites syrien et chaldéen : ils ont plusieurs églises et exercent librement leur culte, sans éprouver de la part des Turcs les persécutions du fanatisme.

de celui de Bagdad, puisqu'il reçoit l'investiture de la Porte même, qui a établi depuis longtemps l'hérédité du pouvoir dans sa famille. Il n'en est pourtant pas ainsi : car si ce pacha occupe le même rang, et jouit des mêmes honneurs que celui de Bagdad, il n'en a ni les droits, ni la puissance, ni les richesses. Il connoît si bien lui-même sa propre foiblesse, et le besoin qu'il a de se conserver la bienveillance d'un aussi redoutable collégue, qu'il lui rend volontairement des hommages assidus; il lui fournit même des subsides et des troupes, toutes les fois que celui-ci va à la guerre.

Les personnes qui liront cet article auront peine à comprendre, comment une ville aussi mal défendue que Moussol a pu résister aux armes de Nader-schah, qui l'assiégea inutilement deux fois de suite. Mais si l'on fait attention que cette ville étoit regardée dans le dernier siécle comme une place imprenable de la frontière Ottomane, et si l'on réfléchit aux funestes conséquences de la mauvaise administration des Turcs, qui voient d'un œil d'indifférence s'écrouler et disparoître jusqu'aux plus beaux monumens de leur

ancienne splendeur, on concevra aisément que les fortifications de Moussol ont dû se détruire insensiblement, de façon qu'elle est restée enfin presqu'à découvert, et qu'aujourd'hui un ennemi ambitieux et entreprenant pourroit s'en rendre maître d'emblée, sans avoir besoin de l'attaquer avec des forces considérables.

Le pacha de Moussol est obligé d'avoir continuellement sur pied beaucoup de troupes, pour pouvoir contenir les Yézides, les Arabes et les Kurdes des environs, qui exercent un brigandage affreux et continuel, et interceptent même souvent la marche des caravanes. Ce vizir, sans être inhumain ni oppresseur, use d'une grande sévérité envers les habitans, dont le caractère mutin cause de temps en temps des troubles et des discordes dans le pays. Ses revenus sont modiques, eû égard à ceux du pacha de Bagdad; mais comme il est économe et prudent, il sait régler les dépenses sur les recettes, et dirige avec sagesse et fermeté les affaires de son département. Il est assisté dans ses fonctions par un kiaya et plusieurs conseillers titrés, tous gens dis-

tingués par leur mérite et par les liens de parenté qui les attachent à sa maison.

Les Dominicains qui se sont établis depuis longtemps à Moussol sous le prétexte d'exercer la médecine, jouissent de la considération publique, vivent dans une grande aisance, et ont leur hospice à part que les Turcs regardent comme un asile inviolable.

Quant au commerce de cette ville, il est peu étendu, et ne consiste qu'en toiles, en fruits, et en noix de galle; ces dernières lui viennent du Kurdistan. Ces marchandises trouvent un débouché facile à Bagdad, Diarbékir et Alep; le premier de ces lieux fournit en échange à Moussol, les productions de son territoire et quelque peu de marchandises des Indes; les deux autres lui envoient en retour du cuivre, de l'indigo, de la cochenille, des draps, des satins, des bonnets et des quincailleries.

J'ai déja parlé des ruines de Ninive, il ne me reste plus qu'à dire, que non loin de là est une mosquée où les Turcs révèrent un tombeau qu'ils croient être celui

du prophète Jonas; ce tombeau est couvert d'un riche brocard.

Tout le pays qui s'étend depuis Tikrit jusqu'à Moussol, étoit occupé autrefois par la tribu des *Al-Ubeids;* mais depuis la mort tragique de leur chef, Muhammed-beg, qu'Ali-pacha fit étrangler pour cause de trahison, ces Arabes agricoles ont émigré et se sont retirés vers les rives du Khabour; là ils prodiguent aujourd'hui leur attention et leurs soins à un territoire riche, dont les gras pâturages nourrissent leurs nombreux troupeaux.

Sans m'arrêter aux villages de la dépendance de Moussol, je passe à *Nissibin*, ville qui en est éloignée d'environ quarante deux lieues. Cette cité célèbre, à laquelle les Grecs donnèrent le surnom de *seconde Antioche*, à cause de sa situation délicieuse, fut prise comme on le sait par Lucullus sur Tigrane, du temps de la guerre de Mithridate, et devint le boulevart de l'Empire Romain, contre les Parthes et les Perses. Il n'en reste aujourd'hui que quelques masures qui servent seulement

à indiquer le lieu où elle a existé. Des Arabes y habitent, et une petite rivière qui est apparemment le Migdonius, en fertilise les plaines. Le site de Nissibin, son climat et la beauté de son terroir, la rendent encore digne de la célébrité dont elle a joui autrefois; elle est sous la régie du *vaivode* de Mardin, dépendant lui-même du pacha de Bagdad qui le nomme et le dépose à son gré.

Presque vis-à-vis de Nissibin, au milieu du Tigre, est l'île de *Gézirèh*, gouvernée par un pacha à deux queues indépendant de celui de Bagdad; c'est l'entrepôt des noix de galle et du tabac qu'on recueille dans le Kurdistan.

La plus grande partie du terrain qui s'étend entre Moussol et Nissibin, est extrêment variée, à cause du contraste singulier que forment des collines verdoyantes et des habitations arabes, avec des places stériles et nues, ou des sites sauvages, dont la vue aggrave l'effroi qu'inspirent les Yézides du voisinage, sectaires dont nous nous occuperons incessamment.

Quantité de tribus arabes, de la dépen-

dance de Moussol et de Bagdad, se trouvent dissiminées sur cette route; elle seroit l'une des plus agréables sans la proximité de la montagne de Singiar, qui sert de retraite à une nation indomptable qui ne vit que de rapines. La plus considérable d'entre les tribus qui habitent ces lieux, est celle des *Teys*; elle est riche en bestiaux et en terres cultivées, et est exempte de tout impôt, à cause des nombreuses escortes qu'elle fournit aux caravanes pour les défendre contre le brigandage des *Yézides*.

Mardin, dont la latitude est de 36° 14', et la longitude de 37° 35', se trouve à l'extrémité du Pachalik de Bagdad, et lui sert de bornes du côté du nord. Cette ville, située sur une haute montagne, a un château bien fortifié, et des maisons bâties en pierres qui s'élèvent en amphithéâtre les unes au dessus des autres, le long d'une pente extrêmement roide et hérissée de rochers. En lisant les relations de plusieurs voyageurs, on croiroit d'abord que Mardin est une place imprenable. Cependant quoique les avenues en soient fort difficiles, et défendues par des obstacles naturels

contre lesquels ont échoué les forces de Tamerlan et de Nader-schah, il est certain qu'elle ne pourroit résister longtemps à une armée Européenne qui voudroit l'assiéger. La ville seroit exposée, par sa position même, au feu vif et continu de l'ennemi, et les pans de rocher que le canon détacheroit de la partie supérieure où se trouve le château, y causeroient en roulant avec fracas, des ravages épouvantables. De plus on peut approcher de la place sans être découvert, et établir facilement des batteries sur les diverses hauteurs environnantes : au nord surtout, il y a, à six cents pas des murailles, un rocher que son élévation prodigieuse met presque au niveau du château, et l'on peut croire que ce poste une fois occupé, les assiégés n'auroient plus qu'à se rendre ou à se préparer à une ruine inévitable. De ce même côté il n'y a point de maisons, et la vue de Mardin n'offre aux regards qu'un pic escarpé, et entouré de plusieurs montagnes. La route qui conduit à Diarbékir, quoique très-fréquentée, est effroyable et dangereuse. Il n'y a de chemins pour entrer dans Mardin, que quelques

mauvais sentiers raboteux, où les chevaux les plus vigoureux ne se traînent qu'avec peine; le meilleur de tous est celui qui est vers le sud. Du reste, Mardin ne manque pas d'eau, on y respire un air délicieux et très-sain, et ses alentours sont fertiles en grains et en fruits: un *vaivode* y commande de la part du pacha, et a aussi sous sa juridiction les tribus kurdes et *kikis* de la plaine. Cette ville contient presque autant de Chrétiens que de Turcs; les Chrétiens y jouissent d'une grande liberté, et ont plusieurs églises superbement bâties.

Au bas de la montagne se trouvent une foule de petits villages, tant Turcs que Chrétiens, où règnent l'abondance et la gaieté, et dont les principaux sont *Golli*, *Juftlik*, *Hurrine*, *Harzem*, *Tellarmen*, *Kochessar*, *Ghurz*, etc.

Au midi de Mardin s'élève la montagne de *Singiar* qui a été de tout temps la terreur des caravanes; elle peut avoir quatorze lieues de longueur, et s'étend du nord-est au sud-ouest dans une plaine immense, qui aux mois de mars et d'avril

n'est qu'une prairie charmante, tapissée de verdure, parsemée de fleurs odoriférantes, et arrosée de plusieurs sources que la fonte des neiges convertit souvent en larges et impétueux torrens. Le sommet de cette montagne offre un terrain plat et fertile, où serpentent et murmurent mille ruisseaux agréables. L'orge et le millet y viennent en abondance; les raisins et les figues qu'il produit, sont renommés par leur beauté et leur goût exquis. Les *Yézides* qui peuplent la montagne de Singiar, sont une nation barbare, qui ne connoît ni lois ni mœurs, ni jeûnes, ni fêtes, ni prières; et qui, sans aucun régime fixe de police, s'applique à la culture des terres, et du reste, ne vit que de rapines. La religion des Yézides est une espèce de manichéïsme. Ils adorent un seul Dieu sous différens emblêmes, spécialement sous celui du soleil, et ont pour maxime de ne pas maudire le démon, parce que, disent-ils, il est la créature du Souverain Être, et peut un jour rentrer en grace avec lui. Ils habitent indifféremment dans des villages et sous des huttes; mais en hiver, ou lorsqu'ils sont menacés de quelque

péril, ils désertent ces demeures et se réfugient avec leurs troupeaux dans des cavernes obscures, ou entre des rochers escarpés, qui les mettent à couvert de toute insulte et de tout dommage. Leur nourriture ordinaire se borne au laitage, à la viande, au pain d'orge et à quelques fruits; ils obéissent à divers scheikhs; et ont l'abominable coutume d'aller vendre leurs enfans dans les villes. Du reste, ils ne sont pas circoncis, ils haïssent les Turcs et paroissent avoir de l'inclination et de l'estime pour les Chrétiens.

Les Yézides sont censés dépendre du pacha de Moussol, qui leur permet de venir acheter de temps en temps des provisions dans les villages de son département; mais ils n'en sont pas moins grands voleurs, et toujours en guerre avec les Arabes de la Mésopotamie : ils ont pour armes, le fusil à mèche, la fronde et la pique. Les caravanes souffrent beaucoup de leurs brigandages; cependant elles ne sont jamais dépouillées complètement par ces bandits, qui ont coutume de les attaquer à l'un des bouts, et n'emportent que ce qui peut servir à leur

nourriture, ou à leur habillement. Je ferai remarquer ici que les pachas de Bagdad ont essayé à différentes époques de réduire les Yézides, en les attaquant avec des forces considérables; mais ils n'ont jamais pu en venir à bout. Ali-pacha qui a tenté depuis peu la même entreprise, n'y a pas été plus heureux que ses prédécesseurs : on sait que son expédition contre cette race d'hommes agrestes et endurcis par les travaux, n'a abouti qu'à détruire trois ou quatre de leurs villages, et à massacrer ou emmener en esclavage quelques misérables familles, dont la conversion forcée à l'islamisme ne le dédommagera certainement pas de ses fatigues et de ses dépenses.

Le *Kurdistan*, connu autrefois sous le nom d'Assyrie, s'étend obliquement à l'orient du Tigre, dans une longueur de soixante lieues, et en a environ quarante dans toute sa largeur. La majeure partie de cette province, celle qui est au sud, montueuse et toute couverte de forêts, appartient au pacha de Bagdad; il nomme et dépose à son gré les chefs qui y commandent, et qui sont indépendans les uns des autres. Ces chefs sont

au nombre de cinq, et ont chacun leur district particulier : ce sont ceux du *Karascholan* et du *Zéhaw* au midi ; celui de *Suleïmanièh* dans le milieu, et ceux du *Koïsangiak* et d'*Amadia* au nord. Les chefs de ces districts portent bien comme leur seigneur suzerain, le titre de pacha, mais ils ne jouissent d'aucun autre privilége que de celui d'avoir un drapeau et une bande de musiciens, dont ils se font accompagner quand ils sont en marche. J'ai déja insinué que le Kurdistan ne rend presque rien au pacha de Bagdad, et que les Kurdes sont exempts de tous les impôts accoutumés, parce qu'ils sont continuellement en activité de service sur les différens points du département. Leur pays abonde en chevaux, en grains, en fruits, en tabac, en huile, en fromage, en beurre, en noix de galle et en bois propres à toutes sortes d'usages ; le climat est excellent, les habitans sont bien faits, actifs, courageux et robustes, mais d'un esprit borné, lourd et enclin à la mutinerie.

Le Kurdistan est d'une grande ressource pour Bagdad qui en tire la majeure partie

de ses munitions ; mais comme les gouverneurs de cette contrée sont inquiets, turbulens et sujets à se révolter, Suleïman-pacha qui avoit fait plus d'une fois la triste expérience de leur insubordination, s'aperçut le premier du danger qu'il y avoit de les laisser longtemps à la tête de leurs districts, et adopta pour maxime de les changer de temps en temps, exigeant d'eux des ôtages choisis parmi leurs plus proches parens et capables de répondre de leur fidélité. Le pacha actuel suit le même système ; mais les Kurdes ne le craignent pas autant qu'ils redoutoient son illustre beau-père, qui étoit versé dans le grand art de se faire aimer et craindre en même temps. Cette nation s'adonne plus que les Arabes à l'agriculture, sans leur céder en fait d'industrie ; il se fabrique chez elle diverses sortes d'ouvrages en laine et en osier, qui trouvent partout un débit facile, à cause de la modicité de leur prix. La toile de Moussol et les étoffes de soie de Bagdad servent d'habillement aux Kurdes, et ils font consister leurs ri-

48613

chesses dans le produit de leurs terres et dans leurs troupeaux (1).

Les *Bilbas* habitent les montagnes qui s'étendent en Perse au-delà du Kurdistan; ce peuple belliqueux ne connoît aucun frein, et occupe des retraites froides et escarpées, qui garantissent sa liberté et son indépendance. En hiver, ses nombreuses familles viennent camper dans les plaines d'Erbil; et à l'approche du printemps, elles reprennent le chemin de leurs rochers: souvent aussi, on les voit fondre sur les pays voisins, piller et emporter tout ce qu'elles rencontrent.

Tout le Kurdistan jouit aujourd'hui d'une parfaite tranquillité, malgré la révolte d'Abd-elrahman pacha de Karascholan, et les dispositions de celui d'Amadia qui semble vouloir profiter de la situation avanta-

(1) Je ne parle point ici de Bitlis et de Giulemerk, deux autres Pachaliks du Kurdistan; car ceux-ci situés dans la partie septentrionale de cette province, sont absolument indépendans du gouvernement de Bagdad, et conséquemment étrangers à l'objet de ce Mémoire.

geuse de son poste, pour s'assurer une entière indépendance.

Quant à la rébellion du premier, voici l'événement tragique qui y a donné lieu. Ce chef audacieux et cruel épioit depuis longtemps l'occasion de venger la mort de son père, que le père de Mohammed pacha de Suleïmanieh, avoit massacré dans un démêlé qui étoit survenu entre eux. Aspirant d'ailleurs avec ardeur à s'ouvrir un chemin au gouvernement absolu de tout le Kurdistan, il trouva l'expédient d'attirer auprès de lui, sous prétexte de réconciliation, celui qu'il vouloit sacrifier à sa haine et à son ambition. Le malheureux Mohammed qui venoit alors d'être confirmé dans sa place, se laissa tromper par les fausses protestations d'un ennemi rusé dont il auroit dû se défier, et entraîné par son mauvais sort, il consentit à l'entrevue qui lui étoit proposée; mais il y trouva le terme de ses jours, ayant été poignardé de la propre main du barbare Abd-elrahman. Par ce crime atroce, le meurtrier se rendit indigne des bontés d'Ali-pacha; il étoit d'ailleurs redevable de la vie à ce vizir, qui lui avoit par-

donné généreusement d'autres délits antérieurs. Cette circonstance, jointe à la manière honorable dont il avoit toujours été reçu à Bagdad, ne le fit paroître que plus coupable, elle le noircit aux yeux mêmes de ses partisans ; tous l'abandonnèrent, mais il sut s'en faire de nouveaux par ses intrigues et ses libéralités, de manière qu'il se flatta de pouvoir lutter avec avantage contre son maître. Cependant Ali-pacha fit ses préparatifs à la hâte, et alla l'attaquer au-delà des montagnes de Kerkouk : le rebelle fut contraint de plier, une terreur panique s'empara de ses troupes, et il s'enfuit honteusement, abandonnant tous ses bagages, après avoir perdu plus de deux cents hommes. Immédiatement après cette défaite un nouveau pacha fut nommé à sa place ; d'un autre côté la succession de Mohammed échut en partage à l'un de ses parens ; de manière que le pays ayant changé de gouverneurs, ne paroissoit pas devoir être exposé à de nouveaux troubles.

Cependant Abd-elrahman, réfugié chez les Bilbas, jugeant bien qu'il n'avoit aucun secours à espérer de leur part, se rendit

à Théran, où Feth-Ali-schah lui accorda un asile honorable. Ce monarque fit plus, il écrivit à diverses reprises à Ali-pacha en sa faveur, pour le faire réintégrer dans son gouvernement de Karascholan; mais le vizir rejeta constamment cette demande, et delà est née l'espèce de rupture qui divise aujourd'hui les deux cours, et dont on appréhende les suites funestes. Déja même Abdelrahman a paru sur les frontières, à la tête de quatre mille cavaliers, et l'on assure qu'un des fils du Schah s'avance vers Bassora avec une armée de vingt-cinq mille hommes. Ali-pacha, encore plus obstiné dans son refus que Feth-Ali-schah ne l'est dans ses prétentions, fait mine de vouloir de son côté pénétrer en Perse par Kermanschah, et les opinions sont partagées sur l'issue de cette guerre qui s'est allumée si inopinément.

Nous allons maintenant jeter un coup-d'œil rapide sur les Arabes qui forment une portion considérable de la population de la Mésopotamie et de l'Irak, et nous tâcherons de faire connoître le nombre et les dénominations de celles de leurs tribus

qui sont dans la dépendance du Pachalik de Bagdad.

Malgré la solitude et les désagrémens du désert, malgré la vie vagabonde, dure et laborieuse que mènent ses habitans, on doit croire que ces hommes agrestes et endurcis aux fatigues, se dédommagent assez des nombreuses privations auxquelles ils s'accoutument de bonne heure et que bien des gens regardent comme des maux réels, par le plaisir de l'indépendance et par les douceurs de la concorde fraternelle qui règne constamment entre eux. J'avouerai même que dans mon voyage en Mésopotamie, j'ai éprouvé bien des fois, en me trouvant au milieu des Arabes qui m'accueilloient avec empressement et affabilité, les charmes de cette liberté primitive, précieux apanage de l'homme, dont nous perdons le sentiment par l'habitude que nous nous faisons de la commodité et du luxe des villes. Un simple tissu de crin ou de chaume que l'Arabe nomade transporte où bon lui semble, pour s'en former un toit, le met à couvert lui et sa famille de la pluie, du froid et des ardeurs du soleil.

Rien ne borne sa course, il peut la diriger à son gré; le sol sur lequel il se fixe lui appartient, et sans avoir besoin de distinguer les propriétés par des limites, il partage avec ses voisins le pacage de son troupeau qui l'habille et le nourrit tout à la fois. Quelques arpens de terre qu'il laboure et ensemence de blé, d'orge ou de maïs, lui fournissent de quoi faire du pain; la première eau qu'il rencontre lui paroît délicieuse; et souvent les animaux du désert (1) auxquels il donne la chasse, grillés sur des broussailles enflammées et servis dans des bassines de bois, contribuent à varier les mets de sa table rustique. Ses vêtemens sont simples, il en est lui-même l'artisan; ils consistent en une chemise grossière qu'il attache avec une ceinture autour de ses reins, un ample manteau de bure, et deux ou

(1) Tels sont l'autruche, la gazelle, le lièvre, et une espèce de rat nommé *Yarboa*, dont les Arabes sont très-friands : les sauterelles ne leur paroissent pas moins bonnes à manger, quand elles sont bouillies dans l'eau ou simplement rôties; on sait d'ailleurs que la chair de chameau fait leur principale nourriture.

trois mouchoirs carrés dont il s'entoure négligemment la tête, en en laissant flotter les bouts sur ses épaules. Sa femme qui partage ses travaux, est habillée presque comme lui : tous deux d'ailleurs sont sans caleçons et marchent pieds nus.

La vie errante et exempte d'ambition que mènent les Arabes, retrace au voyageur celle des premiers habitans de la terre. En général ils sont d'une petite structure, maigres mais robustes, fidèles à leur parole, hospitaliers, courageux et pleins d'activité ; ils ont les traits grands et réguliers, des yeux vifs, un teint basané, une barbe bien fournie, et de longs cheveux qui pendent en tresses, ou qui sont noués et ramassés sur le sommet de la tête. Ils se divisent entre eux par tribus, lesquelles ont leurs chefs et leurs statuts respectifs. Chaque père de famille rend la justice parmi les siens, et les vieillards se réunissent pour délibérer ensemble et prendre les précautions convenables, chaque fois qu'il s'agit de régler les marches ou de se défendre contre les attaques de l'ennemi. Si contre leurs préjugés d'indépendance, on les voit accorder

une certaine portion d'autorité aux chefs qu'ils se choisissent eux-mêmes, ce n'est que parce qu'ils savent qu'il faut quelqu'un qui agisse le premier, et qui soit le point de réunion des volontés de la tribu. Souvent les besoins d'un seul individu ou les injures personnelles dont il a à se plaindre, deviennent une affaire nationale; mais les Arabes sont extrêmement circonspects dans les occasions critiques, et évitent autant qu'ils le peuvent celles où le sang pourroit couler: néanmoins, le sang a-t-il été versé, ils le vengent à quelque prix que ce soit. Une de leurs opinions les plus singulières, c'est qu'ils croient avoir sur le bien d'autrui un droit égal à celui qu'ils donnent au premier venu sur le leur propre, en exerçant à son égard la charité et l'hospitalité: cette opinion même les rend voleurs, sans que pour cela ils soient assassins; et comme l'a remarqué un voyageur moderne, toutes ces qualités étranges qui les distinguent font leur force et leur union.

J'ai déjà fait remarquer précédemment que les Arabes se divisent en deux grandes classes, ceux qui campent aux environs des villes et des rivières, et ceux qui

errent dans les déserts reculés de l'Arabie. Les premiers ont des principes de justice et d'humanité, et ne volent que rarement et par nécessité; tels sont les Arabes qui habitent la Mésopotamie, et les bords du Tigre et de l'Euphrate. Les seconds, turbulens, factieux et avides de sang et de butin, exercent sans relâche un brigandage affreux, qui les fait redouter des caravanes et des paisibles habitans de la campagne. Au reste, comme les nations qui en dépouillent d'autres, ne manquent jamais de colorer leurs rapines d'une espèce de droit, ces bandits aussi allèguent pour pallier les leurs, un prétexte qui n'est pas mal imaginé: Nous descendons, disent-ils, d'Ismaël, deshérité par son père Abraham qui le relégua avec sa mère dans le désert; c'est pourquoi nous réclamons aujourd'hui sa succession, et c'est à ce titre que nous reprenons des enfans d'Isaac, des biens dont fut privé Ismaël son frère aîné.

Mais, pour revenir aux Arabes de la première classe, je dirai qu'ils sont légers à la course, adroits à manier la lance, d'un caractère gai mais défiant, adonnés

à l'agriculture, et toujours entourés de troupeaux, dont ils font dépendre leur félicité et leurs richesses. Ils fabriquent avec leur laine des tuniques et des tapis qui feroient honneur aux manufactures des villes. La peau de leurs bestiaux leur sert de fourrure en hiver, et est aussi convertie en outres destinées à conserver et à transporter l'eau et les provisions. Quand ces bestiaux multiplient beaucoup, les Arabes se procurent en allant les échanger dans les villes, des étoffes, des dattes, du tabac, des grains, des armes, de la poudre, du plomb, ainsi que divers meubles et ustensiles dont ils ont besoin. Ils s'occupent bien, comme je l'ai dit, des soins du labourage; mais leur coutume est d'abandonner les terres qu'ils ont ensemencées, pour n'y revenir qu'au temps de la récolte. Une remarque essentielle que je ne dois pas omettre, c'est qu'ils affectionnent leurs jumens et leurs chameaux tout autant que leurs femmes et leurs enfans, parce qu'ils regardent ces animaux comme des compagnons fidèles, dont le service est d'une grande importance pour l'homme.

Si ces Arabes changent souvent de demeure, ce n'est que pour éviter la rigueur des saisons, ou pour procurer à leurs troupeaux des pâturages plus abondans. Rien n'est aussi intéressant que le spectacle d'une tribu en marche. Une quantité innombrable de moutons, de bœufs et de chèvres, conduits par de jeunes et vigoureux pasteurs, précèdent les bagages, et expriment par leurs cris variés, la joie qu'ils ressentent en retournant à leur ancienne habitation. Quelques bêtes de somme portent les personnes âgées ou infirmes; viennent ensuite les chameaux chargés des tentes, des ameublemens, des vivres et des femmes enceintes; les autres femmes cheminent à pied, portant leurs enfans empaquetés sur leur dos, tandis que les hommes montés sur d'excellens chevaux voltigent sur les côtés, ou pressent la marche des animaux qui s'arrêtent trop longtemps à brouter l'herbe. Ainsi voyagent les Arabes, qui trouvent partout leur patrie, et tout ce qu'exigent leurs besoins et leurs amusemens.

En donnant à la suite de ces courts

détails sur les Arabes, la nomenclature de celles de leurs tribus qui dépendent du gouvernement de Bagdad, j'aurai soin de désigner les lieux de leurs habitations respectives; quoiqu'à proprement parler, elles n'en aient point de fixes, puisqu'elles ne font qu'errer continuellement, et ne s'arrêtent qu'autant qu'elles trouvent des pacages pour la nourriture de leurs troupeaux. Ces tribus sont:

Les *Négédis* de *Zébery*;

Les *Muntéfiks*;

Les *Dgéheims*, qui habitent les environs de l'Euphrate et du Tigre, au dessus de Korna;

Les *Guéziz*, sur le Tigre, au dessus des *Béni-Lams*;

Les *Béni-Lams*;

Les *Béni-Saïdes*, les *Schamars*, voisins et alliés des *Béni-Lams*;

Les *Al-Saheïdas*, au sud-ouest de Sémawat, dans le désert;

Les *Kézaïls*;

Les *El-Dgesheibs*, les *El-Zéfirs*, les *El-Wawis*, les *El-Humeides*, les *Behridgas*, les *Al-Sélams*, les *Zagarithes*, tous habitans

de la partie du désert ; qui s'étend entre Hit et Nemnoum, au delà de l'Euphrate;

Les *Dgénabiïns*, les *Dgébours*, les *Bou-Hiazès*, les *Bou-Malgams*, les *Bou-Mferradges*, habitans de la rive orientale de l'Euphrate, depuis Hit jusqu'à Hilla;

Les *Scheikh-el-Zubéides*, qui s'étendent dans la Mésopotamie, depuis Hilla jusqu'à Sémawat;

Les *Déléims*, les *Bégarras*, les *Al-Ubéids*, qui occupent les deux rives de l'Euphrate, depuis l'embouchure de la rivière de Khabour jusqu'à Ana;

Les *Arab-el-Sahdas*, au milieu de la Mésopotamie;

Les *Teys*, les *Dgeïs*, les *Adwans*, disséminés sur la route qui conduit de Moussol à Mardin;

Les *Eguellis*, fixés aux environs de Bagdad et même dans la ville (1).

(1) Qu'il me soit permis de faire ici, une fois pour toutes, une remarque qui s'applique à plus d'un endroit de cette description du Pachalik de Bagdad, et qui n'aura pas échappé au lecteur instruit. En comparant les observations de l'auteur, avec celles de divers voyageurs, et surtout avec la

Il ne me reste plus pour terminer cette courte description du Pachalik de Bagdad

relation du Voyage en Arabie de l'illustre Niebuhr; j'aurois pu enrichir ce petit ouvrage de notes qui auroient tantôt développé ce qui n'est que légèrement indiqué, tantôt rectifié quelques assertions peut-être un peu hasardées, plus souvent encore rapproché des traits qui semblent appartenir à des objets différens, parce que les noms sont écrits très-différemment dans les diverses relations. Je vais en donner quelques exemples. Notre auteur parle des *Bilbas* (page 102), et des *Kikis* (page 96) sans ajouter des développemens suffisans sur ces peuplades : il se contente même de nommer la dernière. M. Niebuhr nous apprend que *Bilbas* est le nom d'un grand bourg situé sur une haute montagne, à quatre ou cinq journées de Moussol, et qu'on donne aussi ce nom à une tribu errante de Bédouins kurdes (Voyage en Arabie, tome II, page 269). Le même voyageur nous instruit que les *Kikis* sont une des principales tribus kurdes qui erreut avec leurs familles dans la plaine située au bas de la montagne de Singiar, et qu'elle est dans une sorte de dépendance du Vaivode de Mardin (*Ibid*, page 315). Le nom du chef-lieu de la horde des *Kézails* est écrit par notre auteur *Nemnoum*, M. Niebuhr écrit *Lemloum* (*Ibid*, page 201); le même voyageur nomme *Kara-Djolan* ou *Kala-Djoulan* (*Ibid.* page 268) un

qu'à donner quelques détails généraux sur le commerce de la capitale de ce gouvernement (j'ai déja parlé de celui de Bassora). Mais avant de m'en occuper, il est à propos que je fasse connoître les poids et les mesures qui sont en usage à Bagdad, et que j'en détermine les rapports avec ceux de France.

L'*occa* de Bagdad, composée de quatre cents drachmes, revient à trois livres deux

des principaux districts du Kurdistan, que notre auteur appelle *Karascholan* : au reste les noms propres n'étant point écrits dans l'original en caractères arabes, j'ai souvent été incertain de leur prononciation. En trouvant ici parmi la liste des tribus arabes qui dépendent du Pachalik de Bagdad les *Bou-Mferradges*, et ailleurs les *Algoum-Féradges* (ci-devant, page 27, note), je n'ai presque point douté qu'il n'y eut erreur dans l'un ou l'autre endroit. Je pense aussi qu'il y a ici quelques tribus arabes omises, comme les *Atoubs* (ci-devant, page 46), les *Zibes* (page 43), les *Algiwaşems* (*Ibid*). Mais ne pouvant point communiquer mes observations et mes doutes à l'auteur, j'ai préféré donner son travail, tel qu'il étoit, et le livrer ainsi aux savans, auxquels j'ai cru qu'il ne pouvoit manquer d'ailleurs d'être agréable.

Note de l'éditeur.

onces; six *occas* font le *batman;* quatre *batmans* valent un *wàznèh,* et vingt *waznèhs* un *tagar.* On employe à Bassora deux espèces d'*occas;* l'une pour les productions du pays, l'autre pour celles de l'étranger. La première est de six cent quarante drachmes, vingt-quatre de ces *occas* forment ce qu'on appelle un *muncéfi;* la seconde n'est autre chose que l'*occa* même de Bagdad, il en faut dix pour faire un *batman* de Bassora.

Les mesures sont les mêmes dans les deux villes; le *pik* y est égal à un pik et demi d'Alep, ou deux aunes communes de France. On ne s'y sert du *pik* d'Alep que dans la vente des draps et de quelques autres étoffes de l'Europe.

Bagdad étoit sous le règne du célèbre Suleïman-pacha, le centre d'un commerce riche et étendu: les productions de l'Asie et de l'Europe y affluoient de toutes parts, et en même temps qu'elles y entretenoient l'abondance, elles offroient par leur multiplicité aux négocians de grands moyens de spéculation, et la certitude d'une fortune prompte et brillante. Mais ce commerce, au-

trefois si riche et si lucratif, a beaucoup perdu aujourd'hui de son activité; surtout depuis que le concours de diverses circonstances fâcheuses a changé la face des choses dans une grande partie de l'ancien Continent. Les querelles de la France avec l'Angleterre, qui rendent périlleuse la navigation de la Méditerranée, les usurpations des Russes en Perse et les troubles intestins de cet Empire, ceux du Kandahar et de l'Inde, le monopole onéreux que les Anglais exercent sur les produits de cette dernière contrée, les excursions et les brigandages des Wahabis, les désordres continuels qui régnent en Turquie, le défaut de sûreté sur les routes, l'altération sensible survenue dans les monnoies, et l'insouciance du gouvernement Ottoman qui ne protège ni l'agriculture ni l'industrie; telles sont les principales causes qui ont dérangé considérablement les affaires commerciales de Bagdad. Voici néanmoins le tableau succinct des opérations qui s'y font encore aujourd'hui.

Les productions de l'Arabie, de l'Inde et de la Perse, viennent aboutir à Bassora,

d'où elles sont transportées à Bagdad sur de grands bateaux qui remontent le Tigre ou l'Euphrate : elles y trouvent un débouché facile, et se répandent de là dans les autres villes de la Turquie.

L'Europe fournit à Bagdad toutes sortes de marchandises, comme des draps, des satins, des galons, du corail, des bijoux, des étoffes en or et en argent, des quincailleries, et autres articles. Il faut comprendre parmi les objets que l'Europe envoye à Bagdad, les productions de l'Amérique, telles que la cochenille, l'indigo, etc. Ces marchandises ont pour entrepôts Constantinople, Smyrne, Alep et Damas. La consommation en est médiocre sur la place; elles passent, du moins pour la plus grande partie, en Perse et dans l'Inde.

Le café, l'encens, la myrrhe, le galbanum, les résines, les gommes et diverses autres drogues précieuses et utiles aux arts, sont apportées de l'Arabie; l'indigo arrive du Guzarate, du Bengale et de Lahor; les schals et les aromates de Cachemire; la canelle de l'île de Ceylan, le sucre de Java, le girofle et la noix muscade des Molu-

ques, le cardamome et le poivre de la côte de Malabar, les mousselines et les riches étoffes de soie et de coton de celle de Coromandel.

L'Inde offre encore au commerce de Bagdad, l'aloès, le camphre, le benjoin, l'ambre gris, le sel ammoniac et plusieurs autres articles considérables.

La Perse lui en fournit aussi en abondance : ce sont de la soie, des laines, des peaux d'agneaux, des bois de pipes, des schals de Kerman, du safran, du tabac, du soufre, du nitre, des étoffes plus ou moins riches, des fruits secs, de beaux tapis, quelquefois du coton, du cuivre et du fer, enfin tout ce que la droguerie peut offrir de meilleur et de plus recherché. Tous ces articles s'expédient directement par les caravanes, ou bien arrivent à Bassora par le Golfe Persique, d'où, comme on l'a vu, ils sont transportés à Bagdad par la voie du Tigre ou de l'Euphrate.

Excepté les dattes, le tabac et un petit nombre d'ouvrages en laine, Bagdad n'a de son cru presque aucun objet d'exportation ; la circulation et l'échange con-

tinuel des marchandises étrangères qu'elle reçoit, entretiennent seuls ses relations commerciales avec le dehors. C'est ainsi qu'elle donne en retour à Constantinople, des schals de Cachemire, de l'aloès, de l'ambre gris, du musc, des perles, du café, du tabac, des épiceries, des bois de pipes, des mousselines de l'Inde, et même du coton filé; aux villes de la Syrie et de la Natolie, de la soie, du tabac, des schals, des noix de galle, du café, des toiles et des drogues; à la Perse, des diamans, des rubis, des émeraudes, des perles, des étoffes d'Europe, des draps, du corail, du papier, des quincailleries et de la cochenille; à l'Arabie et à l'Inde, de l'argent, de l'or, du cuivre, des dattes et des chevaux.

Je terminerai ce Mémoire, par une courte observation. Ce seroit assurément déguiser la vérité que d'avancer qu'Ali-pacha accorde au commerce la même protection dont il jouit chez les puissances Européennes. Là, cette profession regardée comme la source secondaire d'où découlent l'abondance et la félicité publi-

que, est protégée et encouragée par des souverains éclairés; ici, on la pervertit, en y introduisant des pratiques que condamnent la probité et le bon sens, sans que le chef du gouvernement songe à la purger de cette foule d'abus qui la déshonorent. Tout ce que l'on peut dire, c'est que si Ali-pacha n'a ni la volonté ni l'art de favoriser le commerce, du moins, il n'en contrarie pas les opérations. Au reste, il n'est pas plus vigilant pour ce qui concerne les arts et les métiers; on les voit languir dans le mépris; le travail de l'ouvrier n'est pas récompensé, et il semble qu'on ignore à Bagdad, que la nécessité donne naissance à l'industrie, et que l'encouragement la nourrit, l'aide à se développer et la vivifie dans toutes ses branches.

NOTICE

SUR LES WAHABIS.

NOTICE

SUR

LA SECTE DES WAHABIS.

Il y a un demi-siécle que les Wahabis, dont on doit considérer la puissance actuelle comme le présage certain d'une monarchie formidable pour l'avenir, étoient à peine connus des nations limitrophes de leur pays. M. Niebuhr et d'autres voyageurs en ont parlé dans leurs relations, en les dépeignant sous les traits peu avantageux d'une secte obscure et misérable de déistes, reléguée dans un coin de l'Arabie. C'est pourtant cette secte si peu remarquable dans son origine, qui après avoir pris des accroissemens successifs, et s'être assujéti par des conquêtes rapides presque toutes les tribus arabes du désert, est parvenue enfin à ce degré de prépondérance et de

célébrité qui a répandu avec son renom l'effroi et la consternation, depuis les bords du Golfe Persique jusqu'aux confins de la Syrie et du Gézirèh.

Quand on considère l'origine, les dogmes, la vie austère et turbulente, le fanatisme religieux des Wahabis, leur ambition dévorante et leur ardeur pour les conquêtes, on est porté à présumer qu'ils descendent directement des Karmates, peuple intrépide et belliqueux, qui en suivant la même carrière, se rendit sous les khalifes Abbassides le fléau du mahométisme et la terreur de l'Empire des Arabes. En renvoyant mes lecteurs pour l'histoire de ces fameux sectaires à la Bibliothèque orientale de d'Herbelot, j'observerai que les Wahabis leurs successeurs, non moins avides, aussi cruels, et animés d'ailleurs par ce sentiment de grandeur et de supériorité qui fait tout entreprendre et oser, semblent s'étudier depuis qu'ils ont commencé à figurer sur le théâtre de l'Asie, à marcher sur leurs traces, à renouveler leurs dévastations, et à étendre le plus loin possible les principes d'une croyance et d'une domination qu'ils ont

fait revivre par le fer et la flamme. Les moyens par lesquels ils ont fait de si grandes choses, deviennent en effet plus efficaces de jour en jour, et leurs succès ne laissent plus douter de l'invasion générale qu'ils méditent avec tant d'opiniâtreté.

C'est dans la province de Yemen, le foyer commun de tous ces nombreux essaims d'Arabes qui en sortirent successivement pour couvrir les vastes déserts d'une partie de l'Asie et de l'Afrique, qu'on a vu renaître de ses cendres la secte des Karmates qui n'a fait que changer de nom en prenant celui du père de son restaurateur. Ce restaurateur connu sous le nom de Scheikh Mohammed, et que ses prosélytes font descendre d'Abd-elwallab, fils de Suleïman, étoit de la petite tribu des Négédis, qui fait partie elle-même de la horde immense de Tamim. Il réunissoit l'audace et la prudence au grand art de persuader ses semblables, en prenant avec eux ce ton d'autorité qui subjugue et entraîne des esprits vulgaires et susceptibles d'enthousiasme, art essentiel à tout législateur qui veut réformer sa nation et s'ériger en prophète. C'est une

tradition très-répandue en Arabie, que Suleïman, qui étoit un pauvre pasteur, ayant vu en songe sortir de son corps une flamme qui se répandoit au loin dans la campagne et consumoit les habitans qu'elle rencontroit sur son passage, s'éveilla, tout effrayé de ce songe, et en demanda l'explication à quelques scheikhs qui se mêloient de prédire les événemens futurs; ceux-ci lui annoncèrent que son fils seroit le fondateur d'une nouvelle puissance, et soumettroit à ses lois tous les Arabes du désert. La prédiction s'est en effet réalisée, non dans Abd-elwahab, fils de Suleïman, mais dans son petit-fils Scheikh Mohammed.

Que le songe en question soit véritable, ou qu'il ait été supposé après coup, par Scheikh Mohammed, il est certain, que ce sectaire habile sut s'en prévaloir, après l'avoir accrédité dans l'esprit de ses compatriotes; il réussit aussi à leur persuader qu'il descendoit en ligne directe du législateur arabe dont il porte le nom. Cette dernière circonstance contribua puissamment à augmenter sa réputation, attendu que chez les Musulmans, la noblesse, la

plus pure est celle de la famille de leur prophète. Ce fut ainsi qu'en appuyant par des fourberies une doctrine qu'il jugeoit utile à sa fortune et à son ambition, il parvint enfin à se faire regarder comme un homme prédestiné du ciel pour opérer les plus grandes choses.

La doctrine que prêchoit Scheikh Mohammed, avoit pour base les préceptes mêmes du Coran, livre qu'il prétendoit avoir été écrit dans le ciel de la main des anges, mais qu'il commentoit selon son ambition et ses vues, et d'une manière toute différente de celle qui est reçue parmi les Musulmans. Il ne regardoit son auteur que comme un simple instrument dont Dieu s'étoit servi pour faire connoître ses volontés aux hommes; de sorte qu'en admettant ce livre dans son entier, il rejeta cette foule de traditions reçues chez les sectateurs de Mahomet, et devint plutôt le réformateur du mahométisme, que le fondateur d'une nouvelle croyance. De là il semble que l'on peut conclure que le wahabisme n'est autre chose que la religion même enseignée par le Coran, ramenée à sa pureté primitive.

Admettre l'existence d'un Dieu unique, éternel, tout-puissant, juste, miséricordieux, qui récompense les bons et punit les méchans; regarder le Coran comme un livre divin, et se conformer aux dogmes et aux pratiques qu'il enseigne, voilà les fondemens du wahabisme. Quant à Mahomet, le réformateur voulut qu'il ne fût qu'un sage, qu'un homme aimé de Dieu, et rien de plus, et proscrivit tous les hommages que lui rendent les Musulmans. Il rejeta avec la même sévérité ceux qui sont rendus aux prophètes révérés par les Chrétiens, les Juifs et les Turcs, et il annonça que Dieu offensé de cette sorte de culte que les hommes accordent à de simples créatures, sorties de ses mains et qui n'ont rien de commun avec son essence éternelle ni rien de supérieur à la nôtre, l'avoit envoyé sur la terre pour anéantir cette idolâtrie et ramener son peuple dans le droit chemin. Il ajouta que ceux d'entre les Musulmans qui se roidiroient contre ses instructions et persisteroient dans leur aveuglement, devoient être regardés comme des impies, des blasphémateurs qui méritoient la mort, et qu'il

falloit les exterminer tous, parce qu'ils outrageoient la Majesté divine, en lui associant des êtres que sa toute-puissance seule a daigné tirer du néant.

En commençant sa carrière par des exhortations secrètes, Scheikh Mohammed se fit quelques prosélytes; mais leur nombre étoit circonscrit dans les étroites limites de sa foible tribu, et il sentit aisément qu'il avoit besoin d'une force plus imposante, pour prêcher publiquement et propager au loin les principes de sa doctrine. Il sortit donc du Yémen et parcourut plusieurs villes des provinces qu'arrose l'Euphrate, et de la Syrie, dans l'espoir de s'assurer la bienveillance et la protection de quelque homme puissant, capable de l'aider par ses armes et ses richesses, dans l'exécution de son projet. Rejeté à la Mecque et à Damas, chassé de Bagdad et de Bassora, il revint en Arabie, après un voyage infructueux et une absence de trois ans, et y il trouva dans Ebn-Séhoud, prince du Dréhyèh et de Lahsa, l'appui qu'il cherchoit. Ce chef Arabe l'accueillit favorablement, goûta ses propositions, et fut, comme nous le verrons par la suite, le

plus zélé partisan du wahabisme. Ainsi, l'on peut dire que Scheikh Mohammed est le premier des réformateurs qui ait démenti ce proverbe : *Nul n'est prophète dans son pays.*

Avant de passer outre, il est nécessaire que je m'arrête un instant sur Ebn-Séhoud, et que je dise quelques mots du peuple à la tête duquel il se trouvoit lorsque Scheikh Mohammed s'adressa à lui.

Ebn-Séhoud étoit un homme dominé de toutes les passions fortes et fougueuses qui, à travers les vicissitudes de la fortune, conduisent souvent des gens obscurs, mais habiles, au plus haut degré de prospérité et de gloire. Son courage, sa prudence et ses autres qualités guerrières qui s'étoient déployées dans diverses circonstances périlleuses, lui avoient gagné l'estime et l'admiration des Arabes de sa tribu; cette tribu appartenoit à la horde des Negédis, la même qui avoit vu naître dans son sein le grand-père de Scheikh Mohammed. Elle se trouvoit depuis quelque temps extrêmement affoiblie par les guerres continuelles qu'elle avoit eu à soutenir contre

des voisins ambitieux et avides de pillage, et avoit besoin d'un chef capable de la rétablir dans ses droits : Ebn-Séhoud se consacra tout entier à son service, et après lui avoir donné pour ainsi dire une nouvelle existence, il la fit plier sans peine sous son autorité. Il s'assujettit avec la même facilité les *Atoubs* et les *Anazèhs*, deux autres tribus du Yémen, également affoiblies et misérables, et il les réunit à la première ; en sorte que ces trois tribus renonçant à leurs usages antiques et particuliers, et se mêlant les unes aux autres par des mariages, n'en formèrent bientôt plus qu'une seule. La réputation d'un tel chef ne tarda pas à attirer dans son parti tous les Arabes vagabonds et sans aveu du désert. En s'incorporant à la nouvelle nation, ils la rendirent très-nombreuse, et la mirent en état de faire des invasions dans les pays environnans. Bientôt elle soumit les hordes errantes du Yémen ; dans l'espace de quinze à seize années, elle conquit l'Arabestan, elle s'empara des districts de Drèhyèh et de Lahsa, et absorbant dans son sein les peuples vaincus, elle se

rendit extrêmement redoutable aux tribus arabes qui l'avoient d'abord méprisée.

Ebn-Séhoud, le chef de cette peuplade puissante qui s'étoit élevée si rapidement au centre de l'Arabie, et qui avoit trouvé dans son avilissement même les principes de sa grandeur, fut l'homme que convertit et gagna, comme nous l'avons dit, Scheikh Mohammed en reparoissant parmi les siens. Les circonstances étoient favorables à l'un et à l'autre; ils s'unirent, ils confondirent leurs intérêts et leurs projets respectifs, et parvinrent en se prêtant mutuellement la main, à réaliser le projet hardi que leur imagination ardente avoit conçu. Ebn-Séhoud ne respiroit que les conquêtes, et ses succès antérieurs lui en faisoient desirer d'autres pour l'avenir; il sentit que les principes du réformateur pourroient lui servir de prétextes pour attaquer les autres nations qui n'avoient point encore subi le joug. Ses forces actuelles lui fournissoient les moyens de les vaincre, d'autant plus que grand nombre de ses sujets qui appartenoient à la tribu de Scheikh Mohammed, et qui depuis longtemps étoient ses prosé-

lytes, applaudirent à la conversion de leur prince. Leur exemple joint à celui d'Ebn-Séhoud, entraîna le reste de la horde; et le réformateur vit, en peu de temps, ses dogmes se propager, et devenir la règle universelle et commune de tout un peuple.

Ce fut à cette époque que le nouveau culte, dont les fondemens avoient été posés longtemps auparavant, commença à s'étendre, à se consolider, et à recevoir enfin une forme fixe et régulière. Les réformés prirent le nom de *Wahabis* de celui d'Abd-elwahab, père du nouveau législateur; Scheikh Mohammed fut déclaré pontife suprême, et Ebn-Séhoud s'adjugea le titre de prince et de généralissime des Wahabis: de là le partage naturel de l'autorité souveraine en puissance spirituelle et temporelle, distinction qui s'est conservée par la suite entre les descendans des deux chefs. Dréhyèh (1) fut choisie pour

(1) Cette ville, située à environ quatre-vingt-dix lieues à l'est de Bassora, dans le désert, se fait remarquer par ses maisons bâties en pierres, au lieu que celles de Lahsa, et en général de toutes les autres villes de l'Arabie, sont construites en terre et en roseaux.

la capitale du nouvel Empire, et ce fut dans cette résidence qu'Ebn-Séhoud s'occupa sérieusement à réaliser ses vastes projets d'agrandissement. La vie austère, le tempérament robuste, le courage, l'avidité et le fanatisme de ses soldats y contribuèrent puissamment; il les partagea en divers corps légers, réduisit leur nourriture, entretint leur vigueur par des travaux et des excursions continuelles, les équipa de la manière la plus simple, les accoutuma à toute sorte de privations, et ordonna qu'ils montassent deux à deux sur des chameaux agiles et dressés aux courses les plus longues et les plus pénibles. Dès-lors, des bandes nombreuses de Wahabis furent en état de traverser rapidement le désert, de supporter aisément la faim et la soif, de surprendre et d'attaquer à l'improviste leurs ennemis sans défense.

« Voulez-vous, disoit Ebn-Séhoud à ses « soldats, être riches aux dépens des au- « tres, puissans par vos armes et vos ins- « titutions, redoutables aux nations de la « terre; osez mépriser la mort: les rois trem- « bleront devant vous, et vous seuls ne

« craindrez personne. » Le Scheikh Mohammed ajoutoit à cette harangue : « Le « Dieu très-haut combat avec vous, il « veut détruire tous ceux qui méconnois- « sent la croyance qu'il vous a enseignée. « Conformez-vous à ses commandemens ; « vous trouverez sur la terre la récompense « de vos fatigues dans le butin que vous « auront acquis vos armes, et là haut, les « jouissances éternelles que vous auront pré- « parées votre ferveur et vos exploits dans « la voie du salut. » Qui auroit pu résister à ces armées d'enthousiastes, qui affrontoient les dangers et la mort avec un courage plus qu'humain, et qui regardoient le trépas comme un bien réel, puisqu'ils s'imaginoient qu'il hâtoit l'instant de leur éternelle félicité ?

Ce fut au milieu de ces réglemens et de ces projets de conquêtes, et après en avoir effectué une grande partie, qu'Ebn-Séhoud descendit au tombeau, laissant à son fils un chemin tout frayé qui devoit le conduire à la domination universelle de l'Arabie. Celui-ci, connu sous le nom d'*Abd-elaziz*, et ne manquant ni de courage, ni d'adresse à pro-

fiter des dispositions de ses sujets, marcha à grands pas vers ce but, et acheva de vaincre et de soumettre le reste des tribus qui n'avoient pas encore plié sous le despotisme des Wahabis.

Rien d'aussi prompt et d'aussi efficace que la manière de combattre des Wahabis. *Croire ou mourir,* telle étoit la devise qu'ils avoient adoptée; c'étoit aussi celle que Mahomet avoit dans la bouche, lorsqu'il tenoit le Coran d'une main et le sabre de l'autre. Tel étoit le langage laconique et impérieux que ces nouveaux sectaires tenoient aux Arabes contre lesquels ils marchoient avec la rapidité de l'éclair et la violence de la foudre. En arrivant sur le territoire de la tribu qu'ils vouloient réduire, un de leurs chefs se présentoit à elle et lui annonçoit verbalement les conditions auxquelles elle devoit souscrire, avec menace de l'exterminer si elle osoit les rejeter. Souvent aussi, ce parlementaire étoit porteur d'une lettre d'Abd-elaziz, adressée au scheikh de la tribu, et ainsi conçue : « Abd-elaziz, à la tribu « de..... Salut : Dieu vous ordonne de « croire au Coran, tel que je l'ai expliqué;

« ne soyez pas du nombre des infidèles qui « en ont perverti le texte sacré, et qui at- « tribuent un compagnon au Créateur uni- « que et souverain de toutes choses. Rendez- « vous à mes instances, et convertissez-vous ; « ou bien attendez-vous à périr par le fer « vengeur que le ciel a remis entre mes « mains pour exterminer les idolâtres ». Ce ton d'autorité, soutenu de la présence d'une armée prête a écraser la tribu, ne manquoit presque jamais son effet ; les Bédouins cédant les uns après les autres embrassoient la doctrine des Wahabis, et bientôt tout le vaste désert compris entre la mer rouge et le Golfe Persique, et qui depuis le fond de l'Arabie s'étend jusqu'à Alep et Damas, ne se trouva plus peuplé que des sectateurs du fils d'Abd-elwahab (1).

Abd-elaziz sut, en politique habile, profiter de ses conquêtes. Si la tribu qu'il avoit projeté de soumettre lui opposoit quelque résistance, il ordonnoit sur le champ qu'on

(1) Aujourd'hui Bahrein et une partie des Arabes du district de Mascate, reconnoissent l'autorité des Wahabis, et leur payent tribut.

fit main basse sur elle, à l'exception des femmes et des filles dont l'honneur étoit toujours respecté par les Wahabis; toutes les richesses qu'elle possédoit devenoient la proie des vainqueurs : si au contraire elle se soumettoit de bonne grace, alors Abd-elaziz lui donnoit un gouverneur, et se fondant sur un passage du Coran, il exigeoit des nouveaux convertis la dîme de tous leurs biens. Ce tribut ne se levoit pas seulement sur les troupeaux, les denrées, les meubles et le numéraire, il se levoit aussi sur les hommes; en sorte que sur dix Arabes, il y en avoit toujours un déterminé par le sort, qui étoit obligé de servir gratuitement dans les troupes d'Abd-elaziz.

Par cette conduite, ce prince arabe amassa en peu de temps des trésors immenses, et se vit maître d'une grande nation, toute composée, pour ainsi dire, de combattans, et dont les essaims dévastateurs aveuglement soumis à ses volontés, étoient toujours prêts à marcher à de nouvelles conquêtes au premier signal qu'il leur donnoit. Dès-lors, la plus petite armée des Wahabis fut toujours composée de cent à cent vingt mille

hommes, s'il faut ajouter foi aux rapports des Arabes.

Maintenant je vais donner la nomenclature des tribus arabes qui ont embrassé le wahabisme, et dont l'exemple entraînera tôt ou tard celles qui jusqu'à ce moment errantes et éloignées de leurs atteintes formidables, balancent encore à adopter leurs opinions religieuses et leurs coutumes, moins peut-être par un véritable attachement à la doctrine qu'elles ont sucé avec le lait, que par l'attrait du repos et de la vie paisible qu'elles mènent sous le beau ciel de la Mésopotamie, et sur les rives de l'Euphrate et du Tigre. Entre les tribus soumises aux Wahabis, sont :

Les *Négédis*, qui font partie de la tribu des Anazèhs;

Les *Béni-Gerbès*, grande tribu qui s'est séparée depuis environ un an des Wahabis. Pour se soustraire à l'opiniâtreté du chef de la horde qui vouloit l'assujettir à des impositions qu'elle n'avoit jamais payées, elle est venue se soumettre au gouvernement de Bagdad, qui lui a fait passer l'Euphrate afin de l'avoir toute entière sous son influence, et de prévenir par là les désordres

qu'elle auroit pu occasionner, attendu qu'elle est composée de plus de deux mille individus. J'ai rencontré dans mon dernier voyage en Mésopotamie plusieurs familles errantes de ces Gerbés : à les voir, on les prendroit plutôt pour des brutes que pour des hommes ; car ils conservent ces mœurs sauvages et ces habitudes rustiques et grossières qui caractérisent les sectateurs d'Ebn-Séhoud, et les distinguent des autres Arabes. Ces hommes abrutis ne connoissent point le pain, n'ont aucune idée de l'agriculture, et se nourrissent uniquement de lait de chameau, et de tout ce que la campagne peut leur offrir d'herbages et d'animaux. Dépourvus des bestiaux qui font par-tout ailleurs la richesse principale des peuples pasteurs et habitans du désert, ils partagent avec leurs nombreux dromadaires la tristesse et les fatigues d'une vie oisive et vagabonde, et peuvent supporter, ainsi que ces animaux, la soif et les autres privations pendant des jours entiers. J'ai vu chez eux de très-belles jumens, mais ils les montent à poil et les guident par le moyen d'un simple licou ; aussi, est-ce une

chose admirable que la docilité et les belles proportions de ces jumens. On n'est pas moins étonné de l'adresse des Gerbés à les manier, et à leur faire exécuter des voltes rapides et variées dans un très-petit espace de terrain.

Les Gerbés conservent leurs cheveux, qu'ils portent en tresses pendantes sur le visage et sur le cou; ces tresses, mêlées à leurs barbes touffues, donnent à leur physionomie saillante et hâlée une rudesse et un air farouche qui, au premier abord, déconcertent un peu le voyageur qui les rencontre.

Quant à leurs habillemens, ils ne consistent qu'en un mouchoir de laine, dont ils se couvrent négligemment la tête, une simple chemise de toile, et un ample et épais manteau de bure qui leur sert de surtout, et les garantit des injures de l'air. J'en ai vu pourtant quelques-uns qui portoient des caleçons de drap écarlate, avec le turban et la ceinture; ils revenoient de Bagdad, et j'appris qu'Ali-pacha les en avoit revêtus, comme d'une marque de sa protection.

Les autres Arabes soumis aux Wahabis sont les *Muntéfiks;* puissante tribu dont le

quart seulement a embrassé le wahabisme, et le reste soumis au gouvernement de Bagdad est chargé de veiller à la défense de Bassora, contre les tentatives de ces sectaires;

Les *Béni-Giullas*, tribu formée des Arabes *Soualémèhs*, de ceux d'*Abd-allah*, de *Bédour* et de *Sagiah*,

Les *Béni-Défirs*,

Les *Béni-Khaleds*,

Les *Béni-Schéhers*,

Les *Béni-Sébèhs*, autrement nommés *Haderiin*;

Les *El-Fédhans*,

Les *El-Kersahs*,

Les *Fédhan-el-Wéleds*,

Les *Fédhan-el-Hesnas*,

Les *Béni-el-Fédouls*,

Les *Béni-el-Héfians*,

Les *Algiwassems*, habitans de la côte méridionale du Golfe Persique;

Les *Béni-el-Suleimanièhs*,

Les *Béni-el-Muabégèhs*,

Les *Béni-el-Zégarids*,

Les *Béni-el-Egiagérèhs*,

Les *Béni-el-Soukis*,

Les *Béni-el-Umers*,

Les *Béni-el-Schemlans*,
Les *Béni-el-Débekhs*,
Les *Béni-el-Beheiges*,
Les *Béni-el-Schémilans*,
Les *Béni-el-Harbs*,
Les *Béni-el-Seghrèhs*,
Les *Béni-el-Geihouns*,
Les *Béni-el-Subhs*,
Les *Béni-Zubeïds* (1).

Donnons maintenant une légère esquisse des mœurs et des coutumes religieuses et civiles des Wahabis. Nous avons déja vu que conformément au dogme fondamental de leur croyance, qui consiste à admettre l'existence d'un seul Dieu digne de respect et d'adoration, et à rejéter tout autre culte qui a pour objet les créatures, ils refusent à Mahomet la qualité de prophète, et ne le re-

(1) Parmi les tribus que je viens de citer, il y en a plusieurs dont une portion seulement a adopté le wahabisme, l'autre ayant passé en Mésopotamie pour se soustraire aux persécutions des dominateurs du *Schamièh* ou désert de Syrie. On retrouve leurs noms dans mon Mémoire sur le Pachalik de Bagdad, à l'article où je donne la liste des Arabes qui dépendent de ce gouvernement, ci-devant, p. 113.

gardent que comme un homme juste et vertueux qui mérita par sa piété d'être aimé de Dieu, et de devenir l'exécuteur des volontés divines; de sorte qu'en adoptant la profession de foi des Musulmans, ils en retranchent les dernières paroles, et la réduisent à celles-ci, *il n'y a d'autre Dieu que Dieu;* aussi peut-on les regarder comme de purs déistes, aveuglés d'ailleurs par un fanatisme extrême.

L'on a remarqué encore que les Wahabis, en admettant le Coran dans son entier, rejettent les traditions musulmanes; cependant comme ce livre sert de base aux pratiques religieuses, ils ont conservé toutes celles qui sont en usage chez les Mahométans. Ils sont circoncis comme eux, ont les mêmes formules de prières, le même nombre d'ablutions, les mêmes abstinences, le même jeûne qui est celui du Ramadan, les mêmes solemnités, et font aussi des génuflexions semblables; mais leurs mosquées sont dépourvues de toute espèce de décorations, on n'y voit point de minarêts, ni de coupoles; un Imam y fait aux heures de la prière la lecture de quelques passages du Coran, et chacun s'y acquitte des devoirs religieux,

sans que le nom de Mahomet y entre pour rien. D'après la différence d'opinions qui se trouve entre les Musulmans et eux relativement à ce prétendu prophète, les Wahabis ont ses sectateurs en horreur; l'intolérance à l'égard des Musulmans est un précepte de leur loi, et ils l'exécutent à la rigueur: ils sont plus humains envers les Chrétiens et les Juifs, car il est reconnu que lorsque ceux-ci vont dans les pays soumis aux Wahabis, ils n'y éprouvent aucune persécution de ces sectaires, qui ne se mettent pas en peine de les convertir.

En général les Wahabis sont d'une frugalité extrême; ils ne se nourrissent que de pain qui souvent est fait d'orge, de dattes, de sauterelles, de poissons, et quelquefois aussi, mais rarement, de riz et de viande de mouton. Le café leur est interdit, et ils ne connoissent point l'usage de fumer. Leurs coutumes sont aussi simples et grossières que leur manière de vivre; une parfaite égalité règne entre eux; nulle distinction, nul titre qui puisse les assujétir moralement les uns aux autres. Ils se traitent mutuellement de frères; ils conservent leur familiarité rustique même avec leur chef, mais ils exécutent aveugle-

ment ses volontés. S'ils regardent le pélerinage de la Mecque comme une œuvre méritoire, c'est uniquement leur vénération pour la *Caba* qui les y attire. Le respect pour la mémoire des Scheikhs et des Imams est un sacrilége à leurs yeux : aussi, se font-ils un devoir de démolir toutes les chapelles que la dévotion musulmane a élevées à ces santons. Ils enterrent leurs morts sans aucune pompe funèbre, se contentant de les couvrir d'un peu de terre, et blâmant les nations qui ornent leurs sépultures de décorations frivoles. La même simplicité se fait aussi remarquer dans leurs vêtemens et dans leurs meubles. Ils ne s'habillent que d'étoffes de laine ou de coton, méprisant celles qu'a inventées le vain luxe des autres nations ; la plupart du temps, ils se couvrent d'un simple manteau très-grossièrement tissu qu'ils portent sur la chair même, et vont pieds nus, sans craindre d'être incommodés par les injures de l'air. Leurs maisons, construites en chaume et en terre, n'offrent pour tout ameublement dans leur intérieur, que des nattes et des vases de bois ou d'argile.

Ils prennent leurs repas presque couchés, à la manière des anciens Romains, ayant pour tables des peaux de mouton taillées en rond. Au reste, d'une complexion saine et robuste, ils sont accoutumés dès l'enfance aux travaux d'une vie toujours active; l'air pur qu'ils respirent, la chaleur du climat, la privation de toute espèce de superfluités sont en eux les principes d'une santé vigoureuse et à l'épreuve des fatigues : graves, phlegmatiques, fanatiques et grossiers, leur orgueil est autant dans leurs procédés que dans leurs sentimens; inviolablement attachés aux usages de leur pays, ils condamnent et méprisent ceux des autres peuples, et rejettent dédaigneusement tout ce qui est au dessus de la sphère de leurs connoissances. La force de leur tempérament et leur sobriété singulière, se font remarquer surtout dans les expéditions qu'ils entreprennent; ils n'emportent alors avec eux que deux outres pleines, l'une d'eau, l'autre de farine, qu'ils chargent sur leurs dromadaires : quand ils sont pressés par la faim, ils délayent un peu de cette farine dans une écuellée d'eau et l'avalent sans aucune

autre préparation ; souvent aussi quand l'eau leur manque, ils se désaltèrent avec l'urine de leurs montures. Accoutumés comme ils le sont à toute espèce de privations, ils peuvent résister à la faim et à la soif pendant des jours entiers.

Quant à leurs qualités militaires, on doit en prendre l'idée dans le fanatisme même qui les inspire. Ils affrontent avec un courage incroyable les dangers et la mort, et rien ne sauroit ralentir leur fougueuse intrépidité, parce qu'ils attaquent leurs ennemis dans l'espoir de recevoir, en mourant les armes à la main, la palme du martyre.

Il ne manque aux Wahabis pour être un peuple invincible et capable de soumettre toute l'Asie à ses lois, que de joindre à leurs qualités physiques et morales, les connoissances de la tactique et de la discipline militaire, dont ils sont dépourvus jusqu'à ce jour. En les acquérant, ils seroient en état d'attaquer constamment et avec succès les nations étrangères, et jamais celles-ci n'oseroient aller les chercher au centre de leurs possessions ; car, pour pénétrer jusqu'à eux, il faut traverser des plaines arides et sau-

vages, des montagnes hideuses et des vallées brûlées par l'ardeur du soleil, où l'on est exposé à périr par la faim, la soif et les chaleurs ardentes du climat : leurs déserts, leurs sables et leurs rochers, sont comme autant de barrières, dont la nature semble avoir voulu les entourer, pour assurer leur liberté. J'observerai en outre que leurs habitations n'étant pour la plupart que de méchantes huttes où de misérables tentes, ils les abandonnent sans regret aux ennemis qui leur sont supérieurs, pour se réfugier dans des lieux escarpés et inaccessibles aux autres hommes, où leur frugalité naturelle, jointe à l'habitude qu'ils ont de s'accommoder aux circonstances les plus critiques, leur fournissent des moyens de subsistance qui seroient insuffisans aux autres peuples.

En terminant ce peu de renseignemens sur les opinions religieuses, les mœurs et les habitudes des Wahabis, j'observerai qu'on peut diviser leur horde immense en trois classes, savoir : les *guézous*, ou gens de guerre, les laboureurs et les artisans. En effet, loin d'avoir de la répugnance pour l'agriculture, comme l'ont prétendu

certains voyageurs mal instruits, ces sectaires n'y sont pas moins adonnés que le reste des habitans du désert; ils cultivent aussi comme eux quelques arts mécaniques, et leurs ouvrages en osier, en laine, en coton et même en cuivre et en fer, dont j'ai vu des échantillons, ne le cédent assurément point à ceux des autres Arabes. Moins communicatifs cependant que ceux-ci, ils n'abordent que rarement chez les étrangers, si ce n'est dans des cas de nécessité, comme pour acheter de la poudre, du plomb, des armes et d'autres munitions qu'ils ne trouvent pas dans leur pays. Alors, ils ont soin de déguiser leur nation, et se font passer pour *Eguellis* ou *Muntéfiks*, afin d'éviter les effets de l'horreur qu'ils ont inspirée par leur cruauté, à tous leurs voisins. Les monnoies qui ont le plus de cours chez eux, sont celles de Turquie, les sequins de Venise, de Hongrie, et les pataques d'Espagne: ils ont pourtant une monnoie de cuivre particulière, qui a été établie par Ebn-Séhoud; elle a la forme de deux crochets enlacés l'un dans l'autre, et équivaut à six quarantièmes de piastre.

Ce fut en 1801, que la puissance toujours croissante des Wahabis commença à donner de l'inquiétude à la Porte Ottomane, qui jusqu'alors avoit envisagé d'un œil d'indifférence les progrès rapides de leurs armes et de leur doctrine. Sortant de sa stupeur politique, elle songea enfin à arrêter ce torrent dévastateur qui se grossissoit de jour en jour, et menaçoit toute la Turquie d'une inondation prochaine. Que faire dans cette situation critique? Les moyens lui manquoient pour lever des armées; elle donna ordre à Suleïman, pacha de Bagdad, d'aller les attaquer lui même: ce vizir rassembla le plus de troupes qu'il put, et en confia le commandement à son kiaya Ali, qui lui succéda par la suite, et qui vient de mourir victime d'un complot. Ali-kiaya se fit accompagner de tous les Arabes, qui demeurés fidèles à la croyance et aux coutumes de leurs ancêtres, avoient refusé d'adopter celles du nouveau prophète. Mohammed-beg Schawi-zadèh leur chef servit de guide à l'expédition: elle se fit très-rapidement et en moins de deux mois, l'armée combinée des Turcs et des Arabes étoit

déja parvenue, quoique considérablement affoiblie, sur le territoire de Lahsa, après une marche pénible à travers un désert sablonneux et aride, où l'ardeur du soleil, la disette d'eau et la famine avoient manqué la faire périr toute entière. Cette armée néanmoins, toute délabrée qu'elle étoit, répandit par sa présence la consternation dans le pays; et Ali-kiaya auroit pu porter un coup terrible aux ennemis, qui effrayés d'être attaqués pour la première fois dans leurs foyers, tandis que jusques là ils avoient toujours été les agresseurs, et voyant la capitale de leur empire prête à s'écrouler, n'osèrent point risquer une bataille, et abandonnèrent lâchement leurs habitations; Abd-elaziz fut obligé lui-même de prendre la fuite. Jugeant qu'il n'étoit plus temps de songer à rallier ses forces dispersées et désormais incapables de la moindre résistance, ce chef adroit employa la ruse pour sauver sa gloire et son pays. Il réussit à corrompre par de riches présens Mohammed-beg Schawi-zadèh, et celui-ci, mettant à profit la facilité qu'il avoit à persuader par ses conseils Ali-kiaya,

changea tout-à-coup la face des choses, et se rendit médiateur dans une querelle qu'il avoit embrassée. Après avoir fait verser par Abd-elaziz une forte somme d'argent entre les mains du général turc, il vint à bout de pacifier les deux partis. Ali-kiaya renonça donc à poursuivre la campagne contre les Wahabis qu'il auroit pu détruire, attendu la terreur panique dont ils avoient été saisis à son approche, et retourna à Bagdad, où il ne tarda pas à reconnoître la trahison de Schawi-zadèh et à se repentir d'avoir trop légèrement écouté ses premiers avis (1).

En effet, quelques mois après cet événement, Abd-elaziz qui auroit dû être dégoûté pour toujours des entreprises hos-

(1) Aussi, Ali-kiaya, devenu pacha de Bagdad depuis cette époque, eut-il en horreur ce chef intriguant et intéressé, qui s'étoit joué d'une manière si indigne de sa bonhomie; et l'on sait que ce vizir se vengea de sa perfidie en le mettant à mort quelques années après, lorsqu'il s'aperçut qu'il vouloit le tromper encore, dans l'expédition qu'il avoit entreprise contre les Yézides du Singiar.

tiles, après la forte leçon qu'il avoit reçue, se signala par la prise subite et imprévue d'Imam-Hussein, événement dont on a vu le détail dans mon Mémoire sur le Pachalik de Bagdad. Je me bornerai à dire ici, que les Wahabis, après avoir commis des horreurs épouvantables et inouies dans cette malheureuse ville, et avoir pillé et démoli la chapelle qui renfermoit le tombeau du fils d'Ali, si révéré par les Persans, se retirèrent en triomphe à Dréhyèh, emmenant avec eux deux cents chameaux chargés d'un riche et immense butin.

La nouvelle de la catastrophe d'Imam-Hussein sema la consternation dans Bagdad, et plongea la cour de Téhéran, qui ne tarda pas à en être instruite, dans un deuil universel. Féth-Ali-schah, poussé par les murmures et les suggestions des docteurs de la Perse, dont la foi allarmée crioit vengeance contre l'attentat des Wahabis, écrivit à Suleïman-pacha une lettre pleine de reproches amers, où il lui exprimoit son indignation sur la conduite molle et répréhensible que son kiaya avoit tenue dans l'expédition de Dréhyèh, et le menaçoit d'en-

voyer lui-même une armée nombreuse, pour exterminer la nouvelle secte dont les dogmes et les ravages continuels tendoient à renverser la religion musulmane. Le vizir de Bagdad témoigna au roi de Perse l'extrême affliction que lui avoit causée le funeste événement arrivé à la ville sainte, et que ce prince attribuoit à son défaut de prévoyance et de mesures; il ajouta qu'il n'avoit pu en effet, ni calculer cette attaque, ni la prévenir, attendu la rapidité avec laquelle elle s'étoit opérée, et lui promit de veiller plus attentivement à l'avenir sur les mouvemens des Wahabis, et d'agir contre eux avec la dernière vigueur. Cependant ces belles assurances n'eurent aucune suite, et les sectaires entreprenans persévérèrent sans obstacle dans le chemin que leur ambition et leur fanatisme leur avoient ouvert. De fait, la puissance d'Abdelaziz prenoit chaque jour de nouvelles forces; son expédition contre Imam-Hussein, les richesses qu'il en avoit enlevées et les cruautés que ses soldats y avoient exercées, le rendoient plus redoutable encore aux villes qui s'étoient vues jusqu'alors à

couvert de sa fureur. Ses succès leur ôtoient jusqu'au desir de se défendre; frappées d'une extrême épouvante, elles n'osoient lui résister, dans la crainte de s'attirer un sort pareil à celui d'Imam-Hussein, et tout sembloit leur commander de céder l'une après l'autre au vainqueur.

Les Wahabis n'avoient plus qu'un seul coup à porter à la croyance mahométane, pour ébranler les trônes de l'Asie et mettre par là le sceau à leur propre grandeur; c'étoit la prise de la Mecque, que les Musulmans appellent la *cité sainte,* et dont la possession est le premier et le plus sacré des titres du Grand-Seigneur, puisque sans ce titre sa puissance ne sauroit se maintenir, suivant le préjugé universellement répandu parmi les Turcs. La perte de cette ville l'auroit dépouillé de son plus beau privilége, celui de ministre et de sacrificateur de la *maison de Dieu;* car c'est ainsi que la Mecque est qualifiée dans le Coran. Aussi Abd-elaziz s'arrêta-t-il à ce grand projet, dont l'exécution regardée, en vertu du dogme du fatalisme si cher aux Orientaux, comme l'effet immédiat de la volonté de

Dieu, devoit lui donner aux yeux des Musulmans le caractère d'une mission surnaturelle et par conséquent toute céleste.

La situation politique même où se trouvoit la Mecque à cette époque, sembloit commander ce coup de parti, et en assurer le succès en faveur des Wahabis. Abd-elaziz en profita, et voici comment. Ghaleb, schérif régnant de la Mecque, avoit usurpé le schérifat sur son frère Abdalmaïn, à qui il appartenoit par droit d'aînesse; ce dernier se réfugia chez le prince Wahabi, et l'engagea à agir efficacement pour le rétablir dans le rang dont il avoit été injustement dépouillé. En conséquence Ghaleb fut sommé dans une lettre hautaine et pleine de menaces, de renoncer au titre suprême qu'il s'étoit arrogé par la force; mais il répondit avec orgueil, que puisqu'il devoit ce titre à son courage et à sa bravoure, il étoit prêt à le soutenir et à le défendre les armes à la main, contre tous ceux qui entreprendroient de le lui disputer. Abd-elaziz répliqua à cette déclaration insolente en faisant marcher cent mille Wahabis contre la Mecque, sous

les ordres de Séhoud son fils. Le premier exploit de cette nombreuse armée fut la prise et le pillage de Taïf, petite ville située à quatorze lieues de la Mecque dont les habitans commencèrent à trembler pour leur sûreté. Ghaleb craignant d'y être surpris et réduit à éprouver un siége fâcheux, s'avança contre l'ennemi pour le chasser du poste dont il venoit de s'emparer; mais les forces qu'il conduisoit étoient trop inférieures à celles des Wahabis: il fut battu et contraint de rétrograder avec le débris de ses troupes. Dans ces entrefaites, Abd-allah-pacha, gouverneur de Damas et *Emir-el-hage*, ou conducteur de pélerins de la Mecque, étoit en marche pour se rendre dans cette ville avec le pieux convoi. Informé de ce qui venoit de se passer entre les Wahabis et le Schérif, il s'empressa d'en rendre compte au divan de Constantinople, et continua sa route au hasard, sans savoir quelles étoient les dispositions des sectaires à son égard. Parvenu à trois journées de distance de Taïf, il vit paroître un détachement des ennemis qui s'avançoit vers lui sous prétexte d'exiger

les droits de passage accoutumés : ces droits lui ayant paru prodigieusement exagérés, il refusa de s'y soumettre ; et voyant qu'il n'y avoit d'autre parti à prendre que celui de repousser la force par la force, il se battit contre les Wahabis, et les obligea de se retirer, après leur avoir tué quelques centaines d'hommes.

Ce combat qui fut tout à l'avantage de l'Emir-el-hage, devoit allumer dans le cœur des Wahabis le feu du ressentiment et de la vengeance ; et après une telle hostilité, il n'étoit pas prudent d'entrer à la Mecque, au moment où cette ville étoit sur le point de tomber en leur pouvoir. Abd-allah-pacha écrivit donc à Séhoud, dans la vue de sonder ses dispositions ; et voulant colorer de quelque prétexte plausible une affaire qui avoit coûté la vie à plusieurs de ses sectateurs, il les accusa d'avoir été eux-mêmes les provocateurs, en voulant se faire payer de force des droits inconnus jusqu'alors. A la fin de sa lettre, après avoir témoigné l'appréhension où il étoit que ces préludes tragiques ne fussent suivis d'hostilités plus sérieuses, il demanda au scheikh,

de lui faire connoître s'ils devoient se considérer mutuellement comme amis, ou comme ennemis, et si les pélerins pouvoient se rendre sans crainte à la ville sainte. Séhoud qui avoit déja formé son plan, accueillit favorablement le messager du pacha, et lui répondit, que bien loin de blâmer sa conduite, il trouvoit que la résistance qu'il avoit opposée à ceux des Wahabis qui avoient voulu l'inquiéter, étoit très-juste et même nécessaire; que ceux qui avoient péri dans l'action étoient dignes de mort, et que leurs complices seroient châtiés; que la caravane pouvoit librement entrer à la Mecque, à condition cependant de n'y séjourner que trois jours seulement, et qu'il veilleroit lui-même à la sûreté des pélerins et empêcheroit qu'on ne leur fît violence. Séhoud ajouta qu'il n'étoit point venu pour combattre les Musulmans, mais bien pour punir Ghaleb de son usurpation, le chasser du poste qu'il avoit envahi, et rétablir Abdalmaïn dans ses droits au schérifat, et qu'il comptoit se retirer après avoir rempli sa tâche.

Pendant que ces pourparlers se passoient

entre les chefs des deux partis, et que chacun d'eux agissoit selon ses vues secrètes, Ghaleb allarmé du danger qui le menaçoit vint trouver Abd-allah-pacha, et le sollicita de se rendre médiateur entre Séhoud et lui, et d'opérer, s'il étoit possible, sa réconciliation avec ce chef altier et sanguinaire qui avoit juré sa mort. Le pacha se rendant aux instances de Ghaleb écrivit en sa faveur, et offrit son entremise pour terminer la querelle; mais Séhoud rejeta sa proposition et lui répondit dans des termes très-durs, qu'il ne lui appartenoit point de s'ingérer dans une affaire qui n'avoit rien de commun avec les siennes, qu'il lui suffisoit d'avoir obtenu la permission d'entrer dans la Mecque, et qu'il ne devoit pas oublier que cette permission ne lui avoit été accordée que sous la condition expresse de ne rester que trois jours seulement dans la place; que ce délai expiré, Séhoud iroit lui-même avec son armée chercher le schérif Ghaleb, dont la tête pouvoit seule le satisfaire.

Abd-allah-pacha, en homme prudent, n'insista point, de crainte d'irriter Séhoud,

et entra incontinent à la Mecque, d'où il sortit à l'expiration du délai fixé, par la convention passée entre Séhoud et lui. Quelques jours après qu'il eut quitté cette ville avec le shérif Ghaleb (1), qui profita du départ des pélerins pour se soustraire au sort rigoureux qui l'attendoit, les Wahabis se présentèrent devant la Mecque et s'en rendirent les maîtres sans éprouver la moindre résistance, aussi; les habitans ne subirent-ils aucune de ces violences atroces qui signaloient ordinairement les conquêtes de ces sectaires; une vingtaine de scheikhs seulement furent mis à mort pour avoir osé condamner publiquement la religion des vainqueurs.

Le premier soin de Séhoud fut de proclamer pour shérif, son protégé, Abd-al-maïn; ensuite se conformant aux préceptes de sa loi, il fit abattre tous les mausolées sacrés qui s'élevoient magnifiquement au de-

(1) Schérif, pacha de Dgedda, qui se trouvoit aussi à la Mecque à cette époque, crut devoir en sortir pareillement, et se réfugia précipitamment dans sa résidence, avec le schérif Ghaleb et le kazi de la Mecque, qui chercha de même son salut dans la fuite.

dans et au dehors de la place, démolit les boutiques et les magasins que l'appât d'un gain sordide et l'impiété des Turcs avoient élevés dans le *Touaf* (1), fit enlever le riche tissu d'or, qui couvroit le tombeau d'Abraham, et s'appropria tous les objets de luxe et les effets précieux que renfermoit la ville.

Je ferai remarquer en passant, que les Wahabis regardent véritablement la Mecque comme une ville sacrée, où la puissance divine s'est souvent manifestée par des miracles et d'autres événemens surnaturels. Se fondant à cet égard sur le texte même du Coran, ils ont une grande vénération pour la *Caba*, qu'ils croient être le plus ancien temple que la main des hommes ait élevé au Créateur; et c'est d'après cette opinion qu'on ne les vit commettre dans l'enceinte de la Mecque que très-peu de ces actes de cruauté auxquels ils se portent ordinairement partout ailleurs.

(1) C'est le lieu le plus sacré de la Mecque, l'enceinte de la *Caba* dont les pelerins sont obligés de faire sept fois le tour pour accomplir le devoir du pélerinage.

Séhoud ne resta à la Mecque qu'autant de temps qu'il lui en fallut pour y affermir sa prépondérance, après quoi, laissant dans cette ville avec Abd-almaïn qu'il avoit placé sur le siége du schérifat, un lieutenant et une garnison de deux cents soldats, il en sortit pour marcher sur Dgedda. Les Wahabis qui avoient toujours été vainqueurs, manquèrent leur coup dans cette nouvelle expédition. Jusqu'ici, ils n'avoient attaqué que des tribus errantes, et surpris que des villes ouvertes et sans défense; ils trouvèrent Dgedda bien fortifiée, et ses habitans électrisés par Ghaleb et Schérif-pacha; et déterminés à leur résister jusqu'à la dernière extrémité; aussi leur entreprise échoua-t-elle devant cette place. Armés de simples lances et de fusils à mèche, dépourvus d'artillerie, sans discipline, et ignorant les principes de la tactique militaire, leurs attaques répétées furent autant de désavantages et de sujets d'humiliation pour eux; constamment repoussés par les assiégés, ils ne tardèrent pas à se rebuter, et la peste s'étant mise en même temps dans leur armée, où elle fit d'affreux ravages, Séhoud se

vit contraint de lever le siége et de se retirer avec les débris de son armée sur *Riàn*. Sans se décourager, ni renoncer à l'espoir de rétablir ses affaires, ce chef audacieux profitant d'un nouveau renfort qu'il venoit de recevoir fraîchement de Dréhyèh, changea tout-à-coup de plan, et fit avancer contre Médine, Ebn-Modian et Ebn-Hâib, deux de ses généraux les plus distingués, à la tête d'un parti de gens déterminés. Les villages de *Kérin* et de *Seïran* situés aux environ de cette place, furent enlevés d'emblée; mais bientôt après, les Médinois étant sortis à la rencontre des ennemis, les chassèrent de ces deux postes et les poursuivirent l'épée dans les reins.

Ce nouvel échec décida Séhoud à retourner à Dréhyèh; mais avant de le faire, il voulut encore employer contre Médine un dernier expédient, et tâcher d'obtenir par la ruse ce qu'il n'avoit pu avoir par la force. A cet effet, il députa vers les habitans de cette ville, Ebn-Salèh et Ebn-elhaze, avec un parti de Wahabis, pour intimer aux habitans l'ordre de se ren-

dre, et les prévenir qu'en cas de refus, il iroit lui-même leur faire sentir tout le poids de ses armes et de sa vengeance. Cette menace ne lui réussit pas mieux que la précédente; son message fut méprisé, et lui-même obligé enfin de terminer une expédition qui avoit répandu la consternation jusqu'aux portes de Constantinople. Il n'eut pas même la gloire de conserver son autorité dans la Mecque; car les habitans de cette ville le voyant repoussé de tout côté et contraint à une retraite honteuse, chassèrent la garnison qu'il y avoit laissée et rétablirent une seconde fois Ghaleb dans le schérifat.

La malheureuse expédition de Séhoud causa dans la capitale des Wahabis une grande sensation, qui fut suivie bientôt après d'une autre encore plus terrible: celle-ci fut l'effet de la fin tragique d'Abd-elaziz père de Séhoud, qu'un Persan, devenu Wahabi par le desir de la vengeance, poignarda le 13 novembre 1803, pendant qu'il étoit en prières. Ce prétendu Wahabi étoit de la ville d'Imam-Hussein, et avoit perdu ses trois fils dans le massacre général de cette ville. Ensuite, s'étant fait admettre dans la nouvelle

ser[illegible], il étoit parvenu à entrer au service du c[illegible], et avoit capté sa confiance, dans l'intention de l'immoler aux mânes de ses infortunés enfans. L'assassin fut saisi et brûlé vif, quoique les Musulmans qui se plaisent à le regarder comme un martyr de leur religion, prétendent que les flammes ne l'ayant pas dévoré, on fut obligé de le remettre entre les mains du bourreau, qui lui coupa la tête.

Les contrariétés et les pertes qu'avoient essuyées les Wahabis dans leur dernière expédition, et dont on vient de lire le détail, ainsi que l'assassinat de leur chef, étoient autant de circonstances propres à refroidir leur zèle fanatique, à les dégoûter de la vie dure et continuellement agitée qu'ils menoient, et à produire enfin la destruction totale de leur secte. Cependant, rien de tout cela n'arriva; Séhoud succéda à son père, Abd-elaziz par les suffrages unanimes de la horde, et y maintint comme par le passé, l'harmonie, la subordination, le fanatisme religieux et le desir de persévérer dans le chemin des conquêtes. Quant à Scheikh Mohammed qui avoit mort quel-

que temps auparavant, il avoit été remplacé par Hussein, l'aîné de ses fils, qui est aveugle, mais qui jouit de la vénération des siens.

Les extraits suivans prouveront suffisamment que la secte des Wahabis, loin d'avoir reçu jusqu'à ce jour la moindre atteinte, ne cesse de se rendre redoutable aux nations qui l'avoisinent, et qu'elle continue à élever avec constance l'édifice d'une domination universelle, dont les fondemens furent jetés, il y a une soixantaine d'années, au centre de l'Arabie.

EXTRAIT *d'une lettre écrite d'Alep, en date du 12 juin* 1806.

Voici maintenant le récit des dernières entreprises des Wahabis qui ont reparu en force sur le territoire de la Mecque et de Damas.

La caravane des *Hagis* ou Pélerins, a dû souffrir considérablement cette année du brigandage de ces sectaires fanatiques. Après avoir massacré une partie des de-

vos Musulmans qui la composoient, et soumis l'autre à des impositions excessives, ils ont brisé le sacré *Mahmel*, coffre d'un riche travail et couvert d'un drap vert brodé, qui renferme les pieuses offrandes que le Grand Seigneur envoie chaque année, pour être déposées sur le tombeau de Mahomet. Ce coffre est porté ordinairement par un chameau superbement caparaçonné, et qui marche toujours à la tête du convoi, en mémoire de celui qui portoit le siége du prophète dans ses courses apostoliques et militaires. Un tel accident, fait pour jeter l'alarme parmi les Turcs, a plongé notre ville dans la dernière désolation; tout le monde le regarde comme le triste présage de la décadence du Mahométisme.

Cependant, malgré tous ces obstacles, les pélerins soutenus par leur sainte ferveur, sont parvenus à accomplir le pieux devoir qui les avoit attirés en Arabie; ils sont entrés dans la Mecque, mais ils y ont trouvé toutes les mosquées démolies, les chaires renversées, les cérémonies extérieures du culte abolies, et les minis-

tres de la religion détruits par le fer des vainqueurs. La *Caba* qu'ils ont visitée subsiste seule au milieu des décombres d'un grand nombre d'édifices, tombés sous les coups du fanatisme et d'une aveugle fureur.

Les Wahabis sont aujourd'hui maîtres de la Mecque et de Médine; on dit qu'ils se sont également emparés de Djedda, et que les habitans de ces trois villes ont embrassé leur croyance, après avoir vu couler le sang d'une foule de mollas et de scheikhs, qui ont préféré la mort à une abjuration solennelle. On présume, au reste qu'il n'y aura point de pélerinage, l'année prochaine.

Un ami que j'ai ici, m'a communiqué depuis peu de jours la copie d'une lettre écrite à l'un des grands du pays, par le Mufti même de la Mecque, qui est un de ceux qui ont embrassé le wahabisme; elle est ainsi conçue :

« Cette année, comme à leur ordinaire, « les pélerins se sont acheminés vers le « lieu sacré, accompagnés de la corrup- « tion et du désordre, et inondant les cités

« du torrent de leurs vices abominables ; « mais leur folle ivresse s'est dissipée, leur « orgueil s'est abaissé, leurs ffres bruyans « sont devenus muets, leurs canons ont été « pris, et ils ont perdu beaucoup de monde ; « en un mot, de démoniaques et de furieux « qu'ils étoient, ils sont devenus misérables et impuissans. Quant à nous, grâces « à Dieu, nous avons franchi le seuil et « quitté le masque importun qui nous incommodoit. Que le ciel vous protège vous « autres, et vous dessille les yeux.....; ne « poussez pas la crédulité et la présomption « jusqu'à vous figurer qu'Alep est une place « imprenable, les armes des Wahabis doivent déja la faire trembler.....»

Cette lettre, démontre assez le projet qu'ont les Wahabis de tenter une expédition de ces côtés-ci.

Je reviens. Tandis qu'un corps de Wahabis s'étoit mis aux trousses de la caravane des pélerins, un autre plus nombreux, expédié de Dréyèh même, se dirigeoit rapidement vers Zéber, Bassora et Imam-Ali. Ces brigands se présentèrent en force, le 27 avril devant le der-

nier de ces lieux, et à la faveur de la nuit, parvinrent à en escalader les murs; déjà ils avoient planté leurs drapeaux au haut des remparts, et quelques-uns d'eux avoient même pénétré dans l'enceinte de la place, lorsqu'un de leurs chefs s'écria tout-à-coup, en s'adressant à ses camarades: « Mes amis, voici le moment favorable « pour signaler notre saint zèle: nous « sommes les vengeurs du Très-Haut, fai- « sons grâce à ceux qui suivent sa loi, « mais punissons de mort ceux qui osent « la violer. » Cette courte exhortation, prononcée d'un ton haut et délibéré, réveilla les sentinelles endormies, et sauva Imam-Ali. L'alarme fut générale; les habitans coururent aux armes, et jugeant qu'il valoit mieux se défendre avec courage que de se laisser lâchement égorger, ils firent une vigoureuse résistance et tuèrent tous les Wahabis qu'ils rencontrèrent: ceux-ci voyant leur projet manqué par une harangue tout-à-fait déplacée, n'eurent d'autre parti à prendre que de se retirer à quelque distance de la ville, où s'étant retranchés, ils la tinrent dans une espèce

de blocus; mais un scheikh arabe, nommé Hatab, fondit sur eux, suivi d'une poignée de gens, et les obligea au bruit du canon de la place qui les étourdissoit par un feu continuel, à s'éloigner, après qu'il leur eut tué plus de six cents hommes.

Lorsque la nouvelle de l'attaque des Wahabis fut parvenue à Bagdad, Ali-pacha ordonna à son kiaya de partir sur le champ avec six pièces d'artillerie légère, et de rassembler tous les Arabes qu'il rencontreroit sur la route, pour voler au secours d'Imam-Ali; et le 4 de mai, ayant eu avis que les brigands avoient fait seulement semblant de se retirer pour pouvoir piller sans coup férir les cantons environnans, il se mit lui-même en campagne, dans l'intention d'aller commander en personne les troupes destinées à réprimer leur témérité.

Les Wahabis, informés de la sortie du pacha, se replièrent sur Sémawat, ville des bords de l'Euphrate, et attaquèrent cette place selon leur coutume pendant la nuit; mais ils échouèrent encore dans cette tentative. Osman-aga, commandant du lieu,

les repoussa vivement, et le lendemain un scheikh arabe, suivi de trois cents *Kazaïls*, les chargea avec tant de vigueur, qu'ils perdirent dans cette dernière affaire, à ce que l'on assure, plus de cinq cents hommes.

Depuis cette époque, l'on n'a plus entendu parler des Wahabis, et l'on ignore ce qu'ont pu faire ceux des leurs qui s'étoient portés sur Zéber et Bassora. Toutefois, il ne faut pas s'imaginer que les désavantages qu'ils viennent d'éprouver, puissent les décourager au point de les faire renoncer à toute expédition ultérieure; l'opinion commune est, au contraire, qu'ils reviendront à la charge avec des forces supérieures.....

Ce qui vient d'être rapporté des mœurs, du fanatisme et de l'ambition des Wahabis, ne doit laisser aucun lieu de douter que ces sectaires, endurcis aux fatigues, et toujours prêts à se sacrifier pour la cause d'une religion qui leur commande de verser le sang des autres nations, ne soient continuellement tourmentés par la soif des conquêtes : tout porte à croire qu'avec le

temps, et par le moyen d'une artillerie qu'ils ne tarderont pas à se former, ils parviendront enfin à ranger sous leur obéissance les deux grandes provinces ci-devant nommées (la Syrie et la Mésopotamie). Bagdad, Bassora, Moussol, Alep et Damas, qui en sont les villes principales, quelque bien fortifiées qu'elles puissent être, ne sauroient tenir longtemps contre ce torrent dévastateur. Ce n'est pas que les Wahabis soient capables d'enlever ces places par les manœuvres d'un siége régulier et bien dirigé; mais en se bornant à piller les villages des alentours, à ravager les campagnes, à détrousser les caravanes, à interrompre enfin toute communication de ces villes avec le dehors pour leur faire éprouver les horreurs d'une famine complète, ils viendroient aisément à bout de les réduire. Cela seroit d'autant plus facile qu'elles n'auroient guères à espérer de secours prompts et efficaces de la part de la Porte, vu la foiblesse actuelle de cette puissance, qui n'a pas même la force d'étouffer les germes

de séditions qui pullulent jusques dans le centre de ses possessions.

EXTRAIT *d'une seconde lettre d'Alep, en date du* 14 *mars* 1807.

Je m'empresse de vous donner la nouvelle très-importante de la mésaventure arrivée aux pélerins, qui après être partis de Damas pour se rendre à la Mecque, ayant à leur tête selon l'usage l'*Emir-el-hage*, Abd-allah-pacha, ont été arrêtés au milieu de leur route par les Wahabis, et exposés à de nouvelles vexations. Ces sectaires avoient dicté l'an passé au même pacha des conditions rigoureuses qui interdisoient au convoi qu'il conduisoit toute espèce de pompe extérieure; indignés de voir qu'il ne s'y étoit pas conformé, ils lui ont signifié l'ordre de suspendre sa marche et de s'en retourner avec toute la caravane, le menaçant d'un pillage complet, s'il s'avisoit de faire la moindre ré-

sistance. Abd-allah-pacha a voulu entrer en composition, mais il n'a pas été écouté, et comme il hésitoit à se soumettre à l'ordre qui lui avoit été intimé, il s'est vu tout-à-coup enveloppé par les Wahabis, qui après avoir pillé, maltraité et même massacré grand nombre de pélerins, l'ont forcé enfin à rétrograder et à retourner à Damas, où il se trouve en ce moment, fort incertain du parti qu'il doit prendre.

EXTRAIT *d'une troisième lettre datée de Bagdad, le 8 juillet* 1807.

Depuis les derniers détails que je vous ai transmis, sur la situation des affaires politiques de ce pays, il ne s'est passé ici rien d'intéressant et qui puisse mériter votre attention, si ce n'est l'avis qu'on a reçu de l'apparition subite d'un corps de Wahabis sur les bords de l'Euphrate. Leur dessein paroît être de couper le passage à la caravane qui se prépare à se mettre en route pour Alep; celle-ci vient en con-

séquence de recevoir ordre du Gouvernement de différer son départ, et le kiaya se dispose à se rendre avec trois ou quatre mille Arabes à Ana, ville située sur le même fleuve, à quelques lieues de Bagdad, afin d'en repousser les sectaires dans le cas où ils en approcheroient. Le pacha même doit, dit-on, quitter incessamment sa résidence, et aller occuper les avenues d'Imam-Ali, lieu que l'on croit menacé de rechef d'un pillage prochain.

Un second corps de Wahabis, très-considérable, s'est porté plus haut vers *Deïr*, lieu situé également sur l'Euphrate, à cinq journées d'Alep. Des Arabes fugitifs venus récemment de cet endroit, ont assuré que l'intention de ces brigands étoit d'y construire un fort pour recevoir une garnison, et qu'ils avoient déja rassemblé tous les matériaux nécessaires pour cela. Ceci démontre assez le projet qu'ont les Wahabis d'entrer dans la Mésopotamie, où ils n'ont pu pénétrer jusqu'à ce jour; et une fois qu'ils y auront mis les pieds, toutes les forces réunies de la Porte ne pourroient peut-être plus venir à bout de les en chasser.

EXTRAIT *d'une quatrième lettre datée de Bagdad, le 30 juillet 1807.*

Nous venons d'apprendre par des avis certains la triste nouvelle du saccagement d'*Ana*, exécuté par un corps combiné de Wahabis et d'Al-Ubeids, à la tête duquel se trouvoit Létouf-beg, fils du fameux Schawi-zaïdeh, qu'Ali-pacha a fait étrangler il y a quelques années. Les cruautés qui ont été commises dans cette ville sont horribles, et rappellent le souvenir affreux de celles qu'exercèrent ces brigands en 1802, dans la ville d'Imam-Hussein. Ils ont mis tout à feu et à sang, et après avoir massacré la majeure partie des habitans, ils se sont retirés précipitamment, chargés de dépouilles, et entraînant avec eux en esclavage un grand nombre de femmes et d'enfans.

Le kiaya qui s'étoit porté vers Ana avec trois ou quatre mille Arabes, n'a pu sauver cette ville du pillage, et l'on dit qu'il va revenir bientôt pour augmenter ses forces.

et marcher au secours de Hilla, et des autres lieux environnans qui se trouvent menacés du même sort (1).

(1) On trouve dans le voyage en Perse de M. Ed. Scott Waring, intitulé : *A Tour to Sheeraz by the Route of Kazroon and Feerozabad*, et publié à Londres en 1807, un chapitre assez long sur l'histoire et la religion des Wahabis. Les faits n'y sont pas toujours présentés de la même manière que dans la Notice qu'on vient de lire. J'aurois joint ici ce chapitre du voyage de M. Waring, si je n'avois pas eu lieu d'espérer que M. Langlès nous donnera une traduction de ce même voyage. Le lecteur pourra aussi consulter les Observations sur les Wahabites, publiées dans le Magasin encyclopédique, *année* 10, *tom.* IV, *pag.* 35 *et suiv.*

Note de l'Éditeur.

NOTICE

SUR LES YÉZIDIS.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

La Notice que je donne ici sur la secte des Yézidis, ou Yézides, a pour auteur le Père Maurice Garzoni, religieux de l'ordre des frères-prêcheurs, qui a exercé pendant dix-huit ans les respectables fonctions de missionnaire dans le Kurdistan, et auquel nous devons une grammaire et un vocabulaire de la langue des Kurdes, publiés en italien à Rome, en 1787. M. l'abbé Sestini, qui dans un voyage de Constantinople à Bassora, et de Bassora à Constantinople, fait en 1781 et 1782, avoit eu occasion de passer près de la montagne de Singiar, habitée par les Yézidis, ayant trouvé à Moussol (ou Mosul), le Père Garzoni, le pria de lui fournir quelques renseignemens sur cette secte.

Ce religieux, de retour de sa mission, fit remettre à Florence à M. Sestini la Notice que l'on va lire, et celui-ci a cru convenable d'en faire jouir le public, et l'a insérée dans un recueil d'opuscules italiens, qu'il a fait imprimer à Berlin, en 1807, sous ce titre, *Viaggi e opuscoli diversi di Domenico Sestini.* Cette Notice m'a paru assez curieuse pour mériter d'être traduite en français; en conséquence, j'en ai fait une traduction que je donne ici avec quelques notes.

Plusieurs voyageurs et autres écrivains ont parlé des Yézidis, et leurs récits méritent d'être comparés. M. Niebuhr, dont le voyage est un trésor d'observations présentées avec autant de simplicité que d'exactitude, s'est étendu assez au long sur les Yézidis qu'on appelle aussi suivant lui *Davasin*, dans le récit de son voyage de Bagdad à Moussol. M. l'abbé Sestini en a aussi

parlé, mais avec très-peu de détails dans son voyage à Bassora. Mais l'écrivain auquel nous devons le plus de renseignemens sur cette secte, et qui mérite beaucoup de confiance, quoique peut-être il ait admis quelques fables, c'est Michel Febvre, qui dans son Théâtre de la Turquie, publié à Paris en 1682, a consacré plusieurs chapitres à exposer toutes les connoissances qu'il avoit acquises sur les Yézidis, en les fréquentant, et par un séjour assez long dans leur pays. Il rapporte aussi plusieurs phrases de leur langue, qui est, ainsi qu'il le reconnoît, la même que celle des Kurdes, et il est aisé de voir que ces phrases sont effectivement en langue kurde. Le docteur Hyde, dans l'*Appendix* de son Traité *de Religione veterum Persarum*, a donné un long extrait de l'ouvrage de Michel Febvre, et il y faut joindre quelques autres notions sur la même secte, qui se trou-

vent aussi dans ce même *Appendix*, et que Hyde a tirées du Voyage du Père du Chinon. Mais le docteur anglois s'est trompé en faisant dire à Michel Febvre que les Druzes haïssent les Yézidis, et cherchent toutes les occasions de les tuer, quoiqu'ils aient les uns et les autres la même langue, et portent en commun le nom de Kurdes, et que la principale différence qu'il y a entre eux consiste dans la religion et la manière de se vêtir. C'est en parlant des Kurdes que Michel Febvre avoit dit : « Ils croient faire un sacrifice à « Dieu de tuer un Jézide.....; cepen- « dant ils ont la même langue et le « même nom que les Jézides, qui s'ap- « pellent semblablement Kurdes; mais « ils diffèrent d'eux en matière de reli- « gion, et dans la manière de se vêtir...; « d'où vient l'aversion mortelle qu'ils « ont réciproquement les uns contre les « autres. » J'ai dû faire cette unique ob-

servation, parce que l'autorité du docteur Hyde, dont l'ouvrage est beaucoup plus lu que celui de Michel Febvre, auroit pu induire en erreur, et faire croire qu'il y a des Druzes dans la Mésopotamie.

Les notions que l'on a eues jusqu'ici sur les Yézidis, ne peuvent être que fort imparfaites, parce qu'on les tient, du moins pour la plus grande partie, des Mahométans, où des Chrétiens, qui habitent les contrées voisines de celles qu'occupent les Yézidis, et non de quelqu'un de ces sectaires, *qui*, comme le dit M. Niebuhr, *tiennent les principes de leur religion fort cachés. Ils se disent Mahométans, Chrétiens ou Juifs, suivant le parti auquel ils savent qu'appartient celui qui s'informe de leur religion. Ils parlent avec vénération de l'alcoran, de l'évangile, des cinq livres de Moïse et des psaumes, et*

quand encore on les convainc d'être Jésidiens (Yézidis), ils soutiennent alors d'être de la même religion que les Sunnites (Voy. en Arabie, tom. II, pag. 279.).

Au reste mon intention n'est point de comparer ici les divers récits qui concernent les Yézidis. Ce que j'en ai dit n'est que pour servir d'introduction à la Notice du Père Garzoni.

NOTICE

SUR

LA SECTE DES YÉZIDIS.

Entre les sectes nombreuses qui se sont élevées dans la Mésopotamie, parmi les Musulmans, après la mort de leur prophète, il n'en est aucune qui soit odieuse à toutes les autres autant que celle des Yézidis. Les Yézidis ont pris leur nom du scheikh Yézid, auteur de leur secte, et ennemi déclaré de la famille d'Ali. La doctrine dont ils font profession, est un mélange du manichéisme, du mahométisme et de la croyance des anciens Perses. Elle se conserve parmi eux par tradition, et est transmise de père en fils sans le secours d'aucun livre : car il leur est défendu d'apprendre à lire et à écrire. Ce défaut de livres est sans doute la cause, pour laquelle les hi-

toriens Mahométans ne parlent de cette secte qu'en passant, et pour désigner sous ce nom des gens abandonnés au blasphême, cruels, barbares, maudits de Dieu, et infidèles à la religion de leur prophète. Par une suite de cela on ne peut se procurer, relativement à la croyance des Yézidis, aucunes notions certaines, si ce n'est ce qu'on observe aujourd'hui même parmi eux.

Les Yézidis ont pour premier principe de s'assurer l'amitié du Diable, et de mettre l'épée à la main pour sa défense. Aussi s'abstiennent-ils non-seulement de le nommer, mais même de se servir de quelque expression dont la consonnance approche de celle de son nom. Par exemple un fleuve (1) se nomme dans le langage ordinaire *schatt*, et comme ce mot à quelque léger rapport avec le mot *scheïtan*, nom du Diable, les Yézidis appellent un fleuve *avé mazen*, c'est-à-dire, *grande eau*. De même encore les Turcs maudissent fréquemment le Diable, en se servant pour cela du mot *nal*, qui veut dire *malédiction*; les Yézidis évitent avec

(1) Voy. Hyde, *de Relig. vet. Pers.*, pag. 492.

grand soin tous les mots qui ont quelque analogie avec celui-là. Ainsi au lieu du mot *nal* qui signifie aussi *fer de cheval*, ils disent *sol*, c'est-à-dire, *semelle des souliers d'un cheval*, et ils substituent le mot *solker*, qui veut dire *savetier*, au terme du langage ordinaire *nalbenda*, qui signifie *maréchal* (1). Quiconque fréquente les lieux qu'ils habitent, doit être très-attentif à ne point prononcer les mots *dia-*

(1) On voit par les mots cités ici que les Yézidis, comme l'assure plus bas l'auteur de cette Notice, parlent la langue kurde, idiôme formé en grande partie d'arabe et de persan plus ou moins altéré. *Schatt*, fleuve, est un mot arabe. C'est sans doute par erreur que le Père Garzoni a écrit *Siahht* dans son vocabulaire kurde (*Grammat. e Vocabol. della ling. Kurda*, pag. 147.) *Avé*, *eau*, est le persan *ab*; *mazen*, *grand* est l'arabe *moazzem* corrompu (*ibid.*, pag. 184); *nal* est pour *lan*, mot arabe qui veut dire *maudire* (*ibid.*, pag. 181); *nal*, *fer de cheval*, est purement arabe (*ibid.*, pag. 145); *nalbenda*, *maréchal*, est formé du mot arabe précédent, et de *bend*, mot persan qui signifie proprement *lier*, et qui entre dans la composition de plusieurs mots qui indiquent diverses sortes d'artisans (*ibid.*, pag. 183).

blâ et *maudit*, et surtout ceux-ci, *maudit soit le diable;* autrement, il courroit grand risque d'être maltraité, ou même tué. Quand leurs affaires les attirent dans les villes Turques, on ne peut pas leur faire de plus grand affront que de maudire le diable devant eux, et si la personne qui a eu cette imprudence vient à être rencontrée en voyage par des Yézidis et reconnue, elle est en grand danger d'éprouver leur vengeance. Il est arrivé plus d'une fois que des hommes de cette secte ayant été arrêtés pour quelque crime par la justice Turque, et condamnés à mort, ont mieux aimé subir leur condamnation que d'user de la faculté qui leur étoit accordée, de s'y soustraire, en maudissant le Diable.

Le Diable n'a point de nom dans le langage des Yézidis. Ils se servent tout au plus pour le désigner de cette périphrase, *scheikh mazen*, le grand chef. Ils admettent tous les prophètes et tous les saints révérés par les Chrétiens, et dont les monastères situés dans leurs environs portent les noms. Ils croient que tous ces saints personnages, lorsqu'ils vivoient sur la terre, ont été distin-

gués des autres hommes plus ou moins, selon que le diable a résidé plus ou moins en eux : c'est surtout, suivant eux, dans Moïse, Jésus-Christ et Mahomet qu'il s'est le plus manifesté. En un mot, ils pensent que c'est Dieu qui ordonne, mais qu'il confie au pouvoir du Diable l'exécution de ses ordres.

Le matin, à peine le soleil commence-t-il à paroître, qu'ils se jettent à genoux les pieds nus, et que tournés vers cet astre, ils se mettent en adoration, le front contre terre. Pour faire cet acte de dévotion, ils se retirent à part, loin de la présence des hommes ; ils font leur possible pour n'être point vus quand ils s'acquittent de ce devoir, dont ils se dispensent même suivant les circonstances.

Ils n'ont ni jeûnes, ni prières, et disent pour justifier l'omission de ces œuvres de religion, que le scheikh Yézid a satisfait pour tous ceux qui feront profession de sa doctrine jusqu'à la fin du monde, et qu'il en a reçu l'assurance positive dans ses révélations ; c'est en conséquence de cela qu'il leur est défendu d'apprendre à lire

et u écrire. Cependant tous les chefs des tribus et des gros villages soudoient un docteur mahométan pour lire et interpréter les lettres qui leur sont adressées par les seigneurs et les pachas Turcs, et pour y répondre. Relativement aux affaires qu'ils ont entre eux, ils ne se fient jamais à aucune personne d'une autre religion ; ils envoient leurs ordres et font faire toutes leurs commissions de vive voix, par des hommes de leur secte.

N'ayant ni prières, ni jeûnes, ni sacrifices, ils n'ont aussi aucune fête. Ils tiennent cependant le 10 de la lune d'août, une assemblée dans le voisinage du tombeau du scheikh Adi. Cette assemblée, à laquelle beaucoup de Yézidis se rendent de contrées éloignées, dure toute cette journée et la nuit suivante. Cinq ou six jours avant ou après celui où elle a lieu, les petites caravanes courent risque d'être attaquées dans les plaines de Moussol et du Kurdistan, par ces pélerins qui voyagent toujours plusieurs ensemble, et il est rare qu'une année se passe sans que ce pélerinage donne lieu à quelque fâcheux événé-

nement. On dit qu'un grand nombre de femmes des Yézidis, à l'exception cependant des filles qui ne sont point encore mariées, se rendent des villages voisins à cette réunion, et que cette nuit-là, après avoir bien bu et mangé, l'on éteint toutes les lumières, et l'on ne parle plus jusqu'aux approches de l'aurore, instant auquel tout le monde se retire. On peut se faire une idée de ce qui se passe dans ce silence et à la faveur des ténèbres.

Aucune espèce de nourriture n'est défendue aux Yézidis, excepté la laitue et la citrouille. Ils ne font jamais dans leurs maisons de pain de froment, mais seulement du pain d'orge; je ne sais point quelle en est la raison.

Ils emploient pour leurs sermens les mêmes formules qui sont en usage parmi les Turcs, les Chrétiens et les Juifs; mais le serment le plus fort qu'ils fassent entre eux, est de jurer par l'*étendard de Yézid*, c'est-à-dire, par leur religion.

Ces sectaires [illegible] un très-grand respect pour les monastères chrétiens qui sont dans leurs environs. Quand ils vont les visiter,

ils ôtent leurs chaussures avant d'entrer dans l'enceinte, et marchant pieds nus, ils baisent la porte et les murs; ils croient par là s'assurer la protection du saint dont le couvent porte le nom. S'il leur arrive, pendant une maladie, de voir en rêve quelque monastère, ils ne sont pas plutôt guéris qu'ils vont le visiter, et y porter des offrandes d'encens, de cire, de miel, ou de quelque autre chose. Ils y demeurent environ un quart d'heure, et en baisent de nouveau les murailles avant de se retirer. Ils ne font aucune difficulté de baiser les mains du patriarche ou de l'évêque, qui est supérieur du monastère. Quant aux mosquées des Turcs, ils s'abstiennent d'y entrer.

Les Yézidis reconnoissent pour chef de leur religion, le scheikh qui gouverne la tribu à laquelle est confiée la garde du tombeau du scheikh Adi, restaurateur de leur secte. Ce tombeau se trouve dans la juridiction du prince d'Amadia (1). Le chef

(1) Amadia est une des principautés des Kurdes. Les princes d'Amadia tiennent le premier rang entre les princes des Kurdes, suivant le Père Ga-

de cette tribu doit toujours être pris parmi les descendans du scheikh Yézid : il est confirmé dans sa place, sur la demande des Yézidis, et moyennant un présent de quelques bourses, par le prince d'Amadia. Le respect que ces sectaires portent au chef de leur religion, est si grand, qu'ils s'estiment très-heureux quand ils peuvent obtenir une de ses vieilles chemises, pour leur servir de linceul : ils croient que cela leur assure une place plus avantageuse dans l'autre monde. Quelques-uns donnent jusqu'à quarante piastres pour une semblable relique, et s'ils ne peuvent l'obtenir toute entière, ils se contentent d'en avoir une portion. Quelquefois le scheikh lui-même envoie une de ses chemises en présent. Les Yézidis font passer secrètement à ce chef suprême une portion de tous leurs brigandages, pour l'indemniser des dépenses que lui occasionne l'hospitalité qu'il exerce envers ceux de sa secte.

zoni, parce qu'ils descendent des khalifes de Bagdad. Les Kurdes soumis au prince d'Amadia, se nomment *Badinan* (*Gramm. e Vocab. della ling. Kurda*, pag. 4).

Le chef des Yézidis a toujours près de lui un autre personnage qu'ils appellent *kotchek* (1), et sans le conseil duquel il n'entreprend rien. Celui-ci est regardé comme l'oracle du chef, parce qu'il a le privilége de recevoir immédiatement des révélations du Diable. Aussi quand un Yézidi hésite s'il doit entreprendre quelque affaire importante, il va trouver le *kotchek*, et lui demander un avis, qu'il n'obtient point néanmoins sans qu'il lui en coûte quelque argent. Avant de satisfaire à la consultation, le *kotchek*, pour donner plus de poids à sa réponse, s'étend tout de son long par terre,

(1) *Kotchek* est un mot persan, qui signifie *petit*, et parmi les moines Turcs, un *frère-lai*. Michel Febvre dit que lorsqu'un Yézidi veut prendre l'habit noir, le supérieur le lui donne avec certaines cérémonies, après quoi il embrasse le *novice*, et que depuis ce moment on commence à l'appeler *cutchaco*, c'est-à-dire *clerc* ou *disciple*. Suivant Hyde (*de Rel. vet. Pers.*, pag. 491), les prêtres des Yézidis se nomment *murid* : or *murid* est un mot arabe qui signifie *novice*, *disciple*. [illegible] est donc synonyme de *murid*; le premier mot est persan, le second arabe.

et se couvrant il dort, ou fait semblant de dormir, après quoi il dit qu'il lui a été révélé pendant son sommeil telle ou telle décision : quelquefois il prend un délai de deux ou trois nuits, pour donner sa réponse. L'exemple suivant fera voir combien est grande la confiance que l'on a en ses révélations. Jusqu'à il y a environ quarante ans, les femmes des Yézidis portoient comme les femmes Arabes, afin d'épargner le savon, des chemises bleues teintes avec l'indigo. Un matin, lorsque l'on s'y attendoit le moins, le *kotchek* alla trouver le chef de la secte, et lui déclara que pendant la nuit précédente il lui avoit été révélé, que le bleu étoit une couleur de mauvais augure et qui déplaisoit au Diable. Il n'en fallut pas davantage pour que l'on envoyât sur le champ à toutes les tribus par des exprès, l'ordre de proscrire la couleur bleue, de se défaire de tous les vêtemens qui étoient de cette couleur, et d'y substituer des habits blancs. Cet ordre fut exécuté avec une telle exactitude, que si aujourd'hui un Yézidi se trouvant logé chez un Turc ou chez un Chrétien, on lui donnoit une couverture de lit bleue,

il dormiroit plutôt avec ses seuls vêtemens, que de faire usage de cette couverture, fût-ce même dans la saison la plus froide.

Il est défendu aux Yézidis d'ajuster leurs moustaches avec des ciseaux, ils doivent les laisser croître naturellement : aussi y en a-t-il parmi eux dont on aperçoit à peine la bouche.

Cette secte a aussi ses satrapes (1), qui sont connus du côté d'Alep sous le nom de *fakiran (2)*, et que le vulgaire appelle *karabasche*, parce qu'ils portent sur la tête un *bonnet noir* avec des bandelettes de même couleur. Leur manteau ou *aba*, est pareillement noir, mais leurs habits de dessus sont

(1) Je ne sais ce que le Père Garzoni entend par *satrapes*. Il semble que les gens dont il parle ici seroient mieux désignés par le nom de *santons*. Michel Febvre dit précisément que les *Jézides vêtus de noir sont estimés des autres comme les religieux de la secte*.

(2) Dans l'original italien, on lit *takiran*, mais c'est indubitablement une faute : car Michel Febvre parlant des Yézidis vêtus de noir, dit : *ils se font appeler* fakirs, *c'est-à-dire, pauvres....., quoiqu'ils soient riches.*

blancs. Ces gens-là sont en très-petit nombre; partout où ils vont, on leur baise les mains, et on les reçoit comme des ministres de bénédiction, et des présages de bonne fortune. Quand on les appelle auprès d'un malade, ils lui imposent les mains sur le cou et sur les épaules, et sont bien récompensés de leurs peines. Si ils sont mandés pour assurer à un mort le bonheur dans l'autre monde, avant de vêtir le cadavre, ils le dressent sur ses pieds, et lui touchent légérement le cou et les épaules; ensuite ils le frappent de la paume de la main droite, lui adressant en même temps ces mots en langue kurde, *ara béhescht (1)*, c'est-à-dire *vas en paradis*. Ils sont chèrement payés pour cette cérémonie, et ne se contentent point d'une modique rétribution.

Les Yézidis croient que les ames des morts vont dans un lieu de repos, où elles jouissent d'un degré de félicité plus ou moins grand, en proportion de leurs mérites; et

(1) Le Père Garzoni [illegible] vocabulaire kurde, écrit *arra* (pag. 89), et *baesct* (pag. 123); ce dernier mot est persan.

qu'elles apparoissent quelquefois en songe à leurs parens et à leurs amis, pour leur donner avis de ce qu'elles desirent. Cette croyance leur est commune avec les Turcs. Ils sont persuadés aussi qu'au jour du jugement universel, ils s'introduiront dans le paradis, les armes à la main.

Les Yézidis sont partagés en plusieurs peuplades ou tribus, indépendantes les unes des autres. Le chef suprême de leur secte n'a d'autorité, pour le temporel, que sur sa seule tribu : néanmoins, lorsque plusieurs tribus sont en différent les unes avec les autres, il est de son devoir d'employer sa médiation pour les concilier, et il est rare que les efforts qu'il fait pour cela ne soient pas couronnés d'un heureux succès. Quelques-unes de leurs tribus demeurent dans les domaines du prince de Gioulemerk, d'autres dans le territoire du prince de Gézirèh; il y en a qui font leur résidence dans les montagnes dépendantes du gouvernement de Diarbékir, d'autres sont dans le ressort du prince d'Amadia. Du nombre de ces dernières, est la plus noble de toutes les tribus, qui est connue sous le nom de *scheikhan*, et dont le schéikh,

qu'ils appellent *mir*, c'est-à-dire *prince*, est le chef suprême de la religion, et le gardien du tombeau du scheikh Adi. Les chefs des villages occupés par cette tribu descendent tous d'une même famille, et pourroient se disputer la primatie, si il survenoit entre eux quelque division. Cependant entre toutes leurs peuplades, la plus puissante et la plus redoutable est celle qui habite la montagne de Singiar, entre Moussol et le fleuve Khabour, et qui est divisée entre deux scheikhs, dont l'un commande à la partie du Levant, et l'autre à celle du Midi. La montagne de Singiar fertile en diverses sortes de fruits, est d'un accès très-difficile, et la peuplade qui l'occupe met sur pied plus de six mille fusiliers, sans compter la cavalerie armée de lances. Il ne se passe guère d'année, que quelque grosse caravane ne soit dépouillée par cette tribu. Les Yézidis de cette montagne ont soutenu plusieurs guerres contre les pachas de Moussol et de Bagdad; dans ces occasions, après qu'il y a eu beaucoup de sang répandu de part et d'autre, le tout finit par s'arranger moyennant de l'argent. Ces Yézidis sont

redoutés en tout lieu, à cause de leur cruauté: lorsqu'ils exercent leurs brigandages armés, ils ne se bornent pas à dépouiller les personnes qui tombent entre leurs mains, ils les tuent toutes sans exception; si dans le nombre il se trouve des *schérifs*, descendans de Mahomet, ou des docteurs musulmans, ils les font périr d'une manière plus barbare, et avec plus de plaisir, croyant acquérir par-là un plus grand mérite (1).

(1) M. Olivier a eu plusieurs fois occasion, dans son *Voyage dans l'Empire Othoman, l'Egypte et la Perse*, de faire mention des Yézidis, qu'il nomme *Jésides*, mais il donne bien peu de détails sur leurs mœurs et leur religion. Ceux qui habitent la montagne de Singiar, sont, dit-il, un peuple méchant, cruel, inhospitalier, qui a des mœurs et une religion différentes de celles des autres peuples de la Mésopotamie (tom. 2, pag. 342). Ils n'ont jamais tenté de s'établir à Moussol, parce qu'ils sont encore plus méprisés que les Juifs, et qu'on ne leur permettroit point l'exercice de leur religion; ils préfèrent de rester sur la montagne de Singiar, et dans quelques villages à l'est du Tigre, où ils ont conservé une sorte d'indépendance (*ibid.*, p. 357). Sur les deux rives du Zab sont plusieurs villages habités par des Yézidis domiciliés, agriculteurs,

Le Grand-Seigneur tolère les Yézidis dans ses états, parce que, suivant l'opinion des docteurs mahométans, l'on doit considérer comme fidèle et vrai croyant, tout homme qui fait profession des dogmes fondamentaux, *il n'y a point d'autre Dieu que Dieu,* et *Mahomet est l'apôtre de Dieu*, quoique d'ailleurs il manque à tous les autres préceptes de la loi musulmane.

D'un autre côté, les princes kurdes souffrent les Yézidis pour leur intérêt particulier : ils tâchent même d'attirer un plus grand nombre de tribus de cette nation, dans leurs domaines; car les Yézidis étant d'un courage à toute épreuve, bons soldats tant de pied que de cheval, et très-propres à

riches en bestiaux, et moins féroces que ceux de la montagne de Singiar. Ils ont leurs *agas*, et dépendent suivant leur position, du pacha de Moussol, ou de celui de Bagdad. Plusieurs de ces Yézidis n'ont point d'autre occupation que celle de faire passer sur leurs *kéleks* ou radeaux (ci-devant p. 51), les caravanes nombreuses qui vont d'Amadia, Moussol et Gézirèh, à Erbil, Kerkouk, Schèhrzour et Bagdad, ou qui viennent de ces dernières villes (*ibid*, p. 367 et 369.).

faire un coup de main et à piller de nuit les campagnes et les villages, ces princes s'en servent avec beaucoup d'avantage, soit pour réduire celles des tribus mahométanes de leur ressort qui leur refusent l'obéissance, soit pour combattre les autres princes, quand ils sont en guerre avec eux. D'ailleurs les Mahométans sont dans la ferme persuasion que tout homme qui périt de la main d'un de ces sectaires, meurt martyr; aussi le prince d'Amadia a-t-il soin de tenir toujours auprès de lui un bourreau de cette nation, pour exécuter les sentences de mort contre les Turcs. Les Yézidis ont la même opinion relativement aux Turcs, et la chose est réciproque; si un Turc tue un Yézidi, il fait une action très-agréable à Dieu, et si un Yézidi tue un Turc, il fait une œuvre très-méritoire aux yeux du *grand scheikh*, c'est-à-dire du Diable. Lorsque le bourreau d'Amadia est demeuré quelques années au service du prince, il quitte son emploi, afin qu'un autre puisse, en lui succédant, acquérir le même mérite; et en quelque lieu que le bourreau, après avoir résigné cette charge, se présente chez les Yézidis, on le

reçoit avec vénération, et on baise ses mains, sanctifiées par le sang des Turcs. Les Persans au contraire, et tous les Mahométans attachés à la secte d'Ali, ne souffrent point de Yézidis dans leurs états; bien plus, il est défendu parmi eux de laisser la vie à ces sectaires.

Il est permis aux Turcs, lorsqu'ils sont en guerre avec les Yézidis, de faire esclaves leurs femmes et leurs enfans, et de les garder pour leur propre usage, ou de les vendre; les Yézidis n'ayant pas la même permission à l'égard des Turcs, font tout périr. Si un Yézidi veut se faire Turc (1), il suffit, pour toute profession de foi, qu'il maudisse le Diable, et ensuite qu'il apprenne à son aise à faire les prières à la manière des Turcs: car les Yézidis reçoivent la circoncision huit jours après leur naissance (2).

(1) C'est-à-dire, renoncer à sa secte, pour embrasser la secte musulmane des Sunnis.

(2) L'auteur de la Description du Pachalik de Bagdad assure, au contraire, que les Yézidis ne sont pas circoncis (ci-devant page 98). Michel Febvre, dans son *Théâtre de la Turquie*, dit (page 167): « Ils évitent autant qu'il peuvent la

Tous les Yézidis parlent la langue kurde; il y en a parmi eux qui savent le turc ou l'arabe, parce qu'ils ont souvent occasion de fréquenter des personnes qui parlent l'une ou l'autre de ces langues, et à cause de l'avantage qu'ils trouvent à traiter leurs propres affaires avec plus de sûreté, en ne se servant point d'interprètes.

Sans doute les Yézidis ont bien d'autres erreurs ou superstitions, mais comme ils n'ont aucun livre, celles que j'ai exposées sont les seules dont j'aie pu me procurer la connoissance. D'ailleurs beaucoup de choses, chez eux, sont sujettes à changer, en conséquence des prétendues révélations de leur *kotchek*, ce qui augmente la difficulté de connoître à fond leur doctrine.

« circoncision, et ne la recoivent qu'autant qu'ils « y sont contraints par les Turcs de vive force, et « par la violence des tourmens. »

POÉSIES

PERSANES.

TRADUCTION

DE DIVERSES

POÉSIES PERSANES.

I. (1)

CELLE qui est l'objet de mon amour, vient de me déclarer qu'elle ne m'accordera plus de baiser qu'au prix de mon ame. Ah! que n'en ai-je mille, pour les lui sacrifier toutes!

(1) Cette ode, ou *gazel*, et les trois suivantes, ont pour auteur le roi de Perse *Feth-Ali-schah*. Les poésies de ce prince, et diverses odes composées à sa louange par un poète nommé *Feth-Ali-khan*, et auquel ses talens distingués ont valu le surnom de *prince des poètes*, forment une petite anthologie, intitulée : *Zinat almadaïh*, c'est-à-dire, l'*Ornement des panégyriques*. Ce souverain en a fait remettre lui-même un exemplaire à S. Ex. M. l'ambassadeur de S. M. l'Empereur et Roi.

La flamme qu'elle a allumée dans mon cœur est si vive, qu'elle brille aux yeux de tout l'univers, comme un flambeau que couvre un cristal transparent. — Ce cœur est un temple chrétien où la beauté a établi son sanctuaire ; les soupirs qui s'en échappent retentissent au loin, comme le son des cloches bruyantes. — Ah ! trop séduisant objet ! que tes regards sont dangereux ! ils blessent indistinctement les cœurs des vieillards, comme ceux des jeunes gens : ils n'étoient pas plus redoutables, les traits meurtriers de *Thous* (1). — Montre-nous ta taille élégante, charme nos sens par tes gestes pleins de grâces ; les voluptueux balancemens de ton corps délicat, ravissent nos ames. Le superbe paon, couvert de confusion, n'ose plus étaler devant toi la riche et pompeuse variété de son plumage. — Tes boucles d'ébène sont autant de chaînes qui tiennent les rois captifs, et les assujettissent au pouvoir de tes charmes ; la poussière que tu foules devient l'ornement du diadême.

(1) *Thous* est le nom d'un héros de l'antiquité persane.

de *Kaous* (1). — Les souverains prosternent leurs fronts orgueilleux sur le seuil de *Khakan* (2), depuis que son hommage a obtenu un regard favorable de ce qu'il aime.

II.

Ce que la fontaine de vie donna autrefois à *Khezr* (3), ta bouche l'accorde d'une manière cent fois plus efficace. — La nature confuse à l'aspect de cette bouche charmante, cache ses rubis et les recèle sous la

(1) Un des anciens rois de Perse.

(2) Les poètes persans ont coutume de prendre un surnom; comme celui de S. M. persane est *Khakan*, les poètes l'insèrent ordinairement à la fin de chacune de leurs odes.

(3) Sous le nom de *Khezr*, les Persans désignent le prophète Elie qui vit éternellement; les Musulmans croient qu'il prit part à une expédition chimérique que fit *Iskender* ou Alexandre, dans la région ténébreuse. C'est, disent-ils, en parcourant cette même région que *Khezr* trouva la fontaine de vie, que cherchoit inutilement le conquérant Macédonien; il s'y désaltéra, et acquit ainsi l'immortalité.

roche. — Tes yeux où sont peintes l'ivresse et la douce volupté, ravissent nos cœurs, et les tiennent captifs dans la fossette de ton menton. — L'amour a allumé dans le mien un feu ardent et que rien ne sauroit éteindre, mon sein est devenu comme un parterre de fleurs. — Ce cœur n'est plus à moi, il soupire suspendu aux anneaux de tes cheveux; et toi, cruelle, tu saisis cet instant pour le percer du trait mortel de tes regards. — En vain essayerois-je de dépeindre les grâces de ta personne chérie; cette tâche est au dessus de mes forces, et je ne saurois m'en acquitter dignement. — Ah ! ne demande point des nouvelles de l'éperdu *Khakan;* tes boucles flottantes l'ont privé de sa raison : déja, avant lui, un peuple entier avoit été victime de leur pouvoir magique.

III.

Eprise de tes charmes, mon ame se consume dans les chaînes, et sous le poids de l'oppression. — Tu m'as dit : l'amour te conduira au tombeau, lève-toi, et sors au

plus tôt de son domaine. — Certes, il m'est bien plus doux d'expirer à tes pieds, que de renoncer à ta possession. — J'en jure par les deux arcs vainqueurs qui ornent ton front, mes jours ont perdu leur lustre; ils sont devenus noirs, comme le jais de ta chevelure. — La douceur de tes lèvres, après laquelle soupire l'infortuné *Khakan*, surpasse de beaucoup pour lui celle du sucre le plus exquis.

IV.

Les nuées printanières planent sur la prairie émaillée; et semblables à mes yeux toujours humides, elles se fondent en larmes. — Mon imagination te cherche partout, les beautés de la nature lui retracent sans cesse ton image enchanteresse; et toi, cruelle, tu t'efforces d'effacer de ta mémoire le souvenir de mes soins amoureux et de ma constance! — Les charmes de ton visage éclipsent ceux de la tendre et riante tulipe: ta taille incomparable humilie l'orgueil des cyprès et des buis. — Que toutes les *Schirin* des villes viennent

rendre hommage à ta beauté : que les *Ferhad* (1) des montagnes perdent leur raison en te voyant. — Comment l'astre du jour auroit-il pu briller au haut des cieux, si la lune de ton visage n'eût caché sous un voile ses feux éblouissans ? — Cruelle ! plutôt que de m'ordonner de m'éloigner de toi, prononce, par pitié, l'arrêt de ma mort. — Jusqu'à quand rejetteras-tu les amoureuses instances de l'éploré *Khakani?* ne cesseras-tu de le désespérer par tes rigueurs ? sera-t-il condamné à verser perpétuellement des larmes ?

V. (2)

Trône d'*Iskender* et de *Dara*, félicite-toi ; un autre *Iskender*, en se ceignant le front

(1) *Ferhad* et *Schirin* sont deux amans, dont l'histoire a été écrite en vers par divers poètes. Le premier habitoit dans les montagnes, et se plaisoit à y graver sans cesse le nom de l'objet de son amour.

(2) Dans cette ode, composée par *Feth-Ali-khan*, en l'honneur du roi de Perse, l'auteur célèbre l'avénement au trône de ce prince, ses vertus émi-

du bandeau royal (1), vient de te rendre ton antique splendeur! — Prince aussi élevé que *Suleïman (2)*, dont le génie a la vivacité, et la figure l'éclat du soleil! Sous son règne la terre embellie est devenue semblable au jardin de *Minoui (3)*; sa vigilance et ses soins ont fait revivre la justice et la bienfaisance. — Son cœur est un océan de magnanimité; il rend ses peuples heureux, et l'univers contemple en souriant le berceau qui l'a vu naître! — Son trône s'élève au dessus de la région éthérée; sa

nentes et sa victoire sur Sadek-khan qui, après la mort d'Aga-Mohammed-khan, avoit osé disputer le trône à Feth-Ali-schah: il avoit levé une puissante armée, et s'étoit même emparé du trésor, et des ornemens royaux; mais Feth-Ali-schah accourut du fond du Farsistan vers la capitale, vainquit le rebelle, et le força à lui rendre hommage. Le poète chante aussi le bienfait que Feth-Ali-schah accorda à ses peuples, en les exemptant des impôts ordinaires, pour la première année de son règne.

(1) *Iskender* et *Dara* sont Alexandre et Darius.

(2) Salomon.

(3) Célèbre architecte.

destinée, plus forte que la roue qui imprime le mouvement aux sphères célestes, jouit encore de toute la vigueur de la jeunesse, tandis que celle-ci porte déja les marques de la décrépitude. — C'est pour répandre et maintenir la gaîté dans ses banquets, et pour seconder le noble essor de sa main généreuse, que dans la saison printanière la treille prodigue son jus délectable, le roseau exquis son sucre délicieux, la tige épineuse sa rose brillante, et la mine féconde son métal précieux. — Illustre monarque qui favorises et encourages les talens, tes états sont aussi vastes que la voûte azurée, et tes légions aussi nombreuses que celles des esprits célestes. — Le firmament s'incline avec respect sur le seuil de ton auguste demeure; et les milices angéliques s'empressent de seconder tes desirs!

Ton imagination sublime conçoit des images poétiques et pleines de charmes, et *Mani* (1) s'empresse aussitôt de prononcer

(1) *Mani* est celui que nous connoissons sous le nom de *Manichée* ou *Manès*, et qui a donné son nom aux *Manichéens*.

sur l'*Englioun* (1) la sentence de destruction. — Tu t'exprimes élégamment en arabe, comme en persan; et ta plume merveilleuse distille sur le papier du musc pur et luisant. — C'est alors qu'on voit les *Zoheïr*, les *Saadi* et les *Selman* (2), joints aux *Gérir*, aux *Ekhtal*, aux *Ehscha* (3), déposer à tes pieds leurs lyres sonores, et s'évanouir de plaisir en entendant réciter tes vers.

Ta colère présage une inévitable destruction, ton front est le siége de la majesté; la libéralité découle de ta main, la modestie est peinte sur ton visage. — La première ressemble à une flamme vive qui

(1) C'est le nom d'un livre qui fut composé par *Mani*, ou Manès, et qui contenoit ses dogmes. Le mot *Englioun* n'est qu'une corruption du grec εὐαγγέλιον *évangile*. Le livre dont il s'agit ici est donc l'évangile de Manès, qui contenoit ses prétendues révélations, et étoit orné de superbes peintures, s'il en faut croire les Orientaux, qui nomment aussi ce livre *ertenk* et *erzenk*.

(2) Poètes fameux de la Perse.

(3) Ce sont les trois plus célèbres poètes qu'ait produits l'Arabie.

incendie et consume tout ce qu'elle atteint; la seconde, à un rayon de lumière qui s'échappe des astres de la nuit; la troisième, aux émanations suaves de l'ambre qui se propagent avec rapidité; la quatrième, au coloris charmant que donne le nectar. — A l'origine du monde, tu étois le but essentiel des générations futures; ce ne fut que pour te donner le jour, que la fécondité fut attachée à l'union des sexes. — Oui, au moment de la formation de ce magnifique univers, tu fus la fin que se proposa, dans son ouvrage, celui qui est la cause première de toutes choses.

Le portier du séjour céleste se sert de la poussière de ton auguste portique, pour composer le parfum qu'exhalent les cheveux de la troupe ravissante des *Gulmans* et des *Houris* (1). — Chaque fois que tu distribues à tes serviteurs des vestes magnifiquement tissues, le firmament, confus à la vue de tes dons précieux, cache sa robe

(1) Les *Gulmans* sont les beaux garçons, et les *Houris* les belles filles que le Coran de Mahomet place dans le paradis.

azurée. — Quand tu descends dans l'arène pour combattre tes ennemis, la terre s'abaisse et tremble sous tes pas; des milliers de têtes tombent sous les coups redoutables. — A peine ton bras invincible se lève pour frapper les plus valeureux guerriers, qu'on les voit fuir devant toi, en t'abandonnant le champ de bataille. — Ainsi, lorsque le soleil se montre tout étincelant de rayons, les étoiles ne peuvent supporter son éclat: elles pâlissent, et se précipitent soudain dans leur demeure occidentale. — Tes jugemens, pleins de force et de lumière, éclairent le cœur des hommes; nulle intelligence ne peut se soustraire à ton regard pénétrant: l'astre du jour craint d'être effacé par les rayons qui s'échappent du Messie, et va se coucher sous les pavillons Chrétiens (1).

Prince, qui possédes un fonds précieux de qualités éminentes, tu es devenu l'orne-

(1) Par cette allusion, qui perd beaucoup de son élégance en passant dans notre langue, le poète compare les jugemens de son héros à ceux du Messie.

ment de l'Empire, par le sage emploi que tu fais de ces incomparables trésors. — Ce grand roi (1), qui fut ton oncle et ton père, dont le règne devoit être borné par les vicissitudes de la tyrannique roue de la fortune, entraîné par le mouvement de cette aveugle et irrésistible force, s'avança de *Rey* vers *Berdèk* pour y recevoir le coup fatal de la mort, et passer subitement de sa couche royale au séjour des bienheureux. — Funeste jour, où la main profane du désordre s'empara des ornemens royaux, du trône et du diadême de *Dara!* — Le brigand (2), dont le crime fut, pour quelques momens, favorisé par la vaste meule du firmament qui entraîne tout sous son énorme poids, saisit ces riches dépouilles et osa s'en décorer avec arrogance. — On vit alors des trésors nombreux, et des bijoux du plus grand prix, dispersés çà et là, et briller dans la poussière, comme les astres qui roulent et scintillent au haut du firmament. — De là suivit cet affreux pillage qui

(1) Aga-Mohammed-khan.

(2) Sadek-khan.

enrichit des milliers d'esclaves, et causa la ruine de tant de maîtres riches et puissans. — Informé de cette horrible catastrophe, tu accours du fond du *Farsistan* vers *Rey*, à la tête de tes vaillantes cohortes; leurs pas agiles soulèvent dans les plaines des vagues de poussière, qui s'élancent jusqu'à la région de la lune. Tu effaças dans cette circonstance par tes abondantes largesses la célébrité du nom de *Hatem-Tey* (1). — Tu livres la bataille à ton rival audacieux; tu enfonces ses bataillons, ton sabre vainqueur fait couler le sang de ses soldats, et tu recouvres la couronne qu'il venoit d'usurper : ainsi furent déconcertés par ta valeur les desseins de la capricieuse fortune! — Tu terrassas le rebelle qui osoit te disputer tes droits légitimes, tu l'humilias; et nouveau *Suleïman*, on te vit arracher des mains d'un génie arrogant l'anneau de la souveraineté (2). — Par les décrets divins, tu

(1) Prince arabe qui s'illustra par ses largesses, sa clémence et ses autres vertus.

(2) La tradition orientale porte que Salomon, fils de David, avoit un empire absolu sur les

montas enfin sur le trône impérial : second *Iskender* tu succédas à un autre *Dara*. — La providence est la force invisible qui te seconde ; et ton bras nerveux maintient la gloire que tu t'es acquise ; l'un confond et anéantit tes ennemis, l'autre protége l'Empire que tu possèdes. — La bonté de ton cœur réprima en toi les mouvemens d'une juste vengeance ; monarque clément, tu accordas à ton ennemi le pardon de ses attentats. — Tu déchargeas tes peuples du poids accablant des impôts ; tu leur fis sentir les effets de ta générosité, et de ta bonté prévenante : par tes bienfaits, tu as mérité que le Très-Haut versât sur ta tête ses riches bénédictions.

Maintenant que tu as détruit tes ennemis, livre-toi aux doux plaisirs d'une vie sans nuages ; et les yeux fixés sur les charmes

Génies, qu'il s'étoit assujettis par le pouvoir d'un anneau où le nom de Dieu étoit gravé en caractères cabalistiques. Par la suite des temps, un de ces esprits supérieurs lui déroba cet anneau merveilleux ; mais Salomon aidé par un ange que Dieu lui envoya, vint à bout de le retirer des mains du rebelle.

des belles, savoure à longs traits le délicieux nectar qui t'est présenté dans des coupes d'or, aux sons ravissans de la flûte et de la harpe. — Cependant, que le vin et les divertissemens ne mettent point en défaut ta vigilance; souviens-toi, ô prince juste et compâtissant, qu'il est des êtres infortunés et des derviches errans et pauvres, que ta main doit secourir. — Dans ces jours de combats (1), où les piques meurtrières menacent de leurs pointes acérées les astres du firmament; la terre foulée aux pieds des superbes coursiers, s'ébranle et gémit; et l'on voit ses sables mouvans se précipiter les uns sur les autres, semblables aux flots agités d'une mer orageuse. — La poussière qui s'élève sous les pas des ardens guerriers, s'étend dans les airs comme un crêpe

(1) Ici, par un de ces travers poétiques si communs aux versificateurs orientaux, dont les productions pèchent toujours par le défaut d'ordre et d'ensemble et par la confusion des pensées, l'auteur abandonne tout-à-coup le fil de sa narration, pour tomber mal-à-propos dans la description d'une bataille imaginaire, terminée par de nouveaux éloges qu'il prodigue à son héros.

funèbre, tandis que la campagne, abreuvée du sang que verse la fureur dont ils sont animés, semble revêtue d'une riche étoffe de soie. — Le trépas, cet ancien et irréconciliable ennemi des humains, traîne après lui le désordre et la rage, et plonge impitoyablement son fatal poignard dans le sein des braves qui courent après la gloire. — La rage des combattans qui donnent et reçoivent la mort, produit sur la terre, des *Gihouns* (1) de sang, et les élancemens impétueux des coursiers élèvent dans les airs des tourbillons de poussière. — L'espérance aux yeux inquiets s'écrie à chaque instant, *montrez-moi;* mais la mort lui répond d'une voix dure et tonnante *non, non* (2). — Alors l'espérance

(1) *Gihoun* est le nom du fleuve *Oxus*, en arabe et en persan.

(2) Par ces deux expressions, *montrez-moi* et *non, non!* le poète fait allusion à un passage du Coran, où il est dit que Moïse, suppliant la Divinité de se montrer à lui, en eut pour toute réponse un *non* foudroyant (Cor., chap. VII, v. 143). Rien n'est sans doute si déplacé que cette froide allusion.

verse des larmes amères; et le glaive de la mort fond sur la tête des victimes, tandis que ses dards terribles les atteignent et les renversent de toutes parts. — Les maux descendent ordinairement du ciel sur la terre, pour frapper les hommes; mais dans ces jours de carnage et de désolation, ils reculent épouvantés vers la région supérieure. — Le firmament lui-même est saisi d'horreur; le son guerrier des clairons, des fifres et des tambours, porte dans son ame le trouble et la tristesse.

Prince qui t'es immortalisé par les éminentes qualités de ton grand cœur, les blessures que fait ton sabre vainqueur sont profondes et incurables; les élémens mêmes en redoutent l'atteinte. — Par les coups de ta lance formidable, tu remplis de sang, dans les champs de bataille, les yeux toujours ouverts des cottes de mailles (1). Telle

(1) Cette comparaison des mailles d'une cotte d'armes à travers lesquelles coule le sang, avec des yeux qui se remplissent de larmes, est très-commune parmi les poètes arabes et persans. Il en est de même de la plupart des comparaisons et des allusions extravagantes que le lecteur aura

on vit autrefois la belle *Leïla* (1) lancer les traits mortels de ses regards contre l'amoureux *Medjnoun*, et lui faire verser des larmes de sang. — Les mugissemens des féroces soldats, et les cris plaintifs des mourans, saisissent d'effroi et de douleur la sphère azurée, qui semble s'intéresser à cette scène sanglante. — *Adem* et *Hawa* (2) croient voir dans ce spectacle affreux l'extinc-

remarquées dans cette pièce et dans les précédentes, et dont l'invention n'appartient ni au poète couronné, Feth-Ali-schah, ni au poète lauréat, Feth-Ali-khan.

M. Scott Waring a joint à son voyage à Schiraz, dont j'ai déjà parlé (ci-devant page 182), une notice très-curieuse sur la poésie des Persans, et sur leurs plus célèbres poètes, et il en a rapporté beaucoup de morceaux choisis. Il seroit à désirer seulement que le texte fût imprimé plus correctement.

Note de l'Éditeur.

(1) *Leïla* et *Medjnoun* sont deux amans célèbres, dont les amours et la constance ont été chantés par divers poètes. M. Chézy a publié une traduction élégante d'un poème de *Djami*, intitulé: *Leïla et Medjnoun*.

(2) Adam et Eve.

tion de leur postérité ; ils font retentir les rivages de leurs gémissemens. — O roi triomphateur ! quand tu te précipites dans les rangs ennemis, la victoire s'empresse de s'associer à ton glaive redoutable. — Saturne est saisi à ton aspect d'une crainte respectueuse ; en te voyant porter partout l'effroi et la destruction, il tremble et recule au haut des cieux. — Aucun héros de l'antiquité n'eut en partage ta valeur et ton intrépidité ; *Roustem* (1) lui-même, te rend les armes.

Depuis l'instant que j'ai frappé de mon front le seuil de ton palais, les astres m'ont respecté, et j'ai orgueilleusement foulé aux pieds les deux étoiles voisines du pôle (2). — En versant tes grâces sur moi, tu m'as élevé de la terre jusqu'au firmament ; mais, hélas ! mon imagination interdite rampe et fait de vains efforts pour s'élever à la hauteur de mon sujet ; les expressions me manquent pour te témoigner dignement ma re-

(1) C'est l'Hercule persan.

(2) Les deux étoiles les plus brillantes de la grande Ourse.

connoissance. — Mon intelligence se confond devant ta majesté ; et ma foible langue ne sauroit chanter tes éminentes vertus, quoique par ton influence propice, mes vers aient déja surpassé ceux des autres poètes. — J'ai roulé dans mon esprit mille pensées, et je me suis exercé longtemps à tracer tes louanges ; mais convaincu enfin de ma propre foiblesse, j'ai dû renoncer à cette tâche difficile, pour t'adresser mes humbles vœux. — Puisse ton autorité se maintenir, et ta gloire s'étendre sans cesse dans les sept climats, aussi longtemps que les sept planètes erreront dans l'immensité du firmament, et que les cieux tourneront régulièrement autour du globe terrestre.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

A.

Aba *ou* Abba, manteau de bure. Page 60. Aba des Yézidis 202.

Abd-allah ; Arabes qui appartiennent à la tribu des Béni-Giullas 144.

Abd-allah-pacha, Emir-el-hage, se rend à la Mecque avec la caravane des pélerins 160. Repousse un détachement de Wahabis 161. Négocie avec Séhoud, commandant des Wahabis *Ibid.* Interpose sa médiation en faveur du Schérif Ghaleb 163. Entre à la Mecque 164. Commande la caravane en 1806 et 1807, 178. Est obligé de revenir à Damas, après avoir été battu par les Wahabis 179.

Abd-almaïn, privé du schérifat de la Mecque, par Ghaleb 159. Est placé sur le trône par les Wahabis 164. Le perd 168.

Abd-elaziz, prince des Wahabis, après son père Ebn-Séhoud 137. Ses conquêtes 139. Comment il traite les vaincus 140. Il prend la fuite devant l'armée de Bagdad 154. Fait la paix avec Ali-

kiaya 155. Prend Imam-Hussein 156. Forme le projet de se rendre maître de la Mecque 158. Exécute cette entreprise 159 et suiv. Est assassiné 168. Son fils Séhoud lui succède 169.

Abd-elrahman, pacha kurde de Karaschola 102. Il tue Mohammed, pacha de Suleïmanieh 103. En guerre contre Ali, pacha de Bagdad 104. Protégé par le roi de Perse Feth-Ali-schah 105.

Abd-elwahab, auteur du Scheikh Mohammed, chef des Wahabis 127. C'est de lui qu'ils prennent leur nom 165.

Abou-Hanifa, sa sépulture 17.

Abraham, tombeau d'Abraham, à la Mecque 165.

Abulcassif, île du Schatt-el-Arab 46.

Adam, *voyez* Adam 230.

Adi [le scheikh], fête célébrée à son tombeau par les Yézidis 196. Situation de son tombeau 198.

Adwans, tribu arabe 114.

Aga des janissaires à Bagdad, son pouvoir 26.

Aga Mohammed-khan, l'eunuque, roi de Perse, oncle de Feth-Ali-schah 18, 219. Il revêt de briques de cuivre doré les minarets et la coupole de la mosquée d'Imam-Hussein 72.

Agriculture, son état dans le Pachalik de Bagdad 62 et suiv.

Agwans à Bagdad 11.

Algiwas..., tribu arabe, embrasse le wahabisme 43, 116, 144.
Algoum-Ésage, tribu arabe 27. Est peut-être la même que les *Bou-Mferradges* 116.
Ali, très-respecté des Persans 75. Son tombeau à Imam-Ali *Ibid.*
Ali, pacha de Bagdad, sa naissance, son élévation, son caractère 22 et suiv. Se pique d'être très-instruit dans la religion musulmane 26. Etant kiaya, marche sans succès contre les Wahabis 43, 153. Fait étrangler Muhammed-beg 92. Son expédition contre les Yézidis 99. Sa conduite à l'égard des pachas du Kurdistan 101. Ali-pacha veut venger la mort du pacha kurde de Suleïmanièh 104. Sa conduite par rapport au commerce 121, 122. Envoie son kiaya à la défense d'Imam-Ali 175. Se met lui-même en campagne *Ibid.*
Ali-kiaya. *Voyez* Ali, pacha de Bagdad.
Al-Saheïda, tribu arabe 113.
Al-Sélam, tribu arabe *Ibid.*
Altoun-kopri, bourg 85.
Al-Ubeïds, tribu arabe 92, 114. Leur chef, Muhammed-beg, étranglé par ordre d'Ali-pacha *Ibid.* Unis aux Wahabis, ils saccagent Ana 181.
Amadia, district du Kurdistan, et l'une des principautés des Kurdes 100, 190. Pacha d'Amadia, disposé à la révolte 102. Il y a dans ce district des tribus de Yézidis 204. Dans cette principauté est le tombeau du scheikh Adi 205.

Amara, sur le Tigre 80.
Ana, sur l'Euphrate 78, 180. Cette ville saccagée par les Wahabis 181.
Anazèh, tribu arabe 133. Les Négédis en font partie 141.
Anglais, leur commerce dans le Golfe Persique 14. Résident anglais à Bagdad *Ibid.* Agent de la compagnie anglaise des Indes orientales à Bagdad 15. Résident anglais à Bassora 37. Ambassades anglaises envoyées à la Cour de Perse *Ibid.* Liaisons des Anglais avec les Wahabis 39.
Ankara, village 86.
Arabanâgi bachi, officier du corps des janissaires 28.
Arabes soumis au gouvernement de Bagdad 27. Leurs armes 29. Les tribus arabes soumises au pacha de Bagdad sont nommées *Aschaïr* 30. Arabes, forment la principale partie de la population de Bassora 32. Leur manière de nager 52. Etat de l'agriculture chez les Arabes 62 et suiv. Tribus arabes entre Moussol et Nissibin 93.
Arab-el-Sahda, tribu arabe 114.
Arabestan, ou pays des Arabes 133.
Arabi catébi, officier du gouvernement de Bagdad 28.
Argé, bourgade 59, 61.
Aschaïr, nom que l'on donne aux tribus arabes soumises au pacha de Bagdad 30.

Aschek-marchouk, ou les deux Amans, nom de deux châteaux près de Samerra 83. Aventure qui a donné lieu à ce nom 84.
Atoub, tribu arabe 46, 116. Assujettie par Ebn-Séhoud 133.
Autruche, les Arabes mangent sa chair 107.

B.

Babel (tour de) ruines prétendues de cette tour 18.
Babylone, n'étoit point où est Bagdad 2. Ruines de Babylone, près de Hilla 67. Briques qu'on tire de ces ruines 70.
Badinan, non des Kurdes soumis au prince d'Amadia 199.
Bagdad, capitale du Pachalik du même nom 2. Nader-schah essaie deux fois inutilement de s'en rendre maître 3. Bagdad n'est point bâtie sur les ruines de Babylone *Ibid.* Epoque de sa fondation *Ibid.* Son climat 7. Le vent nommé *sam-yéli* y règne pendant les grandes chaleurs *Ibid.* Productions du territoire de Bagdad 8. Population de cette ville *Ibid.* Ses habitans 9. Etat des arts à Bagdad *Ibid.* Commerce et négocians 10, 117 et suiv. Chrétiens de divers rites 11. Juifs 12. Consul de France 13. Résident anglais 14. Agent de la compagnie anglaise des Indes orientales 15. Edifices anciens à Bagdad

16. Ses marchés 17. Pacha de Bagdad 21. Gouvernement de Bagdad 23 et suiv. Forces militaires 29. Revenus publics 30. Hawours, marécages dans le Pachalik de Bagdad 80. Etoffes de soie de Bagdad 101. Poids et mesures de Bagdad 116.

Bahreïn (îles de), soumises aux Wahabis 42, 139.

Bakouba, gros bourg 80.

Baratoli agaci, chef des mousquetaires 28.

Barques enduites de goudron, dont on fait usage à Bagdad 5.

Bassora, ville; sa situation 31. Abrégé de son histoire *Ibid.* Gouvernée par un *mutésallem* 32 Sa population *Ibid.* Productions de son territoire *Ibid.* Son commerce 33. Son climat 34. Agent français à Bassora 36. Agents anglais 37. Bassora menacée par les Wahabis 34, 43. Poids et mesures de Bassora 117.

Batman, poids 117.

Bazars voûtés à Bagdad 6.

Bédour, Arabes qui appartiennent à la tribu des Béni-Giullas 144.

Bégarra, tribu arabe 114.

Behridge, tribu arabe 113.

Béled, village 86.

Bélédrous, village 87.

Béni-défir, tribu arabe 144.

Béni-el-Béheige, tribu arabe 145.

Béni-el-Débekh, tribu arabe *Ibid.*

Béni-el-Magérèh, tribu arabe 144.
Béni-el-Médoul, tribu arabe *Ibid.*
Béni-el-Hamb, tribu arabe 145.
Béni-el-Hefran, tribu arabe 144.
Béni-el-Geihoun, tribu arabe 145.
Béni-el-Muabégèh, tribu arabe 144.
Béni-el-Schémilan, tribu arabe 145.
Béni-el-Schenlan, tribu arabe *Ibid.*
Béni-el-Segrèh, tribu arabe *Ibid.*
Béni-el-Soul[illegible]ribu arabe 144.
Béni-el-Sobh, tribu arabe 145.
Béni-el-Suléïmanièh, tribu arabe 144.
Béni-el-Umer, tribu arabe *Ibid.*
Béni-el-Zégarid, tribu arabe *Ibid.*
Béni-Gerbé, grande tribu arabe 141. Mœurs de ces Arabes 142.
Béni-[illegible], tribu arabe 144.
Béni-Khaled, tribu arabe *Ibid.*
Béni-Lam, tribu arabe 80, 113.
Béni-Saïde, tribu arabe *Ibid.*
Béni-Schéher, tribu arabe 144.
Béni-Sébèh, tribu arabe, nommée aussi *Hadériin* 144.
Béni-Zubeïd, tribu arabe 145.
Berdèh, ville 224.
Bilbas, peuplade qui habite les montagnes au-delà du Kurdistan 102. Abd-el-rahman, pacha de Karascholan, se réfugie chez les Bilbas 104. Bilbas, nom d'un bourg, et d'une tribu de Bédouins kurdes 115.

Bir, ville 50.
Bitlis, district du Kurdistan 102.
Boucher [Abou-schèbr], ville 33.
Bou-Hiazèh, tribu arabe 114.
Bou-Malgam, tribu arabe *Ibid.*
Bou-Merradge 114, 116. *Voyez* Algoum-Féradge.
Bourreau, le prince d'Amadia a toujours un Yézidi pour bourreau 208.
Briques plaquées d'or, à Imam-Moussa 18. Briques des ruines de Babylone 69, 70. Briques de cuivre doré à Imam-Hussein 72. Et à Imam-Ali 75.

C.

Caba, respectée par les Wahabis 148, 165. Subsiste au milieu des ruines 172.
Café, interdit aux Wahabis 147.
Canons fondus à Bagdad par des Anglais et des Persans 6. Ali, pacha de Bagdad, peut conduire en campagne trente pièces de canon 29. Les Wahabis attaquent Imam-Ali avec trois pièces de canon 41.
Caravane des pélerins, obtient des Wahabis la permission d'entrer à la Mecque 162. S'acquitte des rites du pélerinage 164. Autre caravane est maltraitée par les Wahabis 170 et suiv. Conditions que lui imposent en 1806 les Wa-

habis y 8. Elle est battue et obligée de revenir à Damas en 1807, 179.
Carmes, leur hospice à Bagdad 12.
Caron, rivière 46.
Chameau, les Arabes vivent de sa chair 107.
Chélébi, île du Schatt-el-Arab 46.
Clézy [M.] traduit le poème des Amours de Leïla et Medjnoun 230.
Chrétiens de divers rites à Bagdad 11. A Bassora 32. Catholiques du rit caldéen, à Ankawa et Telkef 86. En grand nombre à Moussol 88. A Mardin 96.
Commerce de Bagdad 10, 117 et suiv. De Bassora 33.
Consul de France à Bagdad 13. Consul de France à Bassora, son utilité 36.
Coufa, ville; ses ruines 70.
Ctésiphonte, ville ancienne; sa situation 86.
Cuchistan, nom de pays 46.

D.

Damas, les Wahabis paroissent sur le territoire de Damas 170.
Dara *ou* Darius 218.
Davasin, nom donné aux Yézidis 186.
Defterdar, ou grand chancelier 25.
Dégel, village 86.
Deïr, village 79, 180.

Déléim, tribu arabe 114.
Delliabas, village 83.
Désert de l'Arabie 54.
Dgébour, tribu arabe 114. *Voyez* Gébour.
Dgedda, ville 164. Assiégée sans succès par Séhoud 166. Tombée au pouvoir des Wahabis 172.
Dgéheim, tribu arabe 113.
Dgénabiin, tribu arabe 114.
Diable, respecté des Yézidis 192. Ils l'appellent le *Grand Chef* 194.
Diala, rivière 81.
Diarbékir, il y a des tribus de Yézidis 204.
Diwan-effendici, ou premier écrivain 25.
Diwanièh. *Voyez* Haska.
Djami, son poème des Amours de Leïla et Medjnoun 130.
Djéï, tribu arabe 114.
Djubèh, village 78.
Dokala, village 83.
Dominicains, leur hospice à Moussol 91.
Douzékourmaty, village 83.
Dréhyèh, ville 131, 133. Devient la capitale des Wahabis 135. Sa position *ibid.*.

E.

Ebn-elbaze, général wahabi 167.
Ebn-Haïb, général wahabi *ibid.*

Ebn-Modian, général wahabi 167.
Ebn-Rezk, riche négociant arabe 45.
Ebn-Saïeh, général wahabi 167.
Ebn-Séhoud, prince de Dréhyèh 131. Son caractère 132. Origine de sa puissance 133. Se lie d'intérêts avec Scheïkh Mohammed 134. Prend le titre de prince et de généralissime des Wahabis 135. Comment il anime ses soldats 136. Sa mort 137. A pour successeur son fils Abdelaziz *Ibid.*
Egtelli, tribu arabe 27, 114.
Egyptiens à Bagdad 11.
Ehsaha, poète 221.
Ekhtal, poète *Ibid.*
El-Abeid, tribu arabe 27. *Voyez* Al-Ubéid.
El-Dgesheib, tribu arabe 113.
El-Fédhan, tribu arabe 144.
El-Huméide, tribu arabe 113.
El-Kersah, tribu arabe 144.
El-Wawi, tribu arabe 113.
El-Zéfir, tribu arabe *Ibid.*
Emir-el-hage 160.
Englioun, ou Evangile de Manès 221. Nommé aussi *Ertenk* et *Erzenk Ibid.*
Erbil, ville célèbre par la victoire d'Alexandre sur Darius 85.
Ertenk. *Voyez* Englioun.
Erzenk. *Voyez* Englioun.
Esdras, son tombeau 58.

Euphrate, cours de ce fleuve 51 et suiv. Ses eaux 57.
Evangile de Manès, noms que lui donnent les Persans 221.
Ezéchiel, son tombeau 77.

F.

Fakirs, chez les Yézidis 202. Leur ministère auprès des malades et des morts 203.
Farsi catébi, officier du gouvernement de Bagdad 28.
Febvre [Michel], auteur du Théâtre de la Turquie, donne de grands détails sur les Yézidis 187.
Fédhan-el-Hesna, tribu arabe 144.
Fédhan-el-Wéled, tribu arabe *Ibid.*
Felgé, île du Golfe Persique 47.
Féloudgèh, village 77.
Ferhad, amant de Schirin 218.
Feth-Ali-schah, roi de Perse; il accorde sa protection au pacha kurde de Karascholan 105. Hostilités entre lui et le Pacha de Bagdad *Ibid.* Il demande au pacha vengeance du pillage d'Imam-Hussein par les Wahabis 156. Ses poésies 213 et suiv. Sa victoire sur Sadek-khan 219, 224.
Feth-Ali-khan, poète 218 Ode par lui composée en l'honneur de Feth-Ali-schah 218, 232.
Fleuve des Arabes 31, 33. Ses bords 53.

G.

Gamron, ville 33.
Garzoni [le P. Maurice], auteur d'une Notice sur les Yézidis 185. D'une grammaire et d'un vocabulaire de la langue des Kurdes *Ibid.*
Gazelle, les Arabes mangent sa chair 107.
Gébèhgi bachi, officier du corps des janissaires 28.
Gébour, tribu arabe 27. *Voyez* Dgébour.
Gengérièh, village 80.
Gerbé. *Voyez* Béni-Gerbés.
Gérir, poète 221.
Gézirèh, île dans le Tigre 93. Il y a des tribus de Yézidis 204.
Ghaleb, schérif de la Mecque, usurpe le schérifat sur Abd-almaïn 159. Les Wahabis lui déclarent la guerre *Ibid.* Il est battu 160. A recours à la médiation d'Abd-allah, Emir-el-hage 163. Sort de la Mecque 164. Est rétabli dans le schérifat 168.
Ghurz, village 96.
Gihoun, fleuve 228.
Gioulemerk, district du Kurdistan 102. Il y a des tribus de Yézidis 204.
Golfe Persique, ses côtes soumises aux Wahabis 40. Commerce du Golfe Persique 44.
Golli, village 96.
Graïn, nom de lieu 46.

Guerdelan, village 45.
Guéziz, tribu arabe 113.
Guézous, ou gens de guerre, l'une des trois classes entre lesquelles sont divisés les Wahabis 151.
Gulistan de Saadi, cité 19.
Gulman, ce que c'est 222.

H.

Haderiin. *Voyez* Béni-Sébèhs.
Haffar, canal 46.
Hagis, ou pélerins 170.
Harford Jones, agent de la compagnie anglaise des Indes orientales, à Bagdad 15.
Harzem, village 96.
Haska, lieu nommé aussi Diwanieh 60.
Hatab, scheïk arabe, bat les Wahabis 175.
Hatem-Tey, arabe célèbre par sa générosité.
Haviza, lieu où est le tombeau d'Esdras 58.
Hawa, *ou* Eve 231.
Hawours, marécages du Pachalik de Bagdad 80.
Hilla, ville 66.
Hit, lieu sur l'Euphrate 78.
Houri, ce que c'est 222.
Hurrine, village 96.
Hussein, fils d'Ali, sa mort 71. Son tombeau, révéré des Persans 72. Pillé par les Wahabis 73. *Voyez* Imam-Hussein.
Hyde, parle des Yézidis 187.

I.

Imam-Ali, ville 75. Ali y est enterré *Ibid.* Territoire de cette ville; très-stérile 76. Canal qui amène à Imam-Ali les eaux de l'Euphrate *Ibid.* Cette ville attaquée sans succès par les Wahabis 77. Détails de cette attaque 174. Imam-Ali menacé de nouveau par les Wahabis 180.
Imam-Azem, bourg 17.
Imam-Hussein, ville ou gros bourg 70. Abrégé de l'histoire de cette ville 71 et suiv. Pillage de ce lieu par les Wahabis 73, 156.
Imam-Moussa, bourg nommé aussi *Kazéméin* 17. Sa mosquée, dont le minaret et la coupole sont incrustés de briques plaquées d'or 18.
Indiens à Bagdad 11. A Bassora 32.
Iskender, *ou* Alexandre 215.
Ispahan, ville 33.

J.

Janissaires; les habitans de Bagdad sont presque tous janissaires 8. Leur aga 26. Suléïman-pacha réprime leur audace 27. Officiers des janissaires 28.
Jonas, son tombeau 92.
Jones. *Voyez* Harford.
Juftlik, village 96.
Juifs établis à Bagdad 12. A Bassora 32.

K.

Kaim-makam, ou vice-gouverneur de Bagdad 28.
Kala-Djoulan. *Voyez* Karascholan.
Kanéki, village 81.
Kaous, nom d'un ancien roi de Perse 216, 218.
Kapigiler kiayaci, officier du gouvernement de Bagdad 27.
Kara-Djolan. *Voyez* Karascholan.
Karascholan, district du Kurdistan 100. Révolte d'Abd-elrahman, pacha de Karascholan 103. Ce district nommé par M. Niebuhr, *Kara-Djolan*, et *Kala-Djoulan* 115.
Karatapèh, village 83.
Karmates, secte; les Wahabis descendent des Karmates 126, 127.
Kazamia, village 81.
Kazéméin. *Voyez* Imam-Moussa.
Kazi, ou juge de Bagdad 26.
Kélek, sorte de radeaux 50, 51.
Kérim-khan s'empare de Bassora 31.
Kérin, village 167.
Kerkouk, ville 82.
Kermanschah, ville de Perse 105.
Kézaïl, tribu arabe 59, 113. Nemnoum en est le chef-lieu *Ibid.* Pays des Kézaïls 61. Ils se retirent dans les lieux aquatiques, quand ils crai-

gnent une surprise 64. Trois cents Kézails battent les Wahabis 176.
Kézilabad, village 81.
Khabour, rivière 79.
Khakan, surnom du roi de Perse 215.
Khalife, ce titre donné aux pachas de Bagdad 24.
Khāzinadār, officier du gouvernement de Bagdad 28.
Khezr, nom donné par les Persans au prophète Elie 215.
Kiaya, lieutenant du pacha 25
Kiffri, village 83.
Kikis, peuple 96. C'est une tribu kurde 115.
Kochessar, village 96.
Koïsangiak, district du Kurdistan 100.
Korna, ville 40. Fort portugais à Korna 49. Utilité d'un agent français en ce lieu *Ibid.*
Kotchek, ministre de la religion des Yézidis 200. Ses révélations 201.
Kout, bourgade 59, 80.
Kurdes, bons cavaliers 29. Leurs armes *Ibid.* Exempts de contributions fixes envers le gouvernement de Bagdad 31. Leur gouvernement 100 et suiv. *Voyez* Kurdistan. Les Yézidis parlent la langue kurde 193, 209.
Kurdistan, description de cette province 99. Ses productions 100. Agriculture et industrie de ses habitans 101.

L.

Lahsa, ville 131, 133, 135.
Lavends, sorte de milice 75.
Leïla, maîtresse de Medjnoun 230. Amours de Leïla et Medjnoun, poème de Djami *I bid.*
Lemloum. *Voyez* Nemnoum.
Létouf-beg, fils de Mohammed-beg Schawi-zadèh, saccage Ana 181.

M.

Madaïn, ville; ses ruines 19. Nommée aussi *Suleïman-pak Ibid. Voyez* ce mot.
Mahmel, ce que c'est 71.
Malkolm, ambassadeur anglais à la Cour de Perse 37.
Manesti, résident anglais à Bassora *Ibid.*
Mani, *ou* Manès 220. Son évangile 221.
Mansouria, village 58.
Manufactures d'étoffes à Bagdad 10.
Mardin, ville 94. Assiégée sans succès par Tamerlan et Nader-schah 95. Est gouvernée par un vaivode 96. Renferme beaucoup de chrétiens *Ibid.*
Mascate, ville, les domaines de l'Imam de Mascate, soumis aux Wahabis 40, 139.
Masref effendi, officier du gouvernement de Bagdad 28.

Mecque [la], ville ; Abd-elaziz chef des Wahabis forme le projet de s'en rendre maître 158. Il prend parti contre Ghaleb, schérif de la Mecque, en faveur d'Abd-almaïn 159. Les Wahabis marchent contre la Mecque 160. Ils la prennent 164. Leur vénération pour cette ville 165. Garnison de Wahabis, chassée de la Mecque 168. La Mecque tombe une seconde fois au pouvoir des Wahabis 171. Dégâts qu'ils y commettent *Ibid.* Le Mufti de la Mecque embrasse le wahabisme 172.

Medine, ville ; Sahoud tente inutilement de s'en emparer 167. Elle tombe au pouvoir des Wahabis 172.

Medjnoun. *Voyez* Leïla.

Mehrézir, île dans le canal de Haffar 46.

Mendély, village 81.

Mésopotamie, coup-d'œil de ce pays 55.

Messayeb, village 77, 79.

Migdonius, rivière 93.

Minou, architecte célèbre ; ses jardins 219.

Mohammed, pacha kurde de Sulcïmanièh 103.

Mohammed, fils d'Abd-elwahab. *Voyez* Scheïkh Mohammed.

Mohammed-beg Schawi-zadèh, sert de guide à Ali-kiaya dans son expédition contre les Wahabis 153. Se laisse corrompre par Abd-elaziz 154. Engage Ali à faire la paix avec les Wahabis 155. Est mis à mort *Ibid.*

Mohordar, garde des sceaux 28.
Mogol, le frère de l'empereur du Mogol fait faire un canal à Imam-Ali 76.
Monnoies qui ont cours chez les Wahabis 152. Monnoie de cuivre qui leur est particulière. *Ibid.*
Mosquées, celles des Wahabis n'ont ni minarets, ni coupoles 146.
Mosul. *Voyez* Moussol.
Moussol, ville 86. Surnommée la *Verdoyante* 87. Bâtie des ruines de Ninive *Ibid.* A 5,000 habitans chrétiens 88. Pacha de Moussol 89. Cette ville est assiégée inutilement par Nader-schah *Ibid.* Son commerce 91. Toiles de Moussol 101.
Mufti, le mufti de la Mecque embrasse le wahabisme 172. Mufti de Bagdad 26.
Muhammed-beg, chef de la tribu arabe des Al-Ubeids 92.
Muncéfi, poids 117.
Muntéfik, tribu arabe 43, 47, 113. Une partie de cette tribu soumise aux Wahabis 144.
Mutésallem, ou vice-gouverneur du pacha, à Bassora 32. A Kerkouk 82.

N.

Nader-schah ne peut se rendre maître de Bagdad 3. Assiége inutilement Moussol 85. Et Mardin 95.

Nakib, ou surintendant des schérifs 27.
Négédi, tribu arabe 47, 113. Fait partie de la horde de Tamim 127. Ebn-Séhoud et Scheïkh Mohammed, appartiennent à la tribu des Négédis 132. Négédis font partie de la tribu des Anazèhs 141.
Nehrévan, village 81.
Nemnoum, chef-lieu de la tribu des Kézaïls 59, 61. Ce lieu est appelé par M. Niebuhr, *Lemloum* 115.
Nemroud-tépèhci, ruines prises pour celles de la tour de Babel 18.
Ninive, ses ruines 87, 88, 91.
Nissibin, ville 93.
Noix de galle, du Kurdistan *Ibid.*
Nouschirwan, roi de Perse 19. Voûte voisine de Madaïn, dont on lui attribue la construction *Ibid.*

Q.

Occa, poids 116.
Olivier [M.], ce qu'il dit des Yézidis dans son voyage 206.
Omar, fondateur de Bassora 31.
Ormuz, ville 33.
Osman-aga, commandant de Sémawat, repousse les Wahabis 176.
Oulémas, ou docteurs à Bagdad 26.

P.

Pacha de Bagdad 21. Ce pacha porte le titre de *khalife* 22. Ali, pacha de Bagdad. *Voyez* Ali. Pacha de Moussol 89. Pachas du Kurdistan 110. A quoi se bornent leurs droits *Ibid.*
Pachalik de Bagdad, ses limites 1.
Palmiers-dattiers, sont abondans dans le territoire de Bassora 32. Utilité de ces arbres *Ibid.*
Persans établis à Bagdad 10. Pélerinage des Persans à Imam-Moussa 18. Persans établis à Bassora 32.
Pik, mesure 117.
Poésies persanes 213 — 232.
Poids et mesures du Pachalik de Bagdad 116, 117.
Pondichéry, cause de la prise de cette ville par les Anglais 38.
Pont à Bagdad sur le Tigre 4.

R.

Rey, ville 224.
Rian, nom de lieu 167.
Roméya, ville ancienne 60.
Roustem, héros persan 231.

S.

Saadi, poète 221. Son Gulistan, cité il vivoit 20.

Sabéens à Bassora 32.
Sadek-khan s'empare de la couronne de Perse 218-225. Vaincu par Feth-Ali-schah *Ibid.*
Sagiah, Arabes qui appartiennent à la tribu des Béni-Giullas 144.
Samerra, ville 83.
Sam-yéli, vent du sud-ouest; ses pernicieux effets 7.
Sauterelles, les Arabes les mangent 107, 147.
Schah Ismaël, fondateur de la dynastie des Sofis 72. Il introduit en Perse la secte des Schias *Ibid.*
Schamar, tribu arabe 113.
Schamièh, ou désert de Syrie 145.
Schatt-el-Arab. *Voyez* Fleuve des Arabes.
Schawi-zadèh. *Voyez* Mohammed-beg.
Schehréban, village 81.
Scheïkhan, nom de la plus noble entre les tribus des Yézidis 204.
Scheïkh-el-Zubéide, tribu arabe 114.
Scheïkh Mohammed, auteur de la secte des Wahabis 128. Sa doctrine 129, 130. Ses voyages 131. Se lie avec Ebn-Séhoud *Ibid.* Est déclaré pontife suprême 135. Comment il anime ses sectateurs 137. Meurt, et a pour successeur son fils Hussein 169, 17[illegible].
Sch[illegible]cha de Dgedda 164. Défend cette ville [illegible]ois 166.
[illegible]rabes 46.

Schias, ou sectateurs d'Ali, à Bagdad 9. Habitans d'Imam-Moussa 18. Secte des Schias introduite en Perse par Schah Ismaël 72.

Schirin, maîtresse de Ferhad 217.

Séféwis. *Voyez* Sofis.

Séhoud, fils d'Abd-elaziz, marche à la tête de l'armée des Wahabis contre la Mecque 160. Prend Taïf *Ibid.* Permet à l'Emir-el-hage d'entrer dans la Mecque avec les pélerins 162. Refuse sa médiation en faveur du Schérif Ghaleb 161. Prend la Mecque, et fait proclamer Schérif, Abd-almaïn 162. Comment il se comporte à la Mecque *Ibid.* Assiége sans succès Dgedda 166. Tente inutilement la conquête de Médine 167. Succède à Abd-elaziz 169.

Seïran, village 167.

Selman, poète 221.

Sémawat, bourg 59, 61. Attaqué sans succès par les Wahabis 175.

Senné, rivière 58, 80.

Serragi, lieu près Bassora 47.

Silahdar, officier du pacha de Bagdad 28.

Singiar, montagne 94. Sa description 96. Yézidis qui habitent cette montagne 205.

Skemlèh agaci, officier de la cour de Bagdad 28.

Sofis, *ou* Séféwis, dynastie persane 72.

Soulémèh, Arabes qui appartiennent à la tribu des Béni-Giullas 144.

Souk-elchiouk, village 58.
Suleïman, ou Salomon 219. Son anneau 225.
Suleïman, pacha de Bagdad 22. Réprime l'audace des janissaires 26. Conduite qu'il tient à l'égard des pachas du Kurdistan 101. Le roi de Perse lui demande vengeance du pillage d'Imam-Hussein 156. Il promet de marcher contre les Wahabis 157.
Suleïman, père d'Abd-elwahab, qui a donné son nom aux Wahabis 127. Songe qui lui annonce la grandeur de ses descendans 128.
Suleïmanièh, district du Kurdistan 100. Mohammed, pacha de Suleïmanièh, tué par le pacha de Karascholan 103.
Suleïman-pak, barbier de Mahomet 19. Sa sépulture à Madaïn *Ibid.*
Sunnis, à Bagdad 9.

T.

Tabac du Kurdistan 93.
Tagar, poids 117.
Taïf, ville de l'Arabie 160. Prise par les Wahabis *Ibid.*
Tamerlan, ne peut prendre Mardin 95.
Tamim, grande tribu arabe 127.
Tawouk, village 83.
Telkef, village 86.
Tellarmen, village 96.
Tessin, village 83.

Noy, tribu arabe 27, 94, 114.
Théran, ville de Perse 105.
Thous, héros de l'antiquité persane 214.
Tigre, cours de ce fleuve 50 et suiv. Ses eaux 57.
Tikrit, bourg 86.
Topgi bachi, officier du corps des janissaires 28.
Touaf, lieu sacré à la Mecque 165.

U.

Urine, les Wahabis boivent l'urine de leurs montures 150.

V.

Vaivode de Mardin 93, 96.

W.

Wahabis, leurs liaisons avec le résident anglais à Bassora 39. Etendue de leur domination 40. Ali-pacha reçoit du Grand-Seigneur l'ordre de leur faire la guerre, et élude cet ordre 42. Malheureuse campagne d'Ali contre les Wahabis 43. Ils se présentent devant Bassora *Ibid.* Pillent Imma-Hussein 73 et suiv. et 156. Attaquent sans succès Imam-Ali 77 — 173 et suiv. Notice sur les Wahabis 125 — leur nom 135. Leur manière de vivre

arabes soumises aux Wahabis 141 et suiv. Mœurs et coutumes religieuses des Wahabis 145. Ils manquent de discipline militaire 150. Sont divisés en trois classes, militaires, laboureurs et artisans 151. Sont attaqués par le pacha de Bagdad 153. Font la paix 155. Marchent contre la Mecque 159. Sont battus par l'Emir-el-hage 161. Prennent la Mecque 164. Attaquent sans succès Dgedda 166. Et Médine 167. Attaquent la caravane en 1806, 170. Maîtres de la Mecque, de Médine et de Dgedda 172. Attaquent Sémawat 175. Menacent toute la Syrie et la Mésopotamie 177. Attaquent la caravane en 1807, 178. Saccagent Ana 181. Détails sur les Wahabis, dans le voyage de M. Scott Waring 182.

Wahabisme, ou doctrine des Wahabis, en quoi elle consiste 129 et suiv.

Waring [Edw. Scott], son voyage à Schiraz contient des détails sur les Wahabis 182. Et un traité de la poésie persane 230.

Waznèh, poids 117.

Y.

Yarboa, sorte de rat que mangent les Arabes 107.

Yenghicher effendi, officier du corps des ja-

Yéguigèh, village 83.

Yerli agaci, officier du corps des janissaires 28.

Yézid, donne son nom à la secte des Yézidis 191. A satisfait pour tous les Yézidis 195. Ses révélations *Ibid.* Etendard de Yézid, ce que c'est 197.

Yézides, *ou* Yézidis, voisins de Nissibin 93. Idée sommaire de leur religion, et de leur manière de vivre 97, 98. Leurs armes *Ibid.* Notice sur les Yézidis 185 — 210. Leur respect pour le diable 192 et suiv. Ils révèrent les prophètes et les saints des chrétiens 194. Adorent le soleil 195. N'ont ni jeûnes, ni prières *Ibid.* Il leur est défendu d'apprendre à lire et à écrire *Ibid.* Fête qu'ils célèbrent au tombeau du scheïkh Adi 196. Sont suspects de libertinage 197. Leur nourriture, leurs sermens *Ibid.* Leur respect pour les monastères 198. Chef de leur religion *Ibid.* Ses vieilles chemises regardées comme des reliques 199. Leur obéissance aux révélations du Kotchek 201. Leurs fakirs 202. Leur croyance sur le sort des ames après la mort 203. Leurs diverses tribus 204. Sont tolérés par le Grand-Seigneur, et les princes kurdes 207. Croient faire une bonne œuvre en tuant un Turc 208. C'est une chose douteuse, s'ils sont circoncis 209. Tous les Yézidis parlent la langue kurde *Ibid.* Ils n'ont aucun livre 210.

Z.

Zab, le grand Zab, rivière 84. Le petit Zab, rivière 86.

Zabet, ou sous-lieutenant du pacha de Bagdad 27. Zabets ou fermiers des villages 65.

Zagarithe, tribu arabe 113.

Zébara, lieu en Arabie 45.

Zéber, nom de lieu 47, 173, 176. Demeure des Arabes Négédis 113.

Zéhaw, bourg 82. Donne son nom à un district du Kurdistan 100.

Zelhièh, lieu abondant en dattes 77.

Zibe, tribu arabe 43, 116.

Zobeïdèh, épouse de Haroun-elraschid; son mausolée 18.

Zoheïr, poète 221.

Fin de la Table des Matières.

00048613

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 15 March, 2016